

**SAS [032] –
Murder Inc.
Las Vegas**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MURDER INC., LAS VEGAS

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S-32

Murder Inc.
Las Vegas

CHAPITRE PREMIER

— Son Altesse Sérénissime le Prince Malko, annonça la secrétaire particulière de John Gail, conseiller spécial du Président des États-Unis, tenant ouverte la porte capitonnée du bureau.

Le titre fondait dans sa bouche. Derrière ses lunettes à monture de strass, elle eut un regard discrètement approbateur pour le costume d'alpaga noir impeccablement coupé, les yeux dorés, le visage bronzé, énergique et racé. Tout à fait l'homme qu'on s'attendait à trouver à la Maison-Blanche.

John Gail s'avança, la main tendue. Malko avait déjà vu sa photo dans des magazines. Mais ses yeux lui semblèrent encore plus bleus et ses cheveux séparés par une raie de côté, plus argentés. Il ressemblait à un play-boy reconverti dans la politique. Malko savait pourtant qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. John Gail était un bourreau de travail, depuis longtemps le bras droit du Président. S'occupant de tout, à la tête d'un bataillon de vingt assistants et de quarante secrétaires. Veillant jalousement sur la tranquillité du chef de l'Exécutif. Dévoué comme un mameluk. On racontait à Washington qu'une de ses plus grandes joies était de décourager les visiteurs sollicitant une audience du Président : « Vous voulez le voir, disait-il. Eh bien, prenez donc la télé, ce soir à six heures... »

Évidemment, il n'avait pas que des amis. Pour le rencontrer lui-même, il fallait déjà prendre son tour parfois un mois à l'avance... Il serra vigoureusement la main de Malko.

— Désolé de vous avoir fait attendre. Je viens juste de sortir de l'Oval Room.

L'Oval Room était le bureau de travail du Président, là où se discutaient toutes les décisions importantes.

À côté de John Gail, David Wise, le « patron » de Malko à la Central Intelligence Agency, n'était qu'un obscur fonctionnaire. Malko s'avança vers un fauteuil, jetant un coup d'œil à travers les fenêtres hermétiquement fermées aux arbres de Lafayette Square. Comme toujours en juillet, la température à Washington oscillait entre le sauna et l'enfer.

Dieu merci, la Maison-Blanche était à l'abri des différences de température, grâce à une super-climatisation.

Malko s'assit dans un profond fauteuil de cuir, se demandant pourquoi David Wise, Directeur de la Division des Plans à la CIA, lui avait demandé de contacter d'urgence John Gail. Et pourquoi ce dernier lui avait fixé un rendez-vous quatre heures, montre en main, après son coup de fil... Intriguant. Malko, barbouze hors-cadre à la CIA, ne travaillait jamais avec la Maison-Blanche, couverte par le Secret Service, dépendant lui-même du Treasury Department.

N'étant pas citoyen américain, on pouvait difficilement lui confier une mission officielle. À ses questions, David Wise avait seulement répondu :

« John Gail m'a demandé de lui « prêter » un agent en qui on pouvait avoir toute confiance. Je vous ai choisi en raison de votre haut standard moral. »

Ce qui signifiait dans sa bouche que Malko n'assassinait pas sans un pincement de cœur.

John Gail, en tout cas, semblait extrêmement affable. Au lieu de retourner derrière son bureau, il vint s'asseoir en face de Malko dans un fauteuil similaire.

— Merci d'être venu si vite, Prince Malko, dit-il de sa voix bien timbrée.

— J'ignore encore le but de ma visite, fit remarquer Malko, légèrement inquiet.

Pour qu'un homme aussi puissant que John Gail soit aussi aimable, cela cachait quelque chose.

Les beaux traits de son interlocuteur se figèrent soudain en un masque grave d'empereur romain.

— David Wise ne pouvait rien vous dire de l'affaire dont je dois vous entretenir. Sa classification est au-delà de « TOP SECRET »... Elle est exprimée par un mot qui signifie que seuls, le Président et cinq autres personnes ont accès à cette information.

— Quel est ce mot ? demanda Malko. John Gail secoua la tête, l'air navré.

— Je ne peux pas vous le dire non plus. Le mot lui-même est classé.

Malko n'en revenait pas.

— Vous ne considérez pas un des plus hauts fonctionnaires de la CIA comme un homme sûr ? demanda-t-il avec un peu d'ironie. Je crois pourtant que David Wise a fait ses preuves.

— David Wise est un fonctionnaire hors de pair, répliqua avec une certaine sécheresse John Gail. Mais il s'agit du privilège de l'Exécutif. Disons que la Présidence a ses secrets qu'elle ne peut partager avec personne.

— Je vois, dit Malko.

Il commençait à se demander pourquoi il était là.

— Avant que nous allions plus loin, expliqua John Gail, vous devez prendre l'engagement d'oublier tout ce que vous pourrez connaître de cette affaire. Toute divulgation pourrait mettre en péril la sécurité des États-Unis.

Si Malko ne s'était pas trouvé à la Maison-Blanche, à deux pas du Président des États-Unis, tout cela aurait paru enfantin. Mais l'homme qui lui parlait était plus puissant que le Directeur de la C.E.A. ou de la D.I.A.

— Je m'y engage, dit-il.

John Gail laissa passer quelques secondes de silence. Puis il se détendit imperceptiblement :

— Il s'agit d'une tâche extrêmement facile, dit-il. J'ai besoin d'un courrier de toute confiance.

— Pour aller où ?

— À Las Vegas.

Malko dissimula sa surprise. Il s'attendait au Vietnam, au Brésil ou à l'Europe. Mais John Gail continua :

— Il s'agit de porter à une personne désignée, des documents contenus dans cet attaché-case.

Il se leva et sortit de derrière son bureau une mallette en cuir marron, équipée d'une serrure à chiffres. Il la posa aux pieds de Malko. Ce dernier comprenait de moins en moins. Pourquoi le déranger pour quelque chose d'aussi simple ?

John Gail poursuivit aussitôt, après s'être rassis :

— Ce qui se trouve à l'intérieur de cet attaché-case est du matériel classé « top-secret-sensitive ». La relation entre la personne que vous rencontrerez là-bas et moi-même est également une information intéressant la sécurité des États-Unis.

Il se pencha en avant et précisa :

— Personne ne doit jamais savoir que vous avez effectué ce voyage.

Malko ne comprenait vraiment plus. S'il n'avait pas eu affaire au bras droit du Président, il aurait cru à une mauvaise plaisanterie. Après tout, David Wise l'avait attrapé au vol. Quand il l'avait appelé dans sa maison de Poughpeesie il n'était aux U.S.A. que pour quelques jours. Exactement le temps d'acheter en Virginie des poutres pour la réfection de son château, devenues moins chères à cause de la dévaluation du dollar... Il n'avait pas du tout envie d'aller se perdre dans le désert du Nevada.

Comme pour dissiper sa réticence inavouée, John Gail ajouta vivement :

— Vous toucherez vingt mille dollars pour ce déplacement. En liquide, ce qui vous évitera de les déclarer à l'I.R.S., ajouta-t-il en souriant.

Jamais la CIA. ne l'avait payé aussi somptueusement. Malko calcula rapidement l'équivalent en solives de vingt mille dollars. Le Président, comme le Roi Midas, devait transformer tout ce qu'il touchait en or. Mais c'était quand même amusant d'entendre le conseiller spécial à la Maison-Blanche l'encourager à la fraude fiscale. Au fond, ce n'était que deux jours perdus.

— Quand voulez-vous que je parte ? demanda-t-il.

— En sortant de ce bureau, dit John Gail. Dès que vous aurez remis cet attaché-case, vous me téléphonerez en disant simplement : « La commission est faite. » Sans mentionner de nom.

— Très bien, acquiesça Malko. Mais vous devez quand même me dire à qui je dois le remettre.

Visiblement, John Gail aurait préféré pas. Malko savait à quel point la Maison-Blanche avait la manie du secret. Une plaisanterie courait dans les cocktails diplomatiques de Washington, disant que le Président avait inventé une nouvelle classification pour les documents ultra-secrets : « A brûler avant de lire. »

Le conseiller spécial sortit de sa poche intérieure une enveloppe blanche fermée et la tendit à Malko.

— Lorsque vous arriverez à Las Vegas, ouvrez cette enveloppe et conformez-vous aux instructions.

Malko empocha l'enveloppe. Juste au moment où un ronfleur se mit en marche sur le bureau. John Gail se leva, comme poussé par un ressort.

— Le Président me demande, dit-il.

Malko l'imita. Il avait hâte d'être revenu de Las Vegas où il devait faire une température à ne pas mettre un diable dehors. L'attaché-case de cuir marron pesait lourd. Avant de quitter le bureau, il le brandit en direction de John Gail, avec un sourire mi-figue, mi-raisin.

— J'espère que ce n'est pas de l'héroïne.

John Gail ne sourit pas. Un conseiller spécial du Président des États-Unis se devait de ne pas avoir d'humour.

Malko s'extirpa de son taxi conduit par un nègre maussade devant le building de la T.W.A. de J.F.K. airport. La portière, côté trottoir, était bloquée, il descendit sur la chaussée.

Au moment où il émergeait du taxi, l'attaché-case à la main, il eut le temps d'apercevoir un gros taxi « checker » arrivant à toute vitesse. Il y eut un choc terrible. Il fut frôlé par une masse verte, entendit un grincement de freins, se retrouva à quatre pattes sur le macadam. Le taxi ne l'avait pas vu et venait de lui arracher l'attaché-case remis par John Gail, heureusement sans le blesser. Il chercha des yeux la

précieuse mallette, la repéra au bord du trottoir opposé à plus de vingt mètres. Ouverte !

Malko se précipita et vit immédiatement les paquets enveloppés de papier brun répandus sur le bitume. Sous le choc, la serrure à chiffres avait sauté. Malko s'accroupit, encore étourdi, tandis que les deux chauffeurs accouraient à son aide.

La mallette ne contenait que des paquets rectangulaires enveloppés de papier brun. Comme des paquets de biscuits.

En toute hâte, il ramassa les paquets épars, referma tant bien que mal l'attaché-case, écarta les chauffeurs de taxi et entra rapidement dans le bâtiment futuriste.

Heureusement, il n'y avait personne à l'enregistrement du Royal Ambassador. Il en fut quitte pour marcher rapidement le long de l'interminable couloir menant à la porte 26. Il fut l'un des derniers passagers à s'engouffrer dans l'énorme DC 10 en route pour Los Angeles.

Il n'avait pas trouvé de vol direct satisfaisant pour Las Vegas. Comme chaque fois qu'il le pouvait, il choisit une des premières places du compartiment First, et s'installa, l'attaché-case entrouvert sur les genoux.

Un des petits paquets de papier brun était taché et déchiré. Par l'ouverture, Malko aperçut quelque chose de vert. Très exactement, le coin d'un billet de cent dollars.

Délicatement, il déchira un peu plus le papier. Le paquet ne contenait *que* des billets de cent dollars. Profitant de ce qu'il était seul dans sa rangée, il les compta. Il y en avait cinquante, amoureusement serrés les uns contre les autres. Soit cinq mille dollars. De vieux billets, aux coins froissés.

Il ouvrit encore deux paquets au hasard. Ils étaient exactement semblables. Il y en avait quarante dans l'attaché-case remis par John Gail.

Soit deux cent mille dollars.

Perplexe, Malko remit les paquets en place, referma tant bien que mal l'attaché-case et demanda une vodka « Laika » avec de la glace à l'hôtesse. Hélas, il n'y avait que de la Smirnoff – quasiment du poison pour un amateur comme lui –, mais il avait besoin de s'éclaircir les idées.

John Gail semblait avoir une conception très extensive du secret d'État.

CHAPITRE II

La sonnerie feutrée réveilla Henry Durango en sursaut. Il étendit le bras, bloqua le réveil et regarda autour de lui. Une lumière déjà forte filtrait à travers les rideaux de soie grège. À Las Vegas, disait la publicité, l'aube n'était pas blafarde mais dorée... Grâce à une climatisation bien réglée, il faisait agréablement frais dans la chambre. Henry se gratta la tête et fixa d'un œil atone le Nikon prolongé d'un énorme télé de 400 posé sur l'épaisse moquette jaune, au milieu de ses affaires en désordre. La veille au soir, Dee avait bu plus de bière que d'habitude et s'était montrée particulièrement impatiente. Il tourna la tête vers elle.

Étalée en travers du « king-size-bed », une main sur le ventre, Dee Windgrove ressemblait plus à une petite fille un peu fripée qu'à une milliardaire désœuvrée et légèrement nymphomane, sur le mauvais versant de la quarantaine.

Elle bougea dans son demi-sommeil, se rapprocha de Henry. Ses doigts effleurèrent involontairement son érection matinale. Henry n'eut pas le temps de s'écarter. Sans même ouvrir les yeux, Dee l'attira contre elle. Il jeta un œil au réveil. Six heures moins dix. Tant pis, il ne se laverait pas. Ce qui ne le gênait pas outre mesure.

Il bascula sur ses genoux, pressé d'en finir. Aussitôt, Dee lui encercla les reins de ses bras pour le faire pénétrer en elle. Elle poussa un petit cri, se rétracta, puis se détendit.

— Doucement.

Tout en essayant de se rappeler quel film il avait mis dans le Nikon, Henry commença à la besogner rapidement, sans douceur, la tête enfouie dans l'oreiller pour ne pas avoir à l'embrasser. Elle adorait qu'il l'embrasse en lui faisant l'amour, Dee. C'était au fond une sentimentale.

Il explosa alors qu'elle commençait tout juste à s'éveiller, s'affala quelques secondes, profitant avec béatitude de la brève détente physiologique, puis roula sur lui-même et sauta hors du lit.

Dee ouvrit enfin les yeux, fixant son ventre.

— Tu reviens vite ?

Henry était déjà en train d'enfiler une chaussette noire sur un pied pratiquement de la même couleur. Il avait tellement vécu dans des conditions inconfortables qu'il avait perdu l'habitude de se laver. En

moins d'une minute, il fut prêt, arrangea vaguement sa tignasse blonde en passant devant la glace de la coiffeuse, ramassa le Nikon et un blouson de plastique noir puis sortit.

Dans l'escalier, il eut une petite bouffée de reconnaissance pour Dee. C'était quand même plus confortable que sa chambre minable du motel *Flamingo*. Il émergea dans le jardin, contourna la piscine et s'installa à l'ombre d'un petit kiosque en forme de pagode. Comme la villa de Dee, copie fidèle d'un temple bouddhiste à l'incroyable toit de tuiles oranges et vertes. Une des plus grandes du *Desert Inn Country Club*, la Mecque des milliardaires vivant à Las Vegas.

Une centaine de villas, toutes plus somptueuses les unes que les autres, entouraient la pelouse carrée merveilleusement entretenue du golf, desservies par un chemin privé séparé du monde extérieur par un haut mur de pierres. À cette heure matinale, le golf était désert. Henry s'assit par terre et inspecta du regard la villa voisine, à sa gauche. La plus imposante du *Country Club*. Massive, avec de sinistres murs marron, jurant avec les hauts piliers blancs de l'époque coloniale, et d'inquiétantes ouvertures : toutes les fenêtres étaient aveuglées par des glaces sans tain qui brillaient bizarrement sous le soleil levant.

Henry Durango essuya son front couvert de sueur. Il était juste six heures et demie du matin et il faisait déjà une température à racornir un lézard. En juillet, Las Vegas était invivable. Évidemment, les joueurs qui se pressaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans les « carpet joints » – les hôtels-casinos à l'élégance tapageuse du « Strip » – le boulevard principal de Vegas – ou dans les usines à jouer de Fremont Street – le « Glitter Gulch » – ne s'en apercevaient pas.

Depuis qu'il était arrivé à San Francisco, Henry n'avait pas mis les pieds dans un casino. Lui aussi était à Vegas pour faire fortune, mais pas sur un tapis vert.

Si son coup réussissait, il échapperait à sa vie médiocre de photographe free-lance et serait engagé à l'année au *San Francisco Star*. La fortune. Mais ce n'était qu'une rumeur qui courait les salles de rédaction depuis quelque temps. Pas forcément vraie. Il n'y avait guère qu'une chance sur mille... Et encore, sans Dee, le pourcentage aurait été réduit à zéro. Le *Country Club* était patrouillé nuit et jour par des gardes privés. Les Henry Durango étaient leurs gibiers préférés... Dix jours plus tôt, c'était pour échapper à une de leurs patrouilles qu'il avait pénétré dans le jardin de Dee.

Au bon moment. Elle venait de terminer une caisse de bière et avait le cafard. Les cheveux blonds et le visage viril et plein de points noirs de Henry Durango l'avaient émue. Son histoire embrouillée

l'avait distraite. Elle lui avait assigné une chambre au rez-de-chaussée mais l'avait mis dans son lit le soir même. Quand il ne « planquait » pas, ils buvaient de la bière dans le living, faisaient l'amour ou refaisaient le monde. Jusqu'à 5 heures où, religieusement, tous les jours Dee allait jouer.

Sans jamais gagner.

Quand Henry la regardait partir pour le casino, maquillée, croulant sous les bijoux, coiffée comme une hétaïre, son corps maigre et flasque dissimulé dans de somptueux brocarts, il avait presque envie d'elle... Mais pour l'instant il crevait de soif sous le soleil matinal. Il se sentait capable de boire une bouteille entière de Contrex.

Avant de se lever pour aller la chercher, il observa pour la millième fois, la grande maison qu'il épiait depuis bientôt deux semaines, juste de l'autre côté du parking commun. Jamais, il n'avait constaté le moindre signe de vie du côté des portes-fenêtres donnant sur le jardin et le golf. Or, juste au moment où son regard se portait dessus, une des portes-fenêtres s'ouvrit légèrement !

D'abord Henry Durango crut qu'il était le jouet d'une hallucination. Il avait tellement guetté. Mais la porte-fenêtre s'ouvrit un peu plus et le photographe bondit fébrilement sur son Nikon. Son cœur cognait dans sa poitrine. Depuis qu'il surveillait la maison, il n'avait jamais vu personne aller dans le jardin. Chaque jour un extraordinaire engin quittait la villa, vers midi : une Cadillac bleu nuit au châssis spécial de trente pieds de long, hérissée d'antennes de TV et de téléphone, avec des glaces teintées empêchant de voir l'intérieur. Pas de numéro mais cinq lettres sur la plaque : BUNNY.

Bunny Capistrano, propriétaire de la villa. Un nom qui donnait la coqueluche au district attorney de Las Vegas, Samuel Rosenberg. Car Bunny était un des rares mafiosi à avoir vécu assez longtemps pour assister à la fois au meeting de la Mafia à Cleveland le 6 décembre 1929 et à celui des Appalaches, le 14 novembre 1957. Avec, entre ces deux dates, trente-quatre inculpations dont onze pour meurtre et trente-quatre non-lieu. Bunny Capistrano, au cours de sa longue carrière, avait suscité assez de cas d'amnistie pour peupler une clinique psychiatrique moyenne... Depuis, le F.B.I. soutenait hargneusement qu'il était un des responsables de la mafia pour Las Vegas et le vrai propriétaire du casino-hôtel *Dunes*. Sans jamais avoir pu le prouver.

En tout cas, Bunny Capistrano habitait l'endroit le plus chic de Vegas, là où le milliardaire excentrique Howard Hughes s'était réfugié deux ans plus tôt. Ce qui n'était d'ailleurs pas du goût de tout le monde. Jadis Bunny Capistrano avait tenu un bar à Chicago, juste après la prohibition, et y avait contracté de fâcheuses habitudes de violence.

De toute façon, il ne sortait de la villa que pour aller aux *Dunes*. Et ne se levait jamais avant onze heures. Ce n'était pas lui qui était debout à cette heure matinale.

Henry Durango arma tout doucement le Nikon. Maintenant la porte-fenêtre était grande ouverte. Un homme avec une chemise rouge s'y encadra, puis avança dans le jardin, s'arrêta près de la petite piscine en forme de haricot.

Henry Durango était déjà en train de régler son télé. Quand la tête de l'inconnu s'encadra dans le reflex du 400, il poussa un grognement de joie étouffé. Ses mains en tremblaient.

C'était l'homme que le *San Francisco Star* lui avait demandé de retrouver. Des centaines de fois, il avait consulté la photo vieille de quatre ans cachée dans son sac à photos. Il reconnaissait les yeux globuleux, les traits réguliers et empâtés, le double-menton, la grosse bouche sensuelle et molle et la calvitie naissante. L'homme à la chemise rouge était un peu plus maigre que sur les photos, se tenait légèrement voûté.

Tandis qu'il regardait l'eau de la piscine, il fut rejoint par un inconnu athlétique aux cheveux gris et au nez cabossé, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires.

Aussitôt, les deux hommes s'avancèrent jusqu'à la barrière blanche séparant la villa du golf, l'ouvrirent et s'engagèrent sur l'herbe, s'éloignant de Henry Durango.

L'homme aux épaules de débardeur se retourna trois fois en cent mètres, visiblement inquiet. Mais il ne pouvait pas voir Henry Durango, dissimulé derrière son kiosque chinois. Retenant son souffle, le photographe appuya sur le déclencheur du Nikon. Le claquement lui sembla assourdissant. Mais les deux hommes continuèrent à s'éloigner le long du golf. Henry avait envie de crier d'excitation. Comme un fou, il prit une douzaine de photos puis s'arrêta. Il n'avait que le dos de l'homme dans son viseur.

Il lui fallait absolument au moins une photo de face. Prenant au vol un film dans son sac, il sortit du jardin en courant, sauta dans sa Volkswagen garée dans le parking de Dee et partit, à contre-sens des deux hommes, le long du chemin privé entourant le golf.

Il roula comme un fou. Chaque côté mesurait environ un demi-mille. Henry s'arrêta au milieu du chemin privé parallèle à Désert Inn Road. Il se faufila ensuite le long d'une villa blanche, arrivant au bord du golf. À six cents yards, de l'autre côté de l'herbe verte, il apercevait la villa de Dee et celle de Bunny Capistrano. Il tourna la tête vers la droite. Les deux hommes étaient encore à près de six cents yards, venant vers lui. Il attendit qu'ils se rapprochent puis colla le Nikon contre son œil droit et cadra les deux silhouettes dans le télé. À quarante yards il commença à appuyer sur le déclencheur, réarmant

aussi vite qu'il le pouvait. Henry ne sentait plus la chaleur, ne se rendait pas compte que les deux hommes approchaient dangereusement de lui.

Un cri sauvage le fit sursauter. Dans le viseur, Henry vit l'homme aux lunettes noires tendre le bras vers lui. L'autre s'était arrêté, regardait dans sa direction. Son garde de corps le prit par le bras, le catapultant à travers le golf. Ce fut plus fort que lui : Henry prit encore une photo, deux, trois. Quand il baissa le Nikon, l'homme à la chemise rouge courait vers la villa aux fenêtres aveugles, à travers le golf. L'autre fonçait sur Henry, lui coupant la route de la villa de Dee. Il avait sorti de la poche de son pantalon un petit « talkie-walkie » et parlait dedans, tout en courant.

Une peur viscérale submergea Henry. Il battit précipitamment en retraite. Heureusement que sa Volkswagen n'était pas loin.

— Venez ici, cria l'homme aux cheveux gris.

Henry détala de plus belle. Pourvu qu'on ne lui tire pas dessus ! Mais cela alerterait les voisins de ce Country Club super-chic. On ne tuait jamais à Las Vegas. C'était une faute de goût. Et la Mafia se targuait d'avoir du goût...

La poitrine en feu, Henry plongea au volant. Le garde de corps arrivait sur la voiture. D'une main, Henry verrouilla la portière. Juste à temps. Il crut que son poursuivant allait arracher la porte.

Henry voyait ses traits brutaux crispés de rage à travers la portière, les trous de son visage grêlé de petite vérole, le rictus des dents gâtées. Le moteur rugit. Henry passa la première, les mains tremblantes. La Volkswagen fit un bond en avant. L'homme ne lâcha pas prise, courant le long de la voiture, mais lâcha enfin. Presque immédiatement, Henry s'engouffra dans la sortie de Désert Sun Road. Le feu était au rouge, au coin de Paradise Road. Il tourna quand même à droite et fila vers le sud, le long du mur bordant le *Desert Inn Country Club*.

Il n'aurait pas le temps de dire au revoir à Dee. Il ne repasserait même pas au motel *Flamingo*, c'était trop dangereux.

L'immense Cadillac bleue surgit de l'autre côté du Country Club et lui coupa la route si brutalement qu'il manqua l'emboutir, stoppant au beau milieu de Paradise Road. Elle était si longue qu'elle bloquait entièrement la chaussée.

Henry, le cœur dans la gorge, passa fiévreusement la marche arrière. Dès qu'il eut assez de champ, il fit demi-tour, filant vers le nord. Il pourrait toujours rattraper le freeway de Los Angeles par Sahara Avenue.

Mais cent mètres plus loin, le long capot de la Cadillac surgit à sa hauteur. La grosse voiture se rabattit sur lui. Il n'eut que le temps de monter sur le trottoir, de foncer en cahotant dans un des innombrables

terrains vagues qui parsemaient Las Vegas. Il cala, terrorisé. La Cadillac stoppa vingt mètres plus loin. Ses portières s'ouvrirent sur trois hommes. Cette fois, Henry réalisa qu'il était engagé dans une lutte à mort. Ce n'était plus une innocente courette contre des personnalités refusant de se laisser photographier.

Il cahota cent yards de plus dans un nuage de poussière, rattrapa Karen Avenue, tourna à gauche dans Van Pattern, puis dans Sahara, et rejoignit enfin « Le Strip ».

Jadis Las Vegas n'était qu'une bourgade dans le désert traversée par la route 91, Los Angeles-Salt Lake City. Les premiers Casinos-Hôtels, dont le *Desert Inn*, avaient été construits au bord de cette route baptisée Las Vegas Boulevard et surnommée ensuite le « Strip » à cause de son animation et des lumières. Puis un freeway avait doublé la vieille 91. Las Vegas s'était étendu de part et d'autre du « Strip », par des avenues rectilignes bordées de terrains vagues et baptisées du nom des grands casinos : Flamingo road, Dunes road, Désert Inn road.

Comme pour bien montrer que la ville était dédiée au jeu... Peu à peu Las Vegas s'étendait jusqu'aux montagnes proches. Mais le centre restait les deux miles du « Strip ». Seuls se dressaient orgueilleusement à l'écart la tour du *Hilton* et l'étrange building en forme de champignon du *Landmark*.

À cette heure matinale, Henry Durango n'eut aucun mal à pousser sa voiture. Le « Strip » était désert et éteint. Le soleil levant se reflétait tristement sur les façades de stuc des Casinos.

Il y eut un violent coup de frein derrière lui : la Cadillac, en grillant un feu rouge, avait failli emboutir un camion blindé « BRINKS » de transports de fonds. Deux fois plus petit qu'elle. Presque aussi nombreux que les taxis à Vegas.

Elle repartit dans un rugissement de moteur. Si Henry Durango s'aventurait sur le freeway, elle le rattraperait facilement. Soudain, le motel *Flamingo* lui apparut comme le seul refuge possible.

La Volkswagen se faufila entre deux taxis au toit surmonté d'un climatiseur et vira dans Flamingo road, puis entra à toute vitesse dans le parking. Henry Durango sauta de la voiture son Nikon à la main, et s'engouffra en courant dans le lobby. Il s'arrêta, essoufflé, devant l'employé du desk :

— Le 12, vite.

Il prit sa clef, courut jusqu'à sa chambre, mit le verrou et la chaîne de sécurité, puis, tremblant et en sueur, s'assit sur le lit. Sans lâcher le Nikon.

Des coups frappés à la porte le firent sursauter. Il fixa le battant comme s'il pouvait voir au travers. Le bouton tourna et Henry eut un bref moment de panique.

— Ouvrez, Mister Durango, cria une voix inconnue. Il ne répondit

pas. La porte craqua : on essayait d'enfoncer le battant.

— Foutez le camp, hurla Henry Durango, ou j'appelle la police.

Le bruit stoppa. Des pas s'éloignèrent dans le couloir. Henry s'essuya le front avec le couvre-lit. Maintenant, il avait vraiment peur. En dépit du soleil éblouissant qui se levait sur le désert.

Le téléphone sonna. Henry Durango hésita avant de décrocher.

— Henry Durango ?

La voix était douce, grave, un peu chantante.

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Bunny Capistrano.

Stupéfait et terrifié, Henry ne savait plus que dire. Il essaya de contrôler sa voix.

— Que voulez-vous ?

Bunny Capistrano eut un rire plein de bonne humeur.

— Oh, un petit service. Vous avez pris des photos tout à l'heure, au *Desert Inn Country Club*.

— Oui.

— Je voudrais ces photos.

Silence. Un ange passa, aux ailes étincelantes de magnésium. Henry s'efforça de dissoudre la boule qui lui obstruait la gorge.

— Vous savez très bien que je ne vous les donnerai pas. Elles sont commandées par le *San Francisco Star* qui m'a envoyé ici.

— Je comprends, je comprends, admit Bunny d'une voix conciliante. Et je suis prêt à couvrir vos frais de séjour à Vegas. Jusqu'à concurrence de cinquante mille dollars. Henry Durango crut avoir mal entendu. C'était ce qu'il gagnait en dix ans. Il hésita mais il n'y avait pas que l'argent. Depuis des années on le prenait pour un minable. Avec ce « scoop » on allait le respecter. Et, après sa vie de combines, il avait terriblement besoin de respect.

— Monsieur Capistrano, dit-il, je ne peux pas vous les donner. C'est un reportage très important pour moi.

Bunny Capistrano poussa un soupir. Las et presque énervé.

— Je veux ces photos. Absolument.

Il y avait une trace d'angoisse dans la voix du vieux mafioso et Henry se sentit soudain ragaillardi. C'était grisant de tenir tête à un personnage aussi puissant...

— Vous ne les aurez pas, fit Henry Durango d'une voix plus ferme.

— Je vous laisse deux heures pour réfléchir, répliqua Bunny.

C'est lui qui raccrocha.

Aussitôt, Henry prit le Nikon, réembobina le film et voulut l'ouvrir. Impossible. Le couvercle était bloqué ! Dans sa fuite, il avait dû le cogner quelque part. Le film qui valait cinquante mille dollars était condamné à rester dedans. Il démontra le 400, mit un 50 à la place. Plus maniable. Ensuite, il s'approcha de la fenêtre et observa le

parking du motel. La longue Cadillac bleu nuit de Bunny Capistrano était arrêtée à côté de sa Volkswagen. De nouveau la peur lui assécha la gorge. Il essaya de réfléchir, de garder son sang-froid. Il était en sécurité dans un hôtel. Le F.B.I. avait un bureau à Las Vegas. Par téléphone, il pouvait alerter le monde entier. Le *Washington Post* ferait sa manchette de l'information qu'il détenait. Une fois sur les téléx, rien ni personne ne pourrait l'arrêter. Cette pensée lui remonta le moral. Il décrocha composa le « 0 » pour obtenir Tinter. Occupé. Il recommença quatre fois. Toujours occupé. Incroyable. Il appuya sur le 2, obtint aussitôt une voix d'homme.

— Je n'arrive pas à avoir Tinter, expliqua Henry. Vous pouvez me le demander ?

— Non.

Henry Durango faillit s'étrangler de surprise et de rage.

— Comment non ! Je vais me plaindre à la direction du *Flamingo*.

L'autre le coupa, paisible et un rien ironique.

— C'est la direction qui m'a donné l'ordre de ne pas vous passer Tinter. Bunny Capistrano.

Henry crut avoir mal entendu.

— Bunny Capistrano ! Mais pourquoi ?

— Le *Flamingo Motel* lui appartient, dit l'employé avant de raccrocher.

Henry garda l'appareil en main quelques secondes. Il était de nouveau en sueur en dépit de l'air climatisé. Ce n'était pas possible ! À tout hasard, il essaya encore le téléphone, appuya sur le 9 pour les communications locales. Il y avait bien un « Police Department » à Vegas, qui n'appartenait pas à Bunny Capistrano.

Occupé. Pour Henry Durango, ce serait toujours occupé.

Tout doucement, il déverrouilla la porte et l'ouvrit. Pour la refermer aussitôt. Un inconnu était appuyé au mur du couloir, vingt mètres plus loin. Ébranlé et paniqué, Henry Durango regarda le Nikon. C'était tentant de gagner cinquante mille dollars.

CHAPITRE III

Le téléphone plaqué or fit entendre une sonnerie mélodieuse. Lâchant sa cravate, Bunny Capistrano décrocha.

— Ici, Bunny. Alors ?

— Il n'a pas bougé, annonça d'une voix mal assurée l'un des hommes qui surveillaient le motel *Flamingo*.

— Imbécile ! hurla Bunny.

Il raccrocha violemment. Il étouffait de rage. Peppie, son doberman qui le regardait s'habiller comme tous les matins, vint se frotter contre ses jambes. Méchamment, Bunny lui envoya un coup de pied dans les côtes de toutes ses forces. L'animal fit un saut en arrière et plongea sous une table. Montrant tous ses crocs dorés... Dans un moment de générosité, Bunny Capistrano avait fait mettre des dents en or à son chien. Il fallait bien employer ses dollars... Mais le réflexe de l'animal augmenta encore sa rage.

— Putain de clébard ! hurla-t-il. Ingrat !

Il chercha quelque chose à lui jeter et ne trouva que sa montre. Une Piaget, pratiquement taillée dans un lingot d'or gros comme un œuf. Constellée de brillants.

La montre vola et s'écrasa contre le montant de la fenêtre, semant des éclats de verre et quelques petits diamants.

— *Son of a bitch*, grommela Bunny Capistrano.

Pour se calmer, il prit dans une boîte un des cigares énormes qu'il fumait en permanence et l'alluma. Cela l'apaisa un peu.

Cet imbécile de photographe minable était venu allumer la mèche d'une caisse de dynamite. Il fallait faire vite et être sans pitié pour éviter des catastrophes. Et prévoir le pire.

Brusquement, il se sentit très las. Ce n'était plus de son âge, ce genre d'opération. Mais il ne pouvait pas reculer. Pendant quelques secondes, il retrouva la foi de son enfance, priant pour que le journaliste accepte les cinquante mille dollars. Cela simplifierait tellement les choses.

Le téléphone sonnait au moins depuis une minute. Henry Durango se décida enfin à décrocher. Ce ne pouvait être que Bunny. Les deux

heures s'étaient écoulées. Maintenant, la chaleur était effroyable dehors et les hordes de touristes avaient envahi les « carpet-joints », frais et cossus.

— Vous avez réfléchi ? demanda le vieux mafioso. La voix de Bunny n'était ni amicale, ni hostile.

C'était du business.

— Oui, fit Henry. Où êtes-vous ?

— Pourquoi ?

— Je veux vous parler, à vous seul. Mais dites à vos gorilles de décamper. Je ne veux pas qu'ils m'assassinent.

Le vieux mafioso rit. Visiblement soulagé.

— Je ne suis pas loin. Aux *Dunes*, dans le Royal Box. Vous n'avez qu'à traverser le « Strip ». Je vous attends. Je vais donner des ordres. D'ailleurs, personne ne vous veut du mal.

Ce qui n'était pas absolument évident.

Henry raccrocha. Avant tout, sortir de ce motel-piège. Il attendit une minute avant d'ouvrir la porte. Cette fois, le couloir était vide. Henry s'avança précautionneusement, serrant le Nikon dans sa main droite. Le petit lobby aux murs pourpres était vide. Sans même un employé au desk. Le photographe se dit que ses adversaires ignoraient qu'il n'avait pu sortir le film du Nikon. Il inspecta le parking à travers la porte de verre. La Cadillac était toujours là, à côté de sa Volkswagen. À trente mètres de la porte.

Il sortit, reçut le choc de l'air brûlant. Chaque pas représentant un effort. Henry traversa le parking, tourna à droite dans Flamingo Road. Le goudron était brûlant sous ses pieds. Un homme sortit de la Cadillac, et le regarda s'éloigner vers le grand building blanc de l'hôtel-casino des *Dunes*, à cent mètres de là, sur le « Strip ». Henry longea l'énorme carcasse du futur *Grand Hôtel*, tendu et inquiet. Une circulation intense défilait sur le « Strip », dans les deux sens. Il dut attendre avant de traverser. Des voitures arrivaient et partaient sans cesse du *Dunes*, accompagnées par les glissements des voituriers en vert. À droite de l'entrée, une file de taxis attendaient. Henry Durango, au lieu d'entrer dans le casino, fit un brusque crochet et se laissa tomber dans le premier. Le chauffeur tourna la tête vers lui, avec un large sourire :

— *Howdy partner*⁽¹⁾.

Jovial et couperosé, il accentuait volontairement son accent de l'Ouest.

— À Mac Carran ! dit Henry. En vitesse. Le taxi démarra.

— Sûr. À quelle heure c'est votre avion ?

Henry bredouilla une réponse inintelligible et se retourna. Le grouillement devant le *Dunes* continuait. Trépignant intérieurement, il regarda d'un œil absent défiler les motels du « Strip ». Un demi-mille

plus loin, ils tournèrent à gauche dans Tropicana Avenue. On était déjà loin des casinos majestueux et luxueux du « Strip ». Le taxi roulait entre des camps de trailers alignés les uns à côté des autres sous le soleil inhumain.

Enfin, le taxi tourna dans Paradise Road. Plus qu'un mille jusqu'à l'aéroport. Henry Durango se détendit un peu. Il avait pris de vitesse le puissant Bunny Capistrano...

Le voyant rouge de la radio du taxi s'alluma soudain. Une voix sortit du haut-parleur, faisant passer dans la colonne vertébrale d'Henry une coulée glaciale. Le chauffeur écouta, sursauta, puis se retourna, l'air furieux :

— Hé ! vous ne m'aviez pas dit que vous étiez parti des *Dunes* sans payer votre note !

Il avait levé le pied et le taxi ralentissait. Henry eut l'impression que son sang se transformait en plomb. Il avait sous-estimé Bunny Capistrano.

— C'est faux ! protesta-t-il. Je n'étais même pas aux *Dunes*.

Le chauffeur, plus jovial du tout, ralentit et s'arrêta sur le bas-côté, prêt à faire demi-tour.

— Le service de sécurité des *Dunes* vient d'alerter tous les taxis radio. Il paraît que vous leur avez fait un chèque en bois de près de neuf cents dollars. C'est peut-être une erreur... Mais moi, je suis obligé de vous ramener là-bas.

Henry Durango fouilla dans sa poche et sortit une poignée de billets froissés de 10 et 20 dollars qu'il tendit au chauffeur par-dessus la banquette.

— Emmenez-moi à Mac Carran, supplia-t-il. Vous direz que vous n'avez pas entendu l'appel.

Le chauffeur secoua la tête.

— Impossible, mon pote. Si je fais ça, je ne travaillerai plus jamais à Vegas.

— Alors, emmenez-moi au F.B.I.

De nouveau, il secoua la tête négativement.

— Moi, je vous ramène aux *Dunes*. Et je vous fais même pas payer. Ensuite, vous faites ce que vous voulez.

Henry Durango comprit qu'il ne fléchirait pas. D'un bond, il sauta du taxi, le Nikon accroché à son poignet, et partit en courant dans la direction opposée du « Strip ». Il entendit les cris du chauffeur de taxi, ne se retourna même pas. L'autre n'abandonnerait pas son véhicule pour le poursuivre. Henry traversa un terrain vague, caillouteux, et s'arrêta un quart de mille plus loin derrière un petit condominium verdâtre, en sueur, le cœur battant dans la poitrine. Dans cinq minutes, toutes les créatures de Bunny Capistrano seraient à ses trousses. Dans ce coin, il se cacherait difficilement. Il n'y avait

pratiquement que du désert plat comme la main semé de quelques petits buildings.

Finalement il marcha jusqu'à Tropicana Avenue. Il fallait trouver une cabine téléphonique, alerter le F.B.I. et le *San Francisco Star*. Mais il n'y avait pas une cabine en vue. Par contre, un taxi arrivait de l'est. Henry s'avança au bord de la large avenue et l'arrêta. Avant de monter dedans, il vérifia d'un coup d'œil que ce n'était pas une voiture radio.

— Emmenez-moi au coin de Fremont et de la 4^e, dit-il.

L'autre démarra sans aucun commentaire. Ils rejoignirent le « Strip », tournèrent à droite vers le nord. Henry se rejeta en arrière sur la banquette quand ils passèrent devant le *Dunes*. Il n'aurait jamais pensé que Bunny Capistrano soit si puissant. Maintenant il avait même peur d'aller à l'aéroport. Avant toute chose il fallait trouver un moyen de cacher le Nikon et le film. Il eut soudain une idée qui le fit sourire.

Ils mirent près d'une demi-heure à gagner le bas de la ville. En arrêtant Henry au coin de Fremont, le chauffeur eut un clin d'œil complice.

— Allez au *Golden Nugget*. Cette semaine, ils ont un « double jackpot », deux mille dollars !

Henry sourit poliment et sortit du taxi. C'était le coin des casinos populaires ruisselants de néon, des usines à slot-machines. Il n'y avait pratiquement que cela sur un mille carré. Le « Glitter Gulch », comme l'appelaient les vieux habitués de Vegas. La partie de Vegas qui ressemblait le plus à une ville. Avec de vrais trottoirs et quelques boutiques serrées entre les casinos.

Henry Durango attendit que le taxi ait démarré, tournant le dos au *Golden Nugget* et au *Horse Shoe*, puis s'enfonça dans la 4^e rue.

« La loi de l'État du Nevada interdit les prêts sur les sonotones, les lunettes et les dentiers. »

Le regard de Henry Durango quitta la pancarte suspendue au-dessus de la caisse du prêteur sur gages et redescendit sur le vieux bonhomme en train de renifler le Nikon d'un air dégoûté.

— Alors ! vous le prenez ou pas ?

— Il a reçu un sacré coup, remarqua le vieux. Il ne marche plus.

— C'est rien, affirma Henry. Il faut juste redresser le boîtier. Combien vous m'en donnez ?

Le « Pawn broker » leva un œil bien froid et bien abject. Lui regrettait sûrement le temps où l'on prêtait sur les dentiers. Parce qu'il y avait toujours un type pour les racheter.

— Trente dollars.

Henry fit semblant d'hésiter. Puis laissa tomber !

— O.K. pour trente dollars. Mais pas de blague, hein, vous ne le vendez pas.

— Pas avant un mois. C'est écrit sur votre reçu. Il tendit un rectangle de carton rose composté à la date du 6 juillet. Fit sonner sa caisse et en sortit trois billets de dix dollars. Il accrocha au Nikon l'autre morceau de l'étiquette et le posa sur une étagère. Au milieu de rangs serrés de banjos, de guitares et de violons. À croire que Vegas ne comptait que des musiciens... Henry était déjà dehors. Il s'éloigna rapidement de la boutique, encastrée entre le bureau de la Western Union ouvert jour et nuit et un *liquor store*. Avec tous les casinos du « Glitter Gulch », les prêteurs sur gages devaient faire de sacrées affaires...

Henry Durango se sentait nettement mieux. Il entra au *Golden Nugget*, là où il était sûr de trouver un téléphone, et tenta de se frayer un passage entre les joueurs agglutinés autour des rangées de « one-arm bandits ».

Le cliquetis des centaines de machines à sous était assourdissant. Acharnés à leur perte, des cow-boys en stetson, des employés, des retraités, des bergers, des chauffeurs de taxis, des show-girls, des ouvriers, manœuvraient inlassablement les leviers des machines. Fascinés par les cylindres qui tournaient inlassablement, guettant avidement la combinaison gagnante qui déclenchait le torrent de pièces. Certains mettaient leurs *dîmes*, leurs *quarters* ou leurs *nickels* dans un gobelet de plastique, pour les enfourner plus vite...

Au moment où Henry Durango approchait de la cabine téléphonique, une voix tonitrua dans le casino.

— *Attention, this is double jackpot time.* Aussitôt des lumières rouges se mirent à clignoter au-dessus des machines à sous.

Une petite vieille, les cheveux blancs serrés dans une résille, la main droite protégée par un gant de cuir, se mit à jouer frénétiquement sur quatre machines à la fois. Sautant de l'une à l'autre pour mettre ses pièces... Poussant de petits glapissements excités. Et il n'était pas encore midi...

Henry Durango mit une pièce dans l'appareil, ferma la porte pour s'isoler des clameurs et demanda à l'opératrice le *San Francisco Star* en P.C.V... Il réalisa soudain qu'il était sale, pas rasé et poussiéreux.

Trente secondes plus tard, il eut la standardiste du journal.

— Passez-moi James Mac Cord, demanda-t-il. Pour Henry Durango. C'est urgent.

Mac Cord était le rédacteur en chef politique. Celui qui l'avait lancé sur cette histoire. Dès qu'il entendit sa voix traînante, Henry annonça, tout excité.

— James, je l'ai retrouvé ! J'ai des photos !

— Fantastique ! explosa James Mac Cord. Reviens vite. C'est le scoop de l'année.

Tout en parlant, Henry surveillait la salle. Deux uniformes bleus surgirent soudain entre les machines à sous. Des policiers. Henry sentit son estomac se nouer brutalement. L'homme aux lunettes noires qui l'avait poursuivi au *Country Club* les accompagnait ! Henry Durango pensa tout à coup au reçu du prêteur sur gages. S'ils le trouvaient sur lui, c'était foutu.

— James, cria-t-il, je suis obligé de raccrocher. Il y a des types qui sont après moi. Préviens le F.B.I.

Henry raccrocha juste au moment où son poursuivant l'apercevait. Il cria quelque chose aux deux policiers qui tournèrent la tête à leur tour.

Les trois hommes, bousculant les joueurs, foncèrent vers la cabine. Henry en émergea et plongea dans une allée bordée de machines à sous. Parallèle à celle par laquelle ses poursuivants arrivaient. Impossible de couper, les machines étaient trop serrées les unes contre les autres.

L'homme aux lunettes noires dépassa les deux policiers. L'un d'eux fit demi-tour, repartant vers la sortie pour la bloquer.

Henry Durango comprit qu'il était coincé. Déjà, son poursuivant contournait le bout de la rangée de machines à sous. Il lui restait quelques secondes pour se débarrasser du ticket du prêteur sur gages.

— Stop ! cria l'homme aux lunettes noires.

Sa voix couvrit le fracas des machines à sous. Un des policiers dégaina un 38 nickelé, à l'autre bout de la salle. Affolé, Henry se trouva soudain pressé par un mouvement de foule contre une fille aux traits minces, durs et réguliers, à la croupe insolente. Elle actionnait automatiquement une machine à sous, un sac blanc en bandoulière.

Pris d'une inspiration subite, il glissa rapidement le ticket rose dans le sac entrouvert et se laissa bousculer. Jouant des coudes, son poursuivant arrivait sur lui. Il dépassa la fille sans lui prêter attention. Cinq doigts durs comme des tenailles s'enfoncèrent dans l'épaule de Henry Durango. Il essaya de se débattre, mais son adversaire avait une force prodigieuse.

Les deux policiers le rejoignirent. Avec une brutalité indifférente, ils retournèrent les poignets d'Henry, derrière son dos et lui passèrent des menottes. Henry se débattit comme un diable, bourrant les trois hommes de coups de pied.

— Laissez-moi, hurla-t-il, je suis journaliste, je n'ai rien fait !

Les policiers l'entraînèrent. L'un d'eux lui donna un léger coup avec le dos de son 38 sur la tête.

— Ferme ta gueule. Tu t'expliqueras tout à l'heure. Le cliquetis des machines s'était à peine ralenti.

Ils sortirent. La voiture de police était arrêtée juste en face du *Golden Nugget*, le phare rouge du toit clignotant. Des badauds examinèrent curieusement Henry.

— Où m’emmenez-vous ? demanda le journaliste. Un des policiers le poussa à l’intérieur de la Ford bleue et blanche, fixa avec un mépris évident le vieux pantalon, les chaussures fatiguées, la chemise tachée.

— Aux *Dunes*, pour t’expliquer avec Bunny. Il paraît que tu l’as refait de neuf cents dollars.

— Je veux aller au F.B.I. ! cria-t-il. Vous m’arrêtez illégalement.

— Pourquoi tu te donnes tant de mal ? Des gars comme toi, on en ramasse des dizaines tous les jours. Bunny ne va pas te tuer. Il veut juste te donner une petite leçon. Ça vaut mieux que la prison du Comté. Et ça dure moins longtemps. Ensuite, tu iras au F.B.I. Si tu veux...

— Il va me tuer ! hurla Henry.

Le troisième homme ne disait plus rien, observant Henry derrière ses lunettes noires. Tranquillement, il tira une barre de chocolat de sa poche et commença à la grignoter. Le policier qui poussait Henry à l’intérieur de la Ford se pencha à son oreille, soudain méchant.

— Ferme ta gueule, minable. Sinon, on t’emmène faire un tour dans le désert et on te ramène sans tes dents. C’est ta femme qui serait contente.

Vaincu, Henry, se laissa pousser dans la voiture. L’homme aux lunettes noires monta à côté du policier qui conduisait, toujours grignotant son chocolat. Ils regagnèrent le Las Vegas Boulevard et le remontèrent vers le sud. Le chauffeur se frayait un chemin à petits coups de sirène. Henry avait l’impression de vivre un cauchemar. Il était enlevé en plein Las Vegas, avec la complicité de la police locale... Il essaya de se rassurer en pensant que James Me Cord allait sûrement alerter le F.B.I. Heureusement, Henry seul savait où se trouvait le film. Même si la fille au sac blanc allait le chercher, ce n’était pas grave. Le vieux prêteur ne lui donnerait pas l’appareil.

La voiture de police stoppa enfin sous l’auvent des *Dunes*. Solidement encadré par les deux policiers, Henry pénétra dans le lobby donnant directement sur les jeux. La fraîcheur de la climatisation lui fit du bien.

— Bunny est au Royal Box, annonça l’homme aux lunettes noires.

Le Royal Box était un petit bar sombre, de l’autre côté de la « fosse » des tables de « 21 » et de roulette. Ils se faufilèrent entre les joueurs indifférents. Le bar était vide. À l’exception d’une table occupée par un homme corpulent, presque chauve, aux yeux proéminents et aux traits empâtés, revêtu d’un complet vert avec une cravate. Un téléphone doré était posé sur la table devant lui.

Il agita un cigare de la taille d’un bâton de dynamite en direction

des policiers. Souriant de toutes ses grandes dents jaunes.

— Bravo ! Vous, les gars du Police-Department, vous êtes sensationnels. Vous pouvez le détacher.

Un des policiers retira les menottes, et Henry frotta ses poignets endoloris. Deux gardes de la police privée des *Dunes*, en uniforme, pistolet au côté, surgirent et l'encadrèrent aussitôt. Bunny Capistrano sourit aux policiers.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas demain voir le show, avec vos femmes ? Je vous fais mettre des places de côté... Hein ?

Dégoulinant de respect, les policiers se confondirent en remerciements. Les places du show Casino de Paris valaient 25 dollars. L'un d'eux marmonna quelque chose au sujet d'une déclaration à faire au Police Department. Le sourire de Bunny Capistrano se fit encore plus chaleureux et rassurant.

— Ce ne sera même pas la peine. C'est juste un jeune homme un peu imprudent. Il va nous signer un papier et tout ira bien.

Les deux policiers n'insistèrent pas. C'était difficile de contrarier un homme qui était au mieux avec le shérif lui-même. Et ils avaient tous les deux très envie de voir le show. Avec ou sans leurs bonnes femmes...

Ils saluèrent Bunny Capistrano qui les remercia encore chaleureusement, et s'éloignèrent en se dandinant vers le lobby. Aussitôt, Bunny ordonna aux deux gardes :

— Emmenez-le dans mon bureau.

Ils prirent chacun Henry Durango par un bras et lui firent traverser la « fosse » sans un mot, l'entraînant vers un couloir qui s'ouvrait à gauche de la réception. À son tour, Bunny Capistrano se leva majestueusement et leur emboîta le pas, la bedaine en avant.

On poussa Henry dans un grand bureau sans fenêtre, avec une épaisse moquette verte. Sur un signe de l'homme aux lunettes noires, les deux gardes s'éclipsèrent. Bunny entra et referma la porte derrière lui. Henry était debout au milieu de la pièce, terrorisé. L'homme aux lunettes noires s'avança vers lui lentement et, sans crier gare, lui envoya son poing en pleine figure. Henry eut l'impression que sa mâchoire se décrochait. Projeté contre le mur, il essaya en vain de se défendre. Sans un mot, l'autre le passa à tabac. En professionnel. Un poing s'enfonça dans son foie et il vomit.

Il se laissa glisser le long du mur, mais son bourreau le releva. De la main gauche crochée dans sa chemise, il le maintint debout. De la droite, il le fouilla rapidement, jetant son portefeuille par terre. Ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il plongeait la main droite dans la poche de son pantalon et ressortit avec un petit « 38 » Cobra. Ramenant le bras en arrière, il cogna de toutes ses forces la bouche de Henry avec le canon du revolver. Sous le choc, quatre dents se brisèrent net.

Henry poussa un hurlement et sa bouche se remplit de sang. L'homme aux lunettes noires maintint le revolver enfoncé dans sa bouche jusqu'au barillet. La tête coincée contre le mur, Henry était totalement impuissant. Il vit le pouce de son bourreau relever le chien, entendit le claquement sec, les yeux noyés de larmes de douleur. Malgré lui, il serrait ce qui lui restait de dents autour de l'acier tiède, secoué de nausées.

Bunny Capistrano se rapprocha. Ses yeux étaient durs, froids et terrifiants.

Il demanda d'une voix tendue, contrôlée et méprisante :

— Où est ce putain de film ?

CHAPITRE IV

— Bunny Capistrano est occupé.

La voix du Bellhop était pleine de morgue et de componction. Malko avait toujours eu horreur des courtisans. Ses yeux dorés transpercèrent l'employé des *Dunes*.

— Monsieur Capistrano m'attend. Allez lui dire que la personne qui vient de Washington est là.

Subjugué, le Bellhop s'éloigna. Malko le suivit du regard. Il partit vers la gauche, serpentant entre les tables de « 21 » alignées dans la fosse.

Le jeu commençait directement après la réception. À droite c'étaient les machines à sous, au fond, le poker et le baccarat, dans des enceintes à part. La roulette, le craps et le « 21 » occupaient « The pit » toute la fosse rectangulaire du centre, tapissée de moquette verte. Un brouhaha assourdissant fait de cliquetis, de cris, de jurons montait de la fosse. Le Bellhop en émergea et grimpa les deux marches menant au petit bar surélevé, le Royal Box.

Malko le vit se pencher à l'oreille d'un gros homme vêtu d'un costume vert, attablé en face d'un prêtre en soutane.

L'homme en vert regarda aussitôt dans la direction de Malko et agita le bras, lui faisant signe de le rejoindre.

Son attaché-case à la main, Malko plongeait à son tour dans la fosse. Presque toutes les tables de « 21 » étaient en service.

Une serveuse en mini verte et en bas à résille, un plateau chargé de verres à la main, lui adressa un frôlement de hanches élastique et un sourire aussi éblouissant que commercial.

Dans la « Pit » les boissons étaient gracieusement offertes par le casino. Bien que les serveuses ne gagnent officiellement que seize dollars par jour, c'était un des meilleurs jobs de Vegas. Les gagnants n'hésitaient jamais à glisser un jeton de dix ou même vingt dollars à la fille qui leur apportait un scotch. Ce qui les entraînait à jouer encore plus. Ce n'était pas encore l'heure d'affluence, mais des hurlements sauvages s'élevaient d'une des tables de craps, au milieu de la fosse. On jouait jour et nuit, comme dans tous les casinos de Vegas. Nulle part il n'y avait de pendules pour rappeler l'heure aux joueurs. Bardés de cartouches et d'énormes pistolets, les gardes privés de la maison arpenaient la moquette, veillant à tout.

Malko marqua un imperceptible temps d'arrêt avant d'émerger de la fosse. Pour observer Bunny Capistrano. Ainsi, c'était l'homme à qui il devait remettre les deux cent mille dollars de John Gail. Il ressemblait à ce qu'il devait être : un vieux mafioso. Et pourtant, celui qui lui avait confié cet argent était, par définition, insoupçonnable. Ou alors, il y avait quelque chose de sérieusement pourri au Royaume de Danemark. Comme convenu, il avait ouvert l'enveloppe cachetée en arrivant à Las Vegas. Elle ne contenait qu'une carte blanche avec deux lignes tapées à la machine.

Bunny Capistrano 455 7629

Il avait appelé aussitôt. Et joint Bunny Capistrano. Dès qu'il avait prononcé le nom de John Gail, Capistrano lui avait immédiatement demandé de venir le voir au casino-hôtel des *Dunes*. Il devait avoir hâte de toucher ses deux cent mille dollars.

Effectivement Bunny Capistrano se leva pour accueillir Malko, lui écrasa les phalanges dans une main poilue surchargée de bagues. Son visage empâté, son crâne dégarni et ses bons gros yeux proéminents n'arrivaient pas à lui donner l'air rassurant. Malko remarqua, un peu plus loin au fond du bar, un malabar en chemise jaune, avec des lunettes noires en dépit de la pénombre. Sûrement un garde du corps.

Le prêtre assis à la table de Capistrano s'était levé aussi. Il fit un signe de tête à Malko et s'éclipsa discrètement, dans un envol de soutane noire.

— Bienvenue à Las Vegas.

La voix était à la fois rocailleuse et basse, un peu sifflante. Il se rassit, imité de Malko, qui posa son attaché-case sur la table. Bunny Capistrano soupira.

— Pardonnez-moi de ne pas être venu au-devant de vous. Mais je n'arrivais pas à me dépêtrer de Father Crawley. Il vient tous les matins me demander le nom des gros gagnants de la veille. Ensuite, il va les taper pour ses œuvres. Je ne peux pas lui refuser.

Inattendu, pensa Malko.

— J'ai ceci à vous remettre, dit-il. De la part de John Gail. C'est la seule raison de ma visite.

Bunny Capistrano regarda l'attaché-case marron comme s'il était bourré de nitroglycérine.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Je ne le sais pas, dit Malko. Je suis seulement chargé de vous la remettre.

Le vieux mafioso semblait de plus en plus soupçonneux et surpris. Il écrasa son cigare dans le cendrier et se leva.

— Allons chez moi. Ici, c'est plein de types de l'I.R.S⁽²⁾. Suivi de

Malko, il traversa majestueusement la fosse et le hall dans un chœur de « Good morning, Bunny. » En l'apercevant, le voiturier abandonna une Continental Mark IV et se mit à gesticuler en direction d'une interminable Cadillac bleue nuit parquée à côté de taxis. Elle fit aussitôt un bond en avant et un petit Oriental aux yeux clignotants en descendit pour leur ouvrir les portières.

— À la maison, Kenny, dit Bunny Capistrano.

— O.K., Boss, fit respectueusement l'avorton. Malko était de plus en plus étonné des relations du conseiller spécial du Président des États-Unis. On imaginait plus Bunny Capistrano devant un Grand Jury que dans un cocktail à la Maison Blanche.

Quant à la Cadillac, elle était démente. La banquette arrière où ils étaient assis était un profond « love-seat » de velours rouge, genre lit de la Reine de Saba. Devant, il y avait assez de place pour faire évoluer les girls du Casino de Paris.

Plus un réfrigérateur, deux téléphones, une T.V. couleur et deux toits ouvrants électriques. Bien entendu l'avant était totalement isolé par une épaisse glace. Suivant le regard de Malko, Bunny eut un sourire satisfait.

— Elle est chouette, hein ? Trente-six mille dollars. Quand j'étais gosse, j'ai souvent dormi dans des vieilles bagnoles. Avec celle-là, je n'ai plus besoin de maison.

Effectivement, la Cadillac était un peu plus longue qu'un pavillon de banlieue moyen.

Jusqu'au *Desert Inn Country Club*, ils n'échangèrent plus un mot. Comme si le vieux mafioso craignait d'aborder les affaires. Kenny se précipita pour ouvrir les portières. Malko trouva la villa parfaitement en harmonie avec le personnage de Bunny Capistrano. Les vitres remplacées par des glaces sans tain donnaient une curieuse impression de malaise.

Kenny apporta une bouteille de J&B, du Pepsi-Cola, du Perrier et des verres, puis disparut. Le living-room était typiquement californien, avec des sièges bas et confortables, une fausse cheminée où brûlait un feu de bois au gaz. Affalé en face de Malko, Bunny Capistrano respirait lourdement. Il avait allumé un autre cigare.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? fit-il.

Malko poussa l'attaché-case à travers la table basse.

— Je suis chargé de vous remettre ceci. Un point, c'est tout.

— John Gail ne m'a même pas téléphoné, grommela Capistrano.

De plus en plus étrange. Malko, excédé, décida de mettre les pieds dans le plat.

— Accidentellement, cette mallette s'est ouverte, expliqua-t-il et je peux vous dire qu'elle contient deux cent mille dollars en billets de cent dollars.

Il crut que Bunny Capistrano allait avaler son cigare.

— Le salaud ! murmura-t-il. L'enfoiré de salaud ! Si Malko comprenait bien, ces épithètes s'adressaient à John Gail. Le vieux mafioso agita son cigare dans sa direction :

— Vous voulez dire que vous avez vu tout ce fric et que vous ne vous êtes pas tiré avec. Vous êtes dingue ou quoi ?

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Malko ne s'attendait pas à cette réception. Généralement quand on apporte une somme pareille à quelqu'un, il vous baise les pieds.

— On m'a justement choisi, fit-il avec froideur, parce que je n'étais pas susceptible de faire ce que vous venez de dire. J'ai terminé ma mission, je m'en vais.

Il se leva et se dirigea vers la porte. Jurant qu'on ne l'y reprendrait plus à faire les commissions de la Maison-Blanche. Bunny Capistrano vociféra derrière son dos.

— Hé, attendez une minute !

Malko avait déjà atteint l'entrée du hall d'entrée. Le mafioso hurla de toute la force de ses poumons :

— Kenny !

Une porte claqua. Malko se retourna. Le petit Oriental se tenait entre lui et la porte. Ses yeux noirs proéminents clignotaient furieusement. Ramassé sur lui-même, les bras écartés du corps, les paumes horizontales, il guettait Malko dans la position classique du karatéka.

— Vous feriez mieux de venir vous rasseoir, fit Bunny Capistrano. Kenny a failli être champion du monde de karaté. Il peut vous tuer avec ses mains nues.

Malko observa Kenny. Il lut le meurtre dans les grosses pupilles noires dilatées. Il n'était même pas armé. Son pistolet extra-plat était dans sa valise, au fond d'un locker de l'aéroport de Las Vegas. Il pivota et rentra dans le living-room. Bunny Capistrano avait ouvert l'attaché-case et contemplait les billets, l'air furieux.

— L'enfant de salaud, répéta-t-il. Les nouvelles vont vite.

Pensivement, il jouait avec une liasse. Malko vit les muscles de ses mâchoires se durcir sous la graisse jaunâtre.

Il plongea tout à coup la main dans l'attaché-case prit plusieurs liasses et les jeta à travers la pièce. Des paquets explosèrent et les billets s'éparpillèrent en un nuage vert. Bunny Capistrano, les yeux hors de la tête se dressa d'un bond, et comme pris de folie, se mit à bombarder Malko de liasses de cinq mille dollars !

— Cet enculé de John Gail, hurla-t-il, ce pourri ! ce vérolé ! Il savait bien que s'il me l'avait rapporté lui-même, je lui aurais fait sauter la gueule.

Il en bavait de rage ! Ses bajoues tremblaient, tout son corps épais

était secoué de frissons. Malko épousseta dignement un billet de cent dollars resté accroché sur son épaule. Il voulut calmer le gros homme au bord de l'apoplexie.

— Beaucoup de gens seraient heureux de recevoir une somme pareille, remarqua-t-il.

— Pas moi ! hurla Bunny Capistrano.

De nouveau, il se leva, fonça comme un rhinocéros, prit Malko par le bras et l'entraîna dans la pièce voisine. Un énorme coffre trônait contre le mur du fond. Toujours marmonnant des injures, il manœuvra la combinaison, tourna les mollettes et tira à lui la massive porte d'acier. Puis il se retourna vers Malko.

— Venez voir.

Malko s'approcha, intrigué. En dépit de son sang-froid il eut un pincement au cœur. Les étagères du coffre débordaient de liasses de billets. Bunny Capistrano en sortit une et Malko put voir qu'il s'agissait de billets de cent dollars.

— Il y en a pour deux millions six cent cinquante-quatre mille huit cents dollars annonça le mafioso avec une amertume inattendue. Demain, il y en aura un peu plus. Et encore plus dans un mois. Et dans trois mois, je serai obligé de racheter un coffre plus grand ! Et je ne peux même pas toucher un *cent* de ce putain de fric.

— Pourquoi ?

La mâchoire de Bunny Caspitrano sembla soudain s'affaisser.

— Parce que chaque fois que j'achète un paquet de cigarettes, grinça-t-il, un enfoiré d'agent de l'I.R.S. note ce que j'ai dépensé. Et si je claque plus de cinq mille dollars par mois, je me retrouve devant un Grand Jury. Pour fraude fiscale. Autant dire à Leavenworth pour dix ou quinze ans. Alors vos deux cent mille dollars vous pouvez vous les foutre au cul.

— Ce ne sont pas « mes » deux cent mille dollars, corrigea fermement Malko. John Gail me les a confiés pour que je vous les remette. Je suppose qu'il vous les devait.

— Ils sont à John Gail, explosa Bunny Capistrano. Et vous allez les lui rapporter.

Malko secoua la tête. Presque avec compassion.

— J'ai été payé pour vous apporter cet argent, pas pour le ramener.

— Combien ? jappa le mafioso.

— Vingt mille dollars.

Bunny Capistrano plongea la main dans le coffre et y prit une poignée de liasses.

— Je vous en donne quarante mille pour les rapporter. Et je vais vous donner une lettre pour cet enclulé de John Gail.

Il n'y avait plus de respect.

— Je ne peux pas accepter répliqua fermement Malko.

L'histoire de ces deux cents mille dollars dont personne ne voulait tournait au cauchemar. Les gros yeux jaunes de Bunny Capistrano se chargèrent de fureur.

— Vous allez repartir de Vegas avec ce blé, gronda-t-il, ou vous finirez dans un trou au milieu du désert.

Dans la bouche d'un homme comme lui, ce n'était pas des paroles en l'air. La situation devenait ubuesque. Malko commençait à être sérieusement intrigué. Quelle transaction entre le bras droit du Président des États-Unis et un capo mafioso de Las Vegas pouvait représenter ces deux cent mille dollars ? Maintenant, il avait envie d'en savoir plus. Seul John Gail pourrait le renseigner.

— Très bien, dit-il, j'accepte.

Pesamment Bunny Capistrano s'assit et commença à écrire. Malko retourna dans le living inondé de billets. Le vieux mafioso l'y rejoignit avec une enveloppe fermée qu'il tendit à Malko.

— Vous donnerez cela à cette ordure de John Gail. Il fera mieux de garder ce fric s'il veut éviter de sérieux ennuis pour lui et son patron.

Malko crut avoir mal entendu. Le « patron » de John Gail était simplement le Président des États-Unis. C'était impensable. Il préférerait ne pas en entendre plus.

Il y eut soudain un martellement de hauts talons dans le hall. Malko leva les yeux. La fille qui pénétra dans la pièce n'avait pour tout vêtement qu'une paire de chaussures blanches avec des talons de vingt centimètres et un slip de maillot pourpre trois tailles trop petit. D'interminables jambes musclées ; très cambrée, bronzée, avec de longs cheveux auburn tombant sur ses épaules, un nez retroussé, et une grande bouche ouverte sur des dents très blanches.

Elle s'arrêta net en voyant les billets épars. Son petit visage triangulaire se chargea instantanément de cupidité.

— Bunny, qu'est-ce que...

Le ton de sa voix permettait de deviner qu'elle n'avait pas été élevée à Mary Mount. Bunny Capistrano lui jeta un regard torve.

— Tu peux pas dire bonjour, idiot ? Il se tourna vers Malko.

— Je vous présente Sandy. Elle est un peu conne, mais c'est la meilleure affaire à l'ouest de Kansas City.

— Comment tu le sais ? Ça fait trois mois que tu m'as pas baisée, gros porc.

Malko ne savait plus où se mettre. Bunny eut un rire gras.

— J'avais peur d'attraper le clap⁽³⁾ !

Sandy écrasa de son talon blanc un billet de cent dollars en émettant une horreur. Puis brusquement, elle vint se planter devant Malko, tournant ostensiblement le dos à Bunny Capistrano, les mains

sur les hanches, le Mont de Vénus moulé par le maillot agressif.

— Vous avez peur du « clap » ?

C'était ce qu'on appelle une situation délicate. Comme Malko se contentait d'un sourire poli et peu compromettant, Sandy prit son minuscule slip pourpre à deux mains et commença à le faire glisser.

Avec une expression horriblement salope dans ses yeux marron.

— Comme dit ce gros porc. Je suis une assez bonne affaire, fit-elle. Cette villa ne manque pas de chambres. Venez, on va s'envoyer en l'air. Ça le fera peut-être bander.

Malko essaya de ne pas voir le triangle noir soigneusement épilé. Cela frisait la scène de ménage.

Avec un soupir excédé, Bunny se leva et, sans un mot, appuya le bout incandescent de son cigare sur le bas des reins de Sandy.

La jeune femme poussa un hurlement, se retourna, saisit un lourd cendrier de cristal, le brandit et le jeta à toute volée vers Bunny. Il lui frôla l'oreille gauche et alla pulvériser le verre d'une lithographie. Bunny ne broncha pas. Brusquement, Sandy changea d'expression et fondit en larmes.

— Tu m'as fait mal ! pleurnicha-t-elle.

— Fous le camp, dit Bunny Capistrano d'une voix égale. Monsieur est une relation d'affaires. Il n'a pas le temps de te faire la tienne maintenant.

Sandy renifla un bon coup puis sortit de la pièce en courant. À l'endroit où Bunny Capistrano, avait posé son cigare, il y avait une grosse tache rouge. Le vieux mafioso secoua la tête. Un peu calmé.

— Sandy est une sacrée affaire, dit-il, mais elle n'a pas de manières.

C'était un *understatement*.

— Ma voiture va vous conduire à Mac Carran, continua-t-il. Si un jour vous repassez par Vegas, demandez-moi. Vous serez mon invité et je vous jure que vous ne vous embêterez pas. Des filles comme Sandy, il y en a à la pelle ici. Pensez à toutes les divorcées qui sont obligées de passer six semaines ici pour la domiciliation.

Il se tut et les coins de sa bouche s'abaissèrent.

— Dites à John Gail qu'il ne joue pas au petit soldat. Et donnez-lui ma lettre. Attendez.

Il sonna. Kenny apparut aussitôt.

— Ramasse tout ça, intima Bunny Capistrano.

Le petit Hawaïen entreprit de remettre tous les billets dans l'attaché-case. Bunny ne le lâchait pas des yeux. Soudain, il plongea la main entre les coussins du canapé et la ressortit avec un gros « 45 » noir automatique. Malko se figea. Il allait encore y avoir du drame. Kenny tournait le dos. Bunny visa et tira. La balle s'enfonça dans la moquette blanche, à trente centimètres du métis. Les vitres

tremblèrent sous l'onde de choc. Kenny sauta en l'air. L'âcre odeur de la cordite avait envahi la pièce.

— Rends-moi ces billets, intima Bunny. Ou je fais sauter ta sale petite gueule de métèque.

Clignant des yeux comme un hibou en folie, Kenny tira de sous son sweatshirt une poignée de billets de cent dollars. Malko n'avait rien vu.

Le reste du ramassage se passa sans histoire. À part le billet piétiné par Sandy, il ne manquait rien. Les quarante mille dollars étaient sur le dessus en un paquet à part.

Bunny pensa soudain à Sandy. Elle devait contempler ses deux cents paires de chaussures pour se consoler un peu. Étant sa maîtresse officielle, elle était obligée de subir tous ses caprices. Depuis des années, elle avait couché pratiquement avec tous les capo mafioso qui comptaient. Elle savait beaucoup de choses, ne parlait jamais et vivait dans un luxe effréné.

Jusqu'au jour où elle finirait dans un égout, une balle dans la tête.

Bunny Capistrano raccompagna Malko jusqu'à la porte. Attendit qu'il soit installé dans la longue Cadillac bleue pour rentrer. Quand même plus tranquille qu'il reparte. Parce qu'il était assis sur un sacré tonneau de dynamite.

Malko contempla la mallette. Deux cent quarante mille dollars. Une fortune. Une fraction de seconde, il se demanda s'il n'allait pas prendre un avion pour Vienne au lieu de Washington. Mais quelque chose en lui se bloqua. On ne reniait pas son atavisme. Il détourna les yeux, contemplant les architectures baroques des hôtels-casinos du « Strip ».

Il avait hâte de connaître la véritable histoire des deux cent mille dollars dont personne ne voulait.

CHAPITRE V

« Ice-Pick » Joe avala d'un coup la dernière bouchée de sa tablette de chocolat fourré aux noisettes, puis s'essuya la bouche d'un revers de main.

Son regard se posa sur Henry Durango effondré sur une chaise au milieu de la pièce nue. Sa tête avait doublé de volume sous les coups, sa peau était marbrée de bleus et d'ecchymoses, son œil droit fermé et enflé.

— *Mother fucker*, fit « Ice-Pick » Joe, tu as tort de contrarier Bunny. Je vais te faire sortir la merde de la bouche, pour t'apprendre.

Posément, le grand Joe se pencha et ramassa une batte de baseball, puis s'approcha de Henry Durango, souriant. Comme au bon vieux temps de Minneapolis, à l'époque où il avait gagné son surnom. Sa spécialité consistait, dans le bar qu'il tenait, à s'approcher gentiment du « client » à éliminer et à lui enfoncer rapidement un pic à glace dans l'oreille. Foudroyée, la victime tombait sur le comptoir. « Ice-Pick » Joe n'avait plus qu'à traîner le cadavre de « l'ivrogne » jusqu'à l'arrière-boutique.

Mais maintenant, il s'agissait d'un travail plus délicat. Comme le photographe tentait de se protéger le visage, « Ice-Pick » Joe lui expédia un coup de batte en plein dans la rate. Puis il commença à le frapper méthodiquement, dans la cage thoracique, les mains, le ventre, avec l'application d'une lavandière. Henry roula à plat ventre. Pendant un instant, il aperçut à travers un hublot scellé dans le plancher des gens en train de jouer à une table de « 21 ». Sa « cellule » était un des locaux de surveillance, situés au-dessus de la « fosse ». Un éblouissement fit disparaître la table de « 21 », comme si elle n'avait jamais existé. « Ice-Pick » Joe venait de le frapper à la tempe. Henry Durango s'évanouit. Dégoûté, « Ice-Pick » Joe posa sa batte, se massa les reins et prit une nouvelle tablette de chocolat. Les friandises, cela avait toujours été son point faible. Pensif, il contempla le corps étendu à ses pieds. Trois jours qu'il le « travaillait ». Henry Durango bougea légèrement, essaya de se redresser sur les coudes.

— Si tu ne me dis pas où sont ces photos, fit « Ice-Pick » Joe, je vais être obligé d'être violent...

Le photographe ne répondit pas. Le sang coulait sur son visage, son corps n'était plus qu'un bloc de douleur. Mais il savait que s'il

révélaient où se trouvait le Nikon, il ne sortirait pas vivant des *Dîmes*. Il fallait tenir. Bunny Capistrano serait bien forcé de le relâcher. Et il irait droit au F.B.I.

Comme il restait muet, « Ice-Pick » Joe haussa les épaules et sortit de sa poche un petit objet de nacre. Il vint s'accroupir près d'Henry Durango et le lui mit sous le nez.

— Tu sais ce que c'est ?

D'un coup d'ongle, il fit jaillir une lame qui ne devait pas faire plus de trois centimètres. Henry ne répondait pas. Joe précisa :

— Ça s'appelle un « Arkansas tooth-pick⁽⁴⁾ Les péquenots là-bas s'en servent pour se curer les dents.

Moi, je vais te couper les oreilles si tu continues à ne rien dire. Regarde.

Il fit scintiller la lame devant le visage d'Henry. Une sueur glaciale suinta à travers les pores de sa peau. Il serra les mâchoires pour ne pas hurler de terreur. Les narines de « Ice-Pick » Joe palpitèrent : Henry Durango dégageait une odeur qu'il connaissait bien : celle de la peur. Il lui enserra brusquement le cou dans son énorme bras gauche, l'étranglant à moitié. Henry cria mais personne ne pouvait l'entendre.

Il éprouva soudain une sensation de brûlure insupportable à l'oreille droite. Son cri aigu s'étrangla en jappement. « Ice-Pick » Joe l'avait déjà lâché. Henry porta la main à son oreille et la retira gluante de sang. Il eut une brusque nausée, vomit un peu de glaire. « Ice Pick » Joe ramassa quelque chose par terre et le mit sous le nez d'Henry.

— Je t'en ai coupé un bon bout, fit-il. Mais il en reste encore...

Henry Durango se força à regarder le petit bout de chair gros comme une pistache. C'était le lobe de son oreille. De nouveau, il eut un éblouissement. Jamais il n'avait pensé que l'horreur irait si loin.

Il entendit vaguement le tueur demander :

— Tu me dis gentiment où est ce film ?

Henry marmonna une malédiction. « Ice-Pick » Joe se pencha de nouveau sur lui avec le terrible petit cure-dent.

Cette fois Henry hurla comme une bête. Sans espoir. Ce n'était plus l'ambition ou la cupidité qui le poussait à se taire, mais l'instinct de conservation.

L'interminable Cadillac bleu nuit de Bunny Capistrano pila sous le coup de frein brutal de Kenny. Le petit Hawaïen en jaillit, claqua la portière à la volée et s'engouffra en courant dans l'entrée du condominium de Swenson road, près de l'Université de Las Vegas. Son patron lui avait dit d'être prêt à partir à neuf heures et il était déjà neuf heures moins le quart. Il n'avait même pas fait le plein.

Or Bunny avait horreur des gens en retard. Malheureusement Kenny n'avait pas le choix. S'il n'effectuait pas sa livraison, il n'aurait pas ses quatre-vingt dollars. Donc pas de piquêre. Donc l'enfer. Personne, à Vegas, ne savait si Kenny avait abandonné sa carrière de professionnel de karaté à cause de l'héroïne, ou s'il avait commencé à se piquer parce qu'il s'était fait éliminer en quart de finale du championnat du monde. En tout cas, il lui fallait ses deux « shots » par jour. Sinon, il était incapable même de conduire la Cadillac, tant ses mains tremblaient.

Il courut à travers un couloir désert, s'arrêta devant la porte A5 et sonna, après avoir vérifié machinalement que le petit sachet était bien coincé dans sa ceinture. Les livraisons qu'il effectuait pour un « grossiste » en drogue de North Las Vegas lui rapportaient assez pour se payer ses propres doses. C'est tout ce qu'il demandait. Anxieusement, il resonna fixant le battant presque avec méchanceté.

« Ice-Pick » Joe disait toujours que ce n'était pas la peine d'aller dans la lune pour voir des cratères, qu'il n'y avait qu'à regarder Kenny. Grêlé de petite vérole, le visage du métis hawaïen ressemblait à la mer de la Tranquillité.

Ses yeux noirs, ronds, aux prunelles immenses étaient perpétuellement agités de tics, ce qui lui donnait l'air d'un hibou dérangé en plein sommeil.

De nouveau, il sonna. Enfin il y eut un frôlement derrière la porte.

— Qui est-ce ?

— Kenny.

Aussitôt, le verrou claqua, le battant s'entrouvrit. Kenny se glissa à l'intérieur, frôlant un peignoir de dentelles saumon. Doina était une de ses meilleures clientes.

Quand elle ne dansait pas dans le show « Casino de Paris », elle tenait compagnie à de gros joueurs. Inclusivement jusqu'au lit. Le regard de Kenny s'attarda sur ses pieds nus, ses longues jambes, sa poitrine haute soulignée par le léger déshabillé. Le visage ovale exprimait toute la fatigue du monde. Sans maquillage, les yeux étaient petits et enfoncés. Ce que Doina avait de mieux, c'était sa bouche : bien dessinée, large, sensuelle.

— Donne, fit-elle.

Kenny tira de sa ceinture le sachet d'héroïne. Les yeux de Doina se réveillèrent d'un coup. Elle tendit à Kenny des billets froissés.

Le petit Hawaïen s'était figé. Il regardait les pointes des seins, l'ombre du ventre. Brusquement, à l'expression de Doina, il réalisa le pouvoir qu'il avait sur elle. Dans quelques minutes Bunny allait le traîner dans la boue, l'injurier. Il serait obligé de s'excuser platement, de mentir. Une vague de méchanceté et de désir lui tordit le plexus.

— Attends, dit-il, rentrant le sachet. Doina fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Kenny s'adossa au mur et, d'un geste sec, ouvrit le zip de son blue-jeans. Les traits de Doina se durcirent.

— *Son of a bitch !* Donne-moi le truc. Voilà le fric. Kenny secoua la tête. Une lueur méchante dans ses yeux clignotants.

— Fais-le d'abord.

— Va te faire foutre.

Il se décolla du mur, posa la main sur le bouton de la porte.

— O.K. Tant pis pour toi.

Brusquement, les traits de Doina se défirent. Jamais elle ne pourrait affronter la journée sans héroïne. Elle fixa avec dégoût le visage secoué de tics, le sweatshirt flottant sur les épaules maigres, le blue-jeans entrouvert. Puis, sans un mot elle se laissa tomber à genoux sur la moquette. Kenny s'appuya au mur. Ses yeux se fermèrent quand les belles lèvres de Doina formèrent un anneau autour de lui. Au bout de quelques secondes, il haleta, se tendit vers elle. Ses mains descendirent, écartèrent le déshabillé saumon, agrippèrent les seins.

Méthodique, acharnée, Doina s'acquittait de sa tâche. Quand elle sentit les premières contractions du plaisir, elle arracha brutalement sa tête et se releva du même élan. Ses yeux brillaient de haine.

— Donne, intima-t-elle.

Kenny lui tendit le sachet, prit l'argent et le compta. Puis il sortit en claquant la porte et courut jusqu'à la Cadillac. La montre de bord indiquait neuf heures et quart. Bunny Capistrano devait être ivre de rage. Mais il ne regrettait pas son petit supplément. En repensant à Doina agenouillée devant lui, à la chaleur de sa bouche, Kenny eut un rire nerveux.

Le nuage de poussière jaunâtre retombait lentement sur la pierraille de la Vallée de la Mort. La Cadillac cahotait lourdement, comme un mille-pattes de dessin animé, sur la petite route pleine de trous qui s'enfonçait dans la vallée désolée. Pas le moindre véhicule en vue. Dehors il faisait 125 F et la température du sol atteignait 190 F. De chaque côté du terrain désertique semé de plaques de sel qui s'étendait sur trois cents kilomètres, les montagnes pelées qui bordaient la vallée ondulaient dans une brume de chaleur. Juillet n'était pas une saison pour les touristes.

Kenny conduisait, une expression maussade sur son visage de souris. Bunny Capistrano lui avait dit que s'il arrivait encore une fois en retard, il le faisait raccompagner à coups de pieds à Hawaï.

À côté de l'Hawaïen, « Ice-Pick » Joe mâchonnait du chocolat aux amandes. Ils roulaient déjà depuis près de trois heures. D'abord sur le

Freeway 15, puis, à Baker, ils avaient pris la route de la Death Valley. Bunny Capistrano, étalé sur les coussins de velours rouge, tirait sur son cigare d'un air morose.

Bien que la climatisation maintienne une fraîcheur agréable dans la voiture, la chaleur extérieure était telle qu'elle semblait transpercer les tôles.

— C'est là, annonça Joe.

Une étroite piste partait à droite de la route principale filant vers les Black Moutains limitant la vallée au nord. Kenny ralentit et tourna. Cent mètres plus loin, il écrasa le frein : une bannière blanche interdisait la route.

— Qu'est-ce qu'il y a demanda Bunny. Kenny se retourna :

— La route est fermée, Boss.

— Joe, occupe-t-en, intima le vieux mafioso.

« Ice-Pick » Joe ouvrit la portière et descendit. Il eut l'impression d'entrer en enfer. C'était hallucinant de chaleur. Le temps de parcourir les dix mètres le séparant de la barrière il était en sueur. Un écriteau était cloué sur le bois. « Route fermée et non-patrouillée ». Un cadenas fermait la barrière.

Joe sortit un « 38 » snub-nose de sa ceinture, appuya le canon contre le cadenas et pressa la détente. Le cadenas vola en éclats. Ricochant sur les rochers, la balle miaula méchamment. L'explosion se répercuta dans la vallée déserte, mais il n'y avait personne pour l'entendre.

« Ice-Pick » Joe leva la barrière, fit signe à Kenny d'avancer et rabattit ensuite la barrière. Inutile d'attirer l'attention d'un ranger. Il remonta ensuite dans la voiture, respirant avidement l'air frais de la climatisation. Trente secondes plus tard, la Cadillac avait disparu entre les rochers ocre du canyon. La route était si étroite que Kenny devait faire attention de ne pas racler ses ailes dans les virages. Un serpent à sonnettes fit un éclair jaune et noir devant lui. Pendant vingt minutes, la Cadillac s'enfonça dans le canyon sinueux. Puis, après un virage, la piste s'élargit, débouchant sur un petit plateau, en grande partie occupé par un lac de sel, éblouissant. Kenny stoppa et « Ice-Pick » Joe descendit. Il alla au coffre et l'ouvrit. Henry Durango était recroquevillé à l'intérieur, les chevilles et les poignets liés, la tête pleine de sang.

— Kenny, viens m'aider, cria Joe.

De mauvaise grâce, le petit Hawaïen quitta son volant. À deux ils sortirent le photographe et le portèrent jusqu'au lac de sel. La surface blanche craquelait sous leurs pieds. Ils se déplaçaient sans un mot, surveillés de l'intérieur de la voiture par Bunny Capistrano. « Ice-Pick » Joe n'était pas à l'aise. D'habitude Bunny lui donnait des travaux simples. Vider un chargeur de « 38 » dans la tête d'un

importun, sans témoin. Ou briser les jambes d'un mauvais payeur à coups de batte de baseball. Mais ce genre de besogne lui déplaisait souverainement.

C'était trop compliqué.

Tandis que Kenny veillait sur le prisonnier, il retourna à la Cadillac chercher le matériel. Dix minutes plus tard, Bunny sortit à son tour. Il eut l'impression qu'on lui versait du plomb fondu sur les épaules. Il n'avait même plus envie de tirer sur son cigare. Lentement il se dirigea vers Henry Durango, étendu sur le sel nu, sauf un slip, les pieds et les mains liés à des piquets enfoncés dans le sol. À demi inconscient, il sentait déjà l'horrible morsure du soleil. L'air brûlant commençait à dessécher ses poumons. Bunny Capistrano pointa son cigare sur lui :

— C'est ta dernière chance, dit-il. On va te laisser crever ici au soleil. Si tu me donnes ce film, tu peux encore quitter Vegas avec cinquante grands.

Henry Durango ne répondit pas. Ses lèvres enflées et fendues le faisaient atrocement souffrir. Ses oreilles mutilées étaient atrocement sensibles. Il se dit que Bunny bluffait. Qu'il fallait tenir. Le vieux mafioso secoua la tête avec agacement et remonta dans la Cadillac suivi de Joe et de Kenny.

— Qu'est-ce qu'on fait, boss ? demanda Kenny qui avait baissé la glace de séparation.

Bunny secoua la cendre de son cigare, regardant le corps étendu à travers les glaces bleutées.

— Mets le channel 7. Il y a un film.

Il se cala dans les coussins de velours, les jambes allongées. Midi et demi. Le soleil allait être accablant encore cinq heures. Sans boire, Henry Durango ne tiendrait pas plus de deux heures. Une agréable fraîcheur continuait à régner dans la Cadillac, grâce au moteur qui tournait. Joe mit la radio et tira une barre de chocolat de la boîte à gants. Kenny éternua. L'air climatisé était vraiment trop froid.

Fred Magruder, le sergent de garde, couvrit l'écouteur de sa main gauche et cria au shérif, Tom Hennigan :

— C'est un gars du *San Francisco Star*. Il prétend qu'un de ses reporters a disparu après lui avoir dit au téléphone qu'il venait de dénicher un truc énorme sur Bunny Capistrano. Il fait un foin du diable, menace de prévenir le F.B.I. Ça fait plusieurs fois qu'il téléphone.

Tora Hennigan soupira et jura entre ses dents. San Francisco, c'était trop loin pour qu'on puisse agir sur cet excité. Il hésita et cria à

son subordonné :

— Dis-lui qu'on est pas chargé de veiller sur tous les connards qui viennent en ville. Qu'on n'est au courant de rien.

Le sergent marqua une légère hésitation :

— Il s'agit peut-être du gars que Joe nous a fait arrêter l'autre jour pour le remettre à Bunny Capistrano, remarqua-t-il.

Les petits yeux porcins du shérif Hennigan disparurent presque derrière les plis graisseux :

— Envoie cet emmerdeur se faire foutre. Bunny Capistrano est un des citoyens les plus honorables de Las Vegas.

Il se leva et ferma la porte de son bureau d'un coup de pied. Puis, après s'être longuement gratté la tête, il décrocha sa ligne directe, qui ne passait pas par le standard du Las Vegas Police Department.

La bouche ouverte, les lèvres craquelées et cartonnées, laissant échapper un enduit blanchâtre, les yeux fermés par le pus de ses blessures, Henry Durango râlait. Brusquement très pâle.

Il était deux heures et demie.

Personne ne pouvait résister à la chaleur inhumaine de la Death Valley.

À travers les glaces bleutées de la Cadillac, Bunny Capistrano contempla le corps étendu avec agacement et inquiétude. Il fallait absolument retrouver ce film.

— Va lui parler, ordonna-t-il à « Ice-Pick » Joe. Dis-lui qu'il va crever s'il ne parle pas.

Le tueur sauta hors de la voiture. En se penchant sur Henry Durango, il vit immédiatement qu'il était dans le coma. La dilatation des vaisseaux avait provoqué une hémorragie cérébrale. Sa peau était sèche et brûlante. Il lui parla sans obtenir de réponse. Il revint en courant vers la Cadillac.

— Il est en train de crever, annonça-t-il. Bunny Capistrano s'arracha de son siège.

— Détache-le, bon Dieu ! Il faut qu'il parle ! Donne-lui à boire.

Kenny et Joe se précipitèrent. Mais, détaché, Henry Durango continua à râler faiblement. Kenny ouvrit une boîte de bière et tenta de lui en verser dans la bouche. Il recracha le liquide. Bunny Capistrano jeta son cigare qui grésilla sur le sel, hurlant :

— Le film, bon Dieu, le film !

Henry Durango eut un hoquet et son râle s'accéléra. Bunny le fixait, les yeux hors de la tête. Brutalement, une de ses rages coutumières l'envahit. Il décocha un violent coup de pied dans le visage du mourant.

— Finis-le, Joe ! glapit-il.

« Ice-Pick » Joe, sans se presser, alla jusqu'au coffre de la Cadillac et y prit un shotgun à canon scié. Il l'arma, appuya les canons contre le ventre de Henry Durango et pressa les deux détonets presque en même temps. Les deux détonations firent vibrer l'air brûlant du canyon. Instantanément le ventre du photographe ne fut plus qu'une tache rouge. Il ouvrit les yeux, se tordit, hurla.

« Ice-Pick » Joe était déjà en train de sortir deux pelles. Sans se préoccuper des rôles du mourant, il en tendit une à Kenny et les deux hommes commencèrent à creuser le sol friable.

Un peu calmé, Bunny était retourné s'affaler dans la Cadillac.

Il regarda d'un œil atone le trou s'approfondir à côté du corps presque inerte de Henry Durango. La sueur dégoulinait sur le torse de « Ice-Pick. » Joe et de Kenny. En une demi-heure, ils eurent creusé une cinquantaine de centimètres. Bunny baissa la glace arrière et cria :

— Ça va. Foutez-le dedans.

Il avait hâte de filer. Un ranger, en patrouille extraordinaire, pouvait toujours surgir. Mais maintenant, où allait-il dénicher le film ? Finalement, en se laissant tuer, le photographe l'avait bien eu.

Kenny et son compagnon, à bout de souffle, prirent Henry Durango par les chevilles et les épaules et le basculèrent dans la fosse. Mais le photographe n'était pas tout à fait mort. Il gémit. « Ice-Pick » Joe lui donna un coup de pied dans la tête. Sans méchanceté, juste pour la faire entrer dans le trou. Puis, il alla une dernière fois plonger dans le coffre et revint avec un sac qu'il ouvrit.

Avec le geste auguste du semeur, il entreprit d'arroser le mourant de la poudre blanche contenue dans le sac.

Et soudain, Henry Durango, presque coupé en deux par la décharge du shotgun, déshydraté, épuisé, se redressa comme un fantôme, jappant de douleur.

C'était de la chaux vive. Agacé, « Ice-Pick » Joe ramassa une pelle et l'abattit sur la tête de l'agonisant. Cette fois, le photographe cessa de crier d'un coup. Le tueur secoua la tête :

— C'est pas croyable !

Avec Kenny, ils recouvrirent tant bien que mal le corps de sel. Cette route-là ne serait pas rouverte avant octobre.

Puis, ils remirent l'outillage dans le coffre et remontèrent en voiture. D'Henry Durango, il ne restait qu'un léger monticule sur le lac de sel.

Bunny Capistrano tirait impatiemment sur un nouveau cigare. Ils avaient encore trois heures de route jusqu'à Vegas, même en passant par la Tonopah Highway. Il ne se détendit un peu qu'en rejoignant la route principale. Kenny accéléra. Lui aussi avait hâte de rentrer. C'était l'heure de sa piqure.

Plus un mot ne fut échangé, tandis que la longue Cadillac bleue tanguait sur la route sinueuse remontant la Death Valley.

« Ice-Pick » Joe était en train de se dire que pour la première fois de sa vie, il avait tué quelqu'un devant témoins. Bunny Capistrano était sûr. Mais avec un drogué comme Kenny, il fallait se méfier. Un jour, il faudrait que Kenny disparaisse. Discrètement.

Le voyant lumineux du téléphone de la Cadillac s'alluma. Sans ralentir, Kenny décrocha. Il tendit le récepteur vers l'arrière.

— C'est pour vous, Boss.

Bunny Capistrano prit le téléphone. Rares étaient ceux qui possédaient ce numéro. Quand il entendit la voix faussement joviale du shérif Tom Hennigan, il souffla de contrariété.

Il l'écoula sans dire un mot, mâchonnant son cigare. Envahi peu à peu par une angoisse glacée.

C'était pire que ce qu'il avait pensé. Il était assis sur un volcan. Mais il ne fallait surtout pas montrer qu'il avait peur.

— Tom, dit-il d'un ton aussi détaché qu'il le pouvait, c'est gentil d'avoir appelé. Je ne sais pas du tout ce qui est arrivé à ce garçon. Il m'a signé un petit papier et il m'a dit qu'il quittait la ville.

Il raccrocha ensuite, coupant aux protestations d'amitié du gros shérif. Tom Hennigan était célèbre à Las Vegas pour l'ingéniosité avec laquelle il appliquait la loi, lorsqu'il s'agissait de ses amis. Quelques mois plus tôt, il avait eu à résoudre un douloureux dilemme. Contrairement à la loi qui exigeait qu'une maison de rendez-vous ne s'installe pas à moins de quatre cents yards d'une école, un établissement dans lequel Bunny Capistrano avait des intérêts s'était ouvert à trois cents mètres d'une petite école méthodiste. Tom Hennigan avait longtemps hésité à agir.

Finalement, il avait fait déplacer l'école. Aux frais de Bunny Capistrano.

Tandis que Kenny abordait les lacets de la route 91 pour sortir de la Death Valley, Bunny se dit qu'avec Tom Hennigan derrière lui, il n'avait pas à se faire trop de souci. Las Vegas était encore sa ville.

CHAPITRE VI

John Gail inspecta avec suspicion les allées désertes de Lafayette Square. Il se tenait avec Malko à l'extrémité ouest du jardin public situé en face de la Maison-Blanche, tout près d'une rangée de ravissantes vieilles maisons du XIX^e restaurées avec soin. Le grondement de la circulation sur Pennsylvania Avenue, à l'autre bout du square forçait Malko et son interlocuteur à parler relativement fort. À travers les arbres, on apercevait les fenêtres de la Maison-Blanche.

— Vous êtes sûr que personne ne vous a suivi ? demanda John Gail.

Malko ne voyait pas qui pouvait l'avoir suivi. Cette affaire était de plus en plus bizarre. Il arrivait directement de l'aéroport. Lorsqu'il avait téléphoné une heure plus tôt à John Gail pour lui annoncer qu'il rapportait l'argent, le conseiller spécial du Président s'était étranglé au téléphone.

— Ne venez pas à mon bureau. Je vous attendrai dans Lafayette Square, le long de Jackson Place. À 11 heures 30.

Il faisait les cent pas quand Malko était arrivé, l'attaché-case à la main. Extraordinairement nerveux, passant sans cesse la main dans ses cheveux blancs. Il n'avait même pas voulu s'asseoir. Malko s'était dit qu'ils ressemblaient à un couple adultère. Le conseiller spécial de la Maison-Blanche n'avait quand même pas l'habitude de donner ses audiences dans les jardins publics. Il avait succinctement raconté son voyage éclair. Passant sur l'ouverture accidentelle de la mallette. Plus son récit avançait et plus les yeux bleus de John Gail pâlissaient. Lorsqu'il lui tendit l'attaché-case, le conseiller spécial du Président s'écarta comme si c'était un serpent à sonnettes.

— Je... Je ne peux pas reprendre cet argent, bredouilla-t-il. Il ne m'appartient pas.

— À moi non plus, dit Malko.

John Gail avait l'air de plus en plus misérable, jetant sans cesse des coups d'œil du côté de la Maison-Blanche, comme si le Président le surveillait derrière les rideaux.

— J'aimerais que vous conserviez cet argent quelque temps encore, demanda-t-il. Je dois réfléchir.

Malko était suffoqué.

— Mais que voulez-vous que j'en fasse ? Mettez-le dans une

banque.

John Gail sursauta comme s'il avait prononcé une obscénité.

— Jamais.

— Gardez-le dans votre bureau, alors.

Le conseiller fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Il faut que je m'en aille. J'ai une journée très chargée. Je vous contacterai d'ici la fin de la semaine.

Malko avait gardé le meilleur pour la fin.

— Bunny Capistrano m'a donné une lettre pour vous, dit-il. La voilà.

— Une lettre !

Malko se dit qu'il aurait dû joindre à la lettre une bouteille de Gaston Delagrangé... Pour le remonter.

Il la sortit de sa poche et la lui tendit. Le conseiller du Président décacheta l'enveloppe et se mit à lire. Au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, le sang se retirait de son visage. Finalement, il leva la tête et demanda d'une voix sans timbre.

— Vous avez lu le contenu de cette lettre ?

— Je n'ai pas l'habitude de lire la correspondance qui ne m'est pas adressée, répliqua sèchement Malko.

— Excusez-moi, bredouilla John Gail.

Il froissa la lettre et l'enfouit dans sa poche. On voyait qu'il aurait préféré l'avalé. Malko posa la mallette par terre.

— En ce qui me concerne, j'ai fini. John Gail fit un pas en arrière.

— Non, non, fit-il, je pense que j'aurai encore besoin de vous.

Sans même serrer la main à Malko, il fit demi-tour et s'éloigna vers la Maison-Blanche. Laissant la mallette aux deux cent mille dollars par terre. Malko hésita.

Mais c'était quand même trop bête. On ne pouvait pas abandonner une fortune dans un square. Il ramassa la mallette et s'éloigna à son tour.

Il y avait quelqu'un à qui il pourrait remettre les deux cent mille dollars. David Wise, son « patron » à la CIA Langley n'est qu'à vingt minutes de Washington.

— Gardez cet argent, laissa tomber David Wise. Il est aussi bien avec vous.

Cela tournait au gag. Malko laissa son regard errer sur les murs nus du bureau du Directeur de la Division des Plans de la Central Intelligence Agency. Ethel, la secrétaire de David Wise, l'avait immédiatement introduit, un quart d'heure plus tôt. La température glaciale de la pièce contrastait avec la chaleur étouffante de

l'extérieur. L'alpaga de huit onces de Malko était tout juste supportable. Il avait hâte de retrouver les sapins de Liezen.

— Mais j'ai terminé ma mission, objecta Malko. Que voulez...

David Wise secoua la tête.

— Vous n'avez pas terminé.

Devant l'expression de Malko, il eut un sourire contraint :

— John Gail m'a téléphoné avant votre visite. Il a encore besoin de vous.

— Pour quoi faire ?

— Il vous l'expliquera lui-même. Mais je voudrais que vous sachiez qu'à partir de maintenant, c'est pour la « Company » que vous agissez. C'est à moi que vous devez rendre compte en priorité absolue. Si vous n'étiez pas venu ce matin, je vous aurais fait contacter.

Malko demeura silencieux. Cela se compliquait. La CIA espionnant le conseiller spécial de la Maison-Blanche. Il voulut quand même en avoir le cœur net.

— Vous soupçonnez John Gail d'action illégale ?

David Wise ne broncha pas.

— John Gail a toute la confiance du Président, dit-il.

Un ange aux ailes étoilées traversa le bureau Spartiate. John Gail avait peut-être la confiance du Président des États-Unis, mais pas celle de la CIA. Malko sentait qu'il devait marcher sur des œufs.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

David Wise sembla soulagé de son acceptation.

— Vous avez rendez-vous demain à 10 heures au State Department. Sixième étage. Pièce 6510 A. John Gail sera là. Obéissez à ses instructions. Contactez-moi ensuite aussi souvent qu'il le faudra pour me tenir au courant.

Le Directeur de la Division des Plans se leva, signifiant la fin de l'entretien. Il pressa le contacteur électrique, déverrouillant la porte de son bureau. Ethel, la secrétaire, adressa un sourire éblouissant à Malko. Hasard ou préméditation, ses longues jambes fuselées étaient croisées très haut. Malko réalisa qu'il ne savait rien d'elle. Il traversa ensuite la grande pièce remplie de secrétaires et de collaborateurs subalternes de David Wise. Au ralentissement du rythme des machines, il devina que sa haute silhouette pleine de distinction, ses cheveux blonds et ses yeux dorés ne laissaient pas indifférents ces humbles rouages de la Central Intelligence Agency.

Malko s'arrêta devant la porte du bureau 6510 A. Le garde assermenté du State Department qui l'avait amené jusque-là attendait derrière lui. Il aperçut un téléphone beige pendu au mur, près de la

porte. Avec un petit écriteau dessous :

« For Access During Normal Working Hours, Please Use Buzzer. »^{5}

Il décrocha l'appareil, entendit une voix demander qui il était et annonça :

— Prince Malko Linge.

Aussitôt, la porte du 6510 A s'ouvrit automatiquement. Rassuré, le garde s'éloigna. Malko pénétra dans le bureau 6510 A.

La pièce était assez petite. Sans aucune fenêtre. Les murs recouverts de classeurs d'acier gris qui ne laissaient la place que pour un bureau, face à la porte. Un petit homme brun aux cheveux clairsemés, des demi-lunettes sur le nez, leva la tête et demanda :

— Avez-vous une preuve de votre identité ? Lui-même avait une plaque sur son bureau indiquant : MERVIN GORE.

Malko tendit son passeport que le fonctionnaire examina attentivement. Près de lui, à la place de l'habituelle corbeille à papiers, se trouvait un mini-broyeur électrique. L'absence de fenêtre éliminait toute possibilité de photo prises d'un autre bureau ou d'espionnage électronique. Maintenant, Malko savait où il se trouvait. Cette pièce était le centre nerveux de tous les secrets intéressant le gouvernement des États-Unis. Mervin Gore en assurait la garde, les recevant des diverses agences, les classant et ne les communiquant qu'à qui de droit. Le bureau ressemblait un peu à la chambre forte d'une banque. Mervin Gore rendit son passeport à Malko et annonça d'une voix sépulcrale :

— Je dois vous avertir que selon l'Executive Order 10501, du 9 novembre 1953, vous êtes passible d'une peine de cinq à vingt-deux ans de prison si vous communiquez à qui que ce soit les informations que vous allez recevoir. Vous devez vous assurer, avant d'en parler, que la personne à qui vous en parlez est autorisée à les connaître.

Malko écoutait. Devant Mervin Gore se trouvait une chemise marron couverte de plusieurs signes cabalistiques. Il lut à l'envers : NODIS. Ce qui signifiait « no distribution ». Même aux plus hauts fonctionnaires des agences fédérales. Ensuite DINAR. Il ignorait la signification de ce sigle qui venait au-dessus d'un énorme : « TOP-SECRET SENSITIVE ».

Plus bas enfin, se trouvait une liste de cinq noms. Le premier était celui du Président des États-Unis. Ensuite venait John Gail et trois autres, inconnus de Malko.

Celui-ci commençait à se sentir oppressé. Sans se dérider, le fonctionnaire lui tendit deux formulaires à signer.

— Ceci est l'engagement de vous conformer aux règles que je viens de vous énoncer, expliqua-t-il. Dans ce document-là, vous reconnaissez avoir pris connaissance de ces informations. Voulez-vous

signer, je vous prie ?

C'était une véritable initiation ! Malko parapha les deux documents que le fonctionnaire classa dans le dossier marron. Un ronfleur se déclencha sur son bureau. Il prit le téléphone et, aussitôt, appuya sur le bouton déclenchant l'ouverture de la porte.

John Gail apparut. Il avait repris son apparence digne, mais une lueur inquiète flottait dans ses yeux pâles. Il serra la main de Malko avec un sourire mécanique.

— David Wise vous a téléphoné, n'est-ce pas ? Malko acquiesça. Le conseiller spécial du Président s'approcha du bureau.

— Vous avez le dossier DINAR, Mervin ? Nous allons le regarder comme convenu.

Mervin Gore ne broncha pas, les mains posées à plat sur la chemise marron. Il jeta un coup d'œil sur la couverture, souligna de l'index le nom de John Gail.

— Vous avez effectivement accès à cette information, énonça-t-il. Mais j'ai besoin d'une pièce d'identité.

Malko crut que le conseiller spécial allait s'étouffer de rage.

— Bon Dieu, Mervin, vous me connaissez depuis dix ans ! Vous êtes venu cinquante fois dans mon bureau m'apporter des documents à lire. C'est grotesque.

Mervin Gore ne se départit pas de son calme.

— Je ne peux rien vous communiquer si je n'ai pas une preuve de votre identité légale.

Les mains tremblantes de rage, John Gail sortit un permis de conduire de l'état de Maryland. Mervin Gore en nota soigneusement le numéro. Puis, il tendit une feuille à John Gail.

— Voulez-vous signer ici.

John Gail signa d'un paraphe rageur. Mervin Gore lui tendit enfin le dossier.

— Vous n'êtes pas autorisé à faire sortir ces documents de cette pièce, avertit-il.

John Gail tendit la chemise marron à Malko, après l'avoir ouverte et avoir feuilleté rapidement les documents.

— Prenez connaissance de ceci. Ensuite nous irons bavarder à la cafétéria.

C'était le comble ! Mervin Gore, le gardien de tous ces secrets, n'était pas autorisé à les connaître ! En ouvrant la chemise marron, il ne put s'empêcher d'éprouver un petit pincement de curiosité. Il allait partager un des secrets les mieux gardés du monde. Il commença à parcourir les documents. Il y avait toute une correspondance à l'en-tête de la Maison-Blanche, des rapports officiels du Justice Department, la photographie d'un homme d'une cinquantaine d'années, au visage empâté d'empereur romain.

Malko se fit rapidement une idée de l'histoire. Deux ans plus tôt, le Président des États-Unis, agissant au vu d'un dossier préparé par John Gail avait signé la grâce d'un prisonnier de droit commun, Tony Capistrano, purgeant une peine de vingt-deux ans de prison au pénitencier de Leavenworth à la suite d'une condamnation pour trafic de drogue et dissimulation fiscale. D'après le dossier transmis par son avocat, un certain Mike Rabelais, de Las Vegas, Tony Capistrano était atteint d'un cancer au poumon au dernier degré. Plusieurs radios médicales étaient jointes au dossier. Et un certificat médical attestant l'état critique du prisonnier. Au bas de la lettre de l'avocat demandant sa libération anticipée pour raison humanitaire, il y avait un « O.K. » et la signature de John Gail.

Le document suivant émanait du Justice Department et était une mise en garde rigoureuse contre toute libération de Tony Capistrano, considéré comme un criminel dangereux. La dernière pièce était un certificat de décès à en-tête du *Sunshine Hospital* de Las Vegas, certifiant que Tony Capistrano était décédé d'un cancer du poumon dix-sept jours après son admission à l'hôpital. Soit un mois et demi après sa sortie de prison.

Malko referma le dossier. Perplexe. S'il n'y avait pas eu les deux cent mille dollars baladeurs, tout aurait semblé très normal. Les Présidents sont sans cesse sollicités pour des histoires semblables.

John Gail lui arracha presque le dossier des mains, se leva et le rendit à Mervin Gore.

Le « vestale » déclencha l'ouverture de la porte, qui se referma automatiquement derrière eux. Ils ne dirent pas un mot jusqu'à la cafétéria du rez-de-chaussée. Elle était presque vide et ils trouvèrent facilement une table isolée.

— Quel est le lien entre Tony et Bunny Capistrano ? demanda Malko.

— Tony était son frère, dit John Gail. Son avocat, Mike Rabelais est un ami de l'avocat personnel du Président.

— Que s'est-il passé d'anormal ?

Sans répondre, John Gail sortit de sa poche une coupure de journal et la tendit à Malko. Elle datait d'une semaine et annonçait qu'un journaliste du *San Francisco Star* aurait retrouvé, à Las Vegas, Tony Capistrano en excellente santé. Il avait ensuite disparu. Certains croyaient au coup de bluff d'un *stringer*, d'autres laissaient entendre clairement que la Mafia avait pu le faire disparaître.

Malko rendit la coupure à John Gail.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Le conseiller spécial du Président se pencha à travers la table :

— Je veux savoir si Tony Capistrano est réellement vivant. Ou s'il s'agit d'une manœuvre destinée à nuire au Président. Vous êtes

capable de mener une enquête serrée pour savoir ce qu'il y a de vrai dans cette histoire.

— Le F.B.I. est beaucoup mieux équipé que moi pour cela, objecta Malko.

John Gail n'avait pas l'air de porter le F.B.I. dans son cœur.

— Je ne veux pas utiliser le F.B.I. Le Président a beaucoup d'ennemis au F.B.I. David Wise m'a affirmé que vous étiez un des meilleurs agents de la « Company ».

— Que font les deux cent mille dollars dans cette affaire, demanda Malko d'une voix égale.

John Gail fixa un long moment le sucrier avant de répondre :

— Peu avant la libération de Tony Capistrano, son frère a versé deux cent mille dollars au Comité de Soutien pour la réélection du Président. Bien entendu, les deux opérations n'ont aucun lien.

Le silence qui suivit aurait pu être découpé à la scie.

John Gail le rompit pour dire :

— Les ennemis du Président pourraient tirer parti de cette coïncidence pour accuser l'administration de corruption.

Malko essaya de capter le regard des yeux pâles.

— C'est après l'article que vous m'avez montré, que vous avez décidé de rendre ses deux cent mille dollars à Bunny Capistrano ?

John Gail réussit à paraître sincèrement horrifié.

— Mais pas du tout ! Nous n'avons pas utilisé cet argent et nous le lui rendons. C'est une pure coïncidence.

— Avec intérêts ? demanda perfidement Malko.

Le conseiller fronça les sourcils.

— Pourquoi des intérêts ?

— Après deux ans...

Les comptables du Comité pour la réélection du Président devaient en être restés au boulier.

Malko ne voulut pas embarrasser davantage John Gail.

— En supposant que je retrouve ce Tony Capistrano vivant, demanda-t-il, que se passera-t-il ?

John Gail se replongea derechef dans la contemplation du sucrier.

— Ce... heu... ce serait extrêmement ennuyeux pour la Présidence, lâcha-t-il à regret. Les ennemis du Président...

Décidément, le Président ne comptait que des ennemis. Malko continua, impitoyable.

— Je suppose que si je le retrouve, je dois aussitôt le dénoncer au F.B.I. Je n'ai aucun pouvoir pour l'arrêter.

— Non, absolument aucun, reconnut John Gail.

Malko conclut candidement :

— Puisque de toute façon, cela doit aboutir au F.B.I., pourquoi m'utiliser ?

John Gail sembla soudain se réveiller.

— Je suis sûr qu'il s'agit de racontars sans fondement. Pour ma part, je crois que ce type est au fond d'un cimetière. Inutile de déranger le F.B.I. pour rien. Allez à Vegas et faites votre enquête. Discrètement.

— Et les deux cent mille dollars ? Qu'est-ce que j'en fais ?

John Gail hésita. Ses yeux bleus avaient l'air beaucoup moins purs.

— Puisque Bunny Capistrano n'en a pas voulu, je pense, qu'en toute justice, ils vous reviennent si vous remplissez cette mission à bien.

C'était de plus en plus énorme ! Deux cent mille dollars pour aller inspecter une tombe.

Malko plongeait ses yeux dorés dans les siens.

— Au fond, dit-il rêveusement, vous ne regretterez pas vos deux cent mille dollars si je vous apprends que Tony Capistrano est bien mort.

— J'allais vous le dire ! soupira John Gail. Inutile de mettre les points sur les I.

Malko avait nettement l'impression que la Maison-Blanche ne serait pas trop sourcilieuse sur la date de la mort de Tony Capistrano. On lui « suggérait » tout simplement de retrouver Tony Capistrano et de l'assassiner. Pour effacer un vilain tripatouillage électoral. Que la Maison-Blanche puisse dormir tranquille. Deux cent mille dollars représentait un beau « contrat ». La Maison-Blanche alignait ses tarifs sur ceux de la Mafia.

— Très bien, dit Malko, je partirai demain.

D'un coup, John Gail retrouva sa dignité et sa componction.

— A partir de cet instant, souligna-t-il, vous êtes en mission pour la Maison-Blanche. Avec l'accord de la CIA. Vous ne devez rendre compte qu'à moi de ce que vous découvrirez.

Malko ne répondit pas. C'était la seconde personne en vingt-quatre heures qui lui disait la même chose.

Au cours de sa carrière de barbouze « hors-cadre » à la CIA, Malko avait connu pas mal de vicissitudes. Mais c'était la première fois qu'il avait à commettre un meurtre réclamé par la Maison-Blanche. A effectuer une opération totalement illégale sur le territoire des États-Unis.

Car, si John Gail n'avait pas été persuadé que Tony Capistrano était vivant, il n'aurait pas payé Malko deux cent mille dollars pour aller compter ses os.

Heureusement que David Wise avait précisé que John Gail avait un haut standard moral.

— Faites attention, avertit John Gail, le F.B.I. a fait faire un *profile*

de Bunny Capistrano. C'est un homme extrêmement dangereux. Si vraiment son frère est vivant, il fera tout pour le protéger.

Malko sourit ironiquement.

— De Las Vegas, ce sera plus facile de faire transporter mon corps à Arlington, que de Tanzanie ou d'Uruguay.

CHAPITRE VII

— Ils l'ont torturé. Ensuite, ils lui ont filé deux charges de shotgun dans le ventre. Finalement, ils l'ont enterré vivant en l'arrosant de chaux vive.

Le shérif du comté de Baker regardait le soleil se refléter sur le grand lac de sel de Mormon Point, en écoutant la voix monotone du coroner.

Il jeta un coup d'œil presque hostile au vieux prospecteur barbu et sale qui les avait alertés et attendait maintenant assis sur un coin de rocher, sa besace entre les jambes. Le canyon était plein de voitures de police. On avait jeté un drap sur le cadavre gonflé et méconnaissable. Rongé par le sel, pourri par la chaleur. L'odeur était insupportable. Quelques vautours frustrés tournaient haut dans le ciel. Les aides du shérif qui avaient dégagé le corps buvaient du scotch à même un flask pour essayer d'oublier l'odeur qui imprégnait leurs vêtements.

Le shérif n'osait pas bouger, tant il avait chaud. À côté de lui, un Ranger de la Death Valley ouvrait de grands yeux. On ne voyait pas d'horreurs pareilles dans son métier. Il y eut un bruit de moteur et une station-wagon surgit au détour du canyon. Le capot arborait un énorme sigle : *LAS VEGAS SUN*.

Le shérif héla les aides qui veillaient sur le cadavre non encore identifié.

— Laissez-les faire des photos, cela nous aidera. Cela doit être un type qui a un peu trop gagné ou qui leur a donné un chèque en bois. Les boys du « Glitter Gulch » ont horreur de la violence dans leur foutue ville de dingue. Ils font ça dans le désert.

— Vous croyez qu'on les prendra, les gars qui ont fait ça ? demanda le Ranger.

Le shérif s'essuya le front avec un grand mouchoir à carreaux.

— Sûrement pas, fils. C'est déjà un miracle qu'on l'ait retrouvé si vite. Si ce gars n'était pas passé par là, on ne l'aurait pas exhumé avant l'hiver. Ou jamais. Le sel, ça ronge. Avec les vautours en plus.

Les photographes arrivaient. Ils firent la grimace devant l'odeur effroyable.

— Vous ne vous êtes pas lavé les pieds ce matin, shérif, demanda le plus jeune.

Le shérif ne releva même pas. Il faisait trop chaud. Il pensait déjà

à son rapport. Il allait falloir contacter le F.B.I. Quelle corvée.

Le téléphone sonna dans la chambre de Malko au moment où il rentrait, après être sorti très tôt. Il prit l'appareil. La voix chaleureuse de Bunny Capistrano retentit dans ses oreilles.

— Alors, de retour à Vegas ! Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ?

Malko avait débarqué la veille au soir d'un des DC 9 tout jaunes d'Air West. Ne connaissant rien d'autre à Vegas que les *Dunes*, il avait loué à l'aéroport une superbe Cadillac décapotable vert olive et y avait foncé. Le Bellhop lui avait attribué une chambre assez agréable donnant sur la seconde piscine, plus tranquille que la première.

— Je ne voulais pas vous déranger, expliqua Malko.

— Vous êtes mon invité, rugit Capistrano. Je vous attends au Royal Box. Pour vous conduire moi-même à votre suite.

Difficile de refuser. Malko rassembla rapidement ses affaires et sortit. Le temps de traverser les deux piscines pour gagner le bâtiment principal, sa chemise de voile était collée à sa peau par la transpiration.

Le brouhaha habituel s'élevait des tables de jeu. Évitant la « fosse », il contourna le Keno pour gagner le Royal Box. Dès qu'il le vit, Bunny agita joyeusement son cigare. Il était assis à sa table habituelle, cette fois en compagnie d'un gros homme sanguin en uniforme de policier.

— On ne peut plus se passer de Vegas, hein ! s'exclama le mafioso. Vous n'avez pas mis longtemps à revenir. Et sans valise cette fois ! Tenez, je vous présente le shérif Tom Hennigan, un ami.

Il eut un sourire complice pour Malko. Apparemment, il avait confiance dans le contenu de la lettre envoyée à John Gail. Malko préféra ne pas s'étendre. Bunny Capistrano saurait toujours assez tôt pourquoi il était revenu. Déjà, une serveuse, les jambes gainées de bas à filet s'approchait, avec un plateau plein de verres. Il prit un Bloody Mary. Bunny leva son verre d'eau.

— À votre retour à Paradise City !

Le shérif coula un regard affectueux à Malko. De toute évidence, les amis de Bunny Capistrano étaient les siens. En reposant son verre, les yeux de Malko tombèrent sur le *Las Vegas Sun*. Une énorme manchette annonçait la découverte du cadavre dans la Death Valley.

— Ce n'est pas le paradis pour tout le monde, ne put-il s'empêcher de remarquer.

Bunny Capistrano haussa les épaules avec un sourire rassurant.

— Oh, en cette saison cela arrive tout le temps. Il fait tellement chaud. Les gens se perdent, croient qu'ils vont pouvoir marcher et

tombent morts de chaleur au bout de deux heures...

Le gros shérif affirma gravement :

— Faut être vachement prudent dans le désert. Avec sa corpulence, son attirail et sa tête de brute sournoise, il ressemblait à un shérif de Hollywood. Mais le colt 45 qui pendait sur sa cuisse était vrai. Comme les énormes cartouches de sa ceinture cartouchière.

Malko était en train de parcourir les sous-titres.

— Cela ne paraît pas être un accident, remarqua-t-il. On l'a torturé, abattu et enterré vivant.

Le sourire de Bunny Capistrano se teinta de tristesse.

— C'est peut-être un type qui a fait une imprudence, avança-t-il.

— Faut être vachement prudent, répéta le shérif.

Il ne paraissait pas considérer la thèse de l'accident comme incompatible avec le récit du *Vegas Sun*. C'était une âme simple. En tout cas, le mort n'était pas encore identifié. Malko détourna les yeux du journal. Cela n'avait aucun rapport avec son voyage à Vegas.

— De toute façon, souligna le shérif Hennigan, cela se passe dans la Death Valley. À plus de cent miles. C'est pas ici que cela arriverait. On n'a pas eu un vrai meurtre depuis huit mois.

Malko n'eut pas le temps de s'enquérir de la différence entre un vrai et un faux meurtre. Un nouveau venu grimpa les marches du Royal Box, se dirigeant vers eux.

La cinquantaine, des traits sémites accentués, engoncé dans une veste à carreaux, mal coupée. L'air assez minable. Il salua Bunny Capistrano avec humilité. Le mafioso se fendit d'un sourire.

— Ça va, Ned ?

— Ça va, Bunny. Vous ne voulez pas une belle montre avec des diamants tout autour ?

Avec la rapidité d'un prestidigitateur, il sortit des poches intérieures de sa veste une douzaine de montres visiblement conçues pour des rois nègres. Des pépites incrustées de brillants. A se demander pourquoi on mettait des aiguilles dessus. Les bagues suivirent, puis des colliers, le trésor de Golconde. La table disparaissait sous les bijoux. Un gros brillant qui, à lui seul, devait valoir cent mille dollars faillit tomber dans le Bloody Mary de Malko. Celui-ci regarda attentivement l'étrange personnage et s'aperçut que la doublure de sa veste à carreaux était compartimentée en dizaines de petites poches, renfermant chacune un étui. Véritable coffre-fort ambulancier. Bunny ramassa la première montre et la soupesa en connaisseur. Elle avait à peu près la taille et le poids d'une grenade défensive.

— Elle est belle, reconnut-il.

Le shérif la contemplait comme si c'était Raquel Welch. Avec un bon sourire, Bunny Capistrano la lui tendit.

— Tenez, Tom, pour vous récompenser de préserver notre belle

ville du crime.

Le shérif se récria aussitôt – sans lâcher la montre, rougit, l'essaya à son poignet. Demanda l'avis de Malko qui affirma avec sincérité que le monstrueux objet allait parfaitement au poignet velu du shérif. Sur un clin d'œil impératif de Bunny Capistrano, Ned remballa ses trésors, laissant la montre, et se perdit dans la foule des joueurs.

— Ce n'est pas raisonnable, objecta mollement Tom Hennigan.

— C'est un cadeau du Casino, répliqua Bunny, superbe.

Il se tourna vers Malko :

— Ned se balade avec cinquante mille dollars de bijoux. À New York, il ne ferait pas dix mètres sans qu'on lui coupe la gorge. Ici, s'il perd une bague, on la lui rapportera.

Il en avait presque les larmes aux yeux. C'est pas pour rien que la partie de Las Vegas où se trouvait le *Dunes* s'appelait Paradise City.

Malko regarda attentivement le shérif pour voir s'il n'avait pas d'ailes dans le dos. Mais il se contentait de couvrir sa nouvelle montre avec une satisfaction béate. Bunny Capistrano se leva.

— Venez, dit-il à Malko, je vais vous installer.

Bunny Capistrano appuya sur un bouton. Les rideaux beiges commencèrent à se fermer. Un autre bouton : il y eut un claquement sec et un écran de cinéma descendit du plafond. Déjà, le lit – deux mètres de large – était sorti du mur automatiquement. Le vieux mafioso semblait s'amuser beaucoup avec ses gadgets tandis que Malko contemplait la ville par les grandes baies vitrées. La « suite royale » se trouvait au vingt-troisième étage, juste en dessous du restaurant *Top of the strip*. La vue était superbe.

— Venez voir la salle de bains, dit Bunny Capistrano.

Cela évoquait plus les Thermes de Caracalla qu'une salle de bains. Une piscine ovale en mosaïque bleue se reflétait dans un plafond de miroirs rehaussé d'un énorme lustre vénitien. Il fallait ensuite descendre quelques marches pour trouver une console et une douche. Bunny tourna un bouton et des jets d'eau horizontaux se mirent à jaillir.

— Derrière le lit, expliqua-t-il, vous avez un projecteur. Vous demandez au Bellhop le film que vous voulez.

Les *Dunes* traitaient bien leurs clients. Malko se sentait un peu gêné devant cet étalage de luxe. Bunny éclata d'un rire heureux.

— Cette suite vaut un dollar par jour. Elle est réservée aux gens qui laissent beaucoup d'argent chez nous, c'est une compensation.

Malko, lui, en avait plutôt emporté. Tout à coup, Bunny perdit son expression enjouée :

— Vous avez vu ce fumier de John Gail ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Malko admirait le strip.

— Rien, dit-il. Il a lu la lettre et m'a dit que tout allait bien.

— Vous lui avez rendu l'argent ?

— Oui.

Depuis neuf heures du matin, l'attaché-case aux deux cent quarante mille dollars reposait dans la chambre forte de la banque Wells Fargo, au coin de Las Vegas Boulevard et Charleston.

Bunny sembla plutôt soulagé. Pourtant quelque chose semblait encore le tracasser.

— Pourquoi êtes-vous revenu ?

Malko se tourna vers lui, avec un sourire angélique.

— Il faut bien que je dépense mes quarante mille dollars. Autant que ce soit ici.

Le vieux mafioso approuva vigoureusement.

— Sûr. Il faut bien se détendre. Je vous laisse. On se verra ce soir. J'ai une petite partie à la maison. Vous êtes invité. Vers huit heures.

Il s'éclipsa au moment où les bagages de Malko arrivaient. Avant de ressortir, ce dernier déplia la photo panoramique de son château, entre une pendule fluorescente et une lampe électronique qui s'allumait dès qu'on la touchait. Avant que son château de Liezen arrive à ce confort effréné, il faudrait qu'il remplisse bien des missions pour la CIA.

Il sourit tout seul en se disant que cette fois, il travaillait à la fois pour la Central Intelligence Agency et la Maison-Blanche. Une position délicate. Il admira la suite somptueuse. Le luxe était toujours agréable. Pourvu que cela dure. Las Vegas n'était peut-être pas aussi idyllique que le shérif Tom Hennigan avait voulu l'en persuader. Malko se dit qu'il avait plusieurs choses à accomplir avant que Bunny Capistrano ne se pose trop de questions à son sujet.

Malko s'arrêta entre les deux haies de cyprès et barra un nom sur sa liste. Tony Capistrano ne se trouvait pas au Woodlawn Cemetery, le plus grand cimetière de la ville, sur Las Vegas Boulevard North. Ce n'était jamais que le huitième qu'il visitait depuis son départ des *Dunes*. Heureusement qu'ils étaient tous concentrés dans le nord de la ville, entre les marchands de voitures d'occasion et les sex-shops. Ou coincés dans la zone industrielle. À Vegas, on cachait la mort le plus possible. Il ne fallait que rien n'attriste les joueurs. On était au Paradis.

Avant de partir des *Dunes*, il avait téléphoné au *Sunshine Hospital*,

là où était mort Tony Capistrano. Mais personne ne semblait savoir où Tony avait été enterré.

« Adressez-vous à la famille », lui avait conseillé l'employée.

La famille, c'était Bunny Capistrano. Cela ne paraissait pas spécialement indiqué. Alors, Malko avait pris son courage à deux mains, la liste des cimetières de Vegas et une carte. Depuis bientôt quatre heures, il vivait dans un univers de pelouses bien tondues, de stèles et de voix pleines de componction. Mais aucun gardien de cimetière n'avait vu la tombe de Tony Capistrano. Par contre Malko s'était vu proposer des caveaux véritablement somptueux à des prix très intéressants. Un croquemort lui avait même dit :

— C'est parfait pour offrir. Cela sert toujours.

A joindre aux listes de mariage.

À la grille du Woodlawn Cemetery, il s'arrêta et consulta sa carte. Il ne restait qu'un nom sur sa liste : le Mémorial Gardens. La publicité annonçait : cinq miles au nord, sur la route 91. Si Tony ne se trouvait pas là, il n'avait plus qu'à retourner à Washington.

Malko freina brusquement en apercevant sur la gauche de la route 91 un vieux panneau de bois cloué à un arbre indiquant : « Mémorial Gardens, 1 mile ». C'était tellement minable qu'il se demanda s'il ne s'agissait pas d'un cimetière pour animaux dont les Américains sont friands.

Autour de lui, c'était le désert, bordé à l'ouest par les Black Mountains, rocailleux, ondulés et jaunâtres. Derrière lui, les buildings du « strip » se découpaient dans un halo de chaleur. La route 91 filait sans un virage vers Tonopah et Carson City. Il repartit tourner un peu plus loin, revint sur ses pas et s'engagea dans le chemin indiqué par la pancarte :

Lone Mountain road n'était pas asphalté, filait perpendiculairement à la 91, droit vers les montagnes. Malko dépassa quelques mesures en bois. Ça et là, on apercevait des traders plantés au beau milieu du désert. Des originaux ou des pauvres. Les premiers contreforts des Black Mountains semblaient tout proches, mais il y avait bien dix miles de route. Lone Mountain road allait s'y perdre. De l'autre côté c'était la Death Valley.

Malko cahota au volant de la Cadillac encore cinq bonnes minutes avant de trouver le portail du Mémorial Gardens, à gauche de Lone Mountain road. Un petit bâtiment blanc, une simple pelouse ornée d'un mât au sommet duquel se trouvait le drapeau américain. Malko stoppa la Cadillac devant le bâtiment et descendit. Ce petit cimetière perdu dans le désert paraissait bien modeste à côté des gigantesques

funérariums de North Las Vegas. Il faillit repartir sans rien demander. Pourquoi un gangster en vue comme Tony Capistrano serait-il venu se perdre là ?

Il regarda les bouquets de fleurs en plastique qui ornaient la pelouse, le crématorium au fond, puis le mur creusé d'alvéoles contenant les urnes funéraires. Le cimetière était séparé du désert par une simple haie.

Il semblait abandonné. Malko donna un coup de klaxon.

Trente secondes plus tard, une silhouette inattendue surgit au coin du crématorium. Un jeune garçon blond, l'air d'un étudiant, vêtu d'un short effrangé et d'un vieux T-shirt, chaussé de baskets. Il portait, en équilibre, sur son bras gauche, un magnifique perroquet. Il s'approcha sans se presser de la Cadillac, adressa à Malko un sourire commercial. Son visage rond plein de taches de rousseur respirait la candeur.

— Je peux vous aider ? Je m'appelle Bryan.

— Je voudrais voir la tombe de Tony Capistrano.

— De Tony Capistrano ? répéta le jeune fossoyeur.

Malko se sentit envahi par le découragement. Il aurait fait tous les cimetières pour rien.

— Il n'est pas ici ? insista-t-il dans un sursaut de conscience professionnelle.

Le blondinet se renfroigna. Le perroquet battit des ailes et caqueta furieusement.

— Pourquoi vous voulez voir la tombe de Mr Tony ? interrogea-t-il.

Malko faillit crier de joie. Il l'avait enfin trouvée ! Il ne se força pas pour sourire au jeune croquemort en lui tendant un billet de vingt dollars.

— C'était un ami à moi, affirma-t-il.

Le perroquet essaya d'attraper le billet vite avalé par le short et Bryan retrouva instantanément son sourire commercial.

— Faut pas m'en vouloir, expliqua-t-il, mais on rencontre des drôles de gens dans les cimetières. Il y en a un qui venait tous les jours se branler sur la tombe de sa femme.

Malko l'assura qu'il n'avait aucunement l'intention de se livrer à une occupation similaire sur celle de Tony Capistrano. Le jeune fossoyeur le guida jusqu'au milieu de la pelouse et lui montra une large plaque en bronze affleurant dans l'herbe.

— C'est là.

Le perroquet caqueta et voulut s'envoler. Bryan lui donna un petit coup sur le bec.

— Tais-toi, José !

Malko se pencha et lut l'inscription : Antoine Capistrano, 7 janvier 1909, 15 août 1971. « Les vies des gens de bien n'ont pas besoin

d'éloges. Elles parlent pour elles-mêmes. Tony était aimé et respecté. Il possédait une chaleur humaine et une gentillesse inhérente. Il donnait de lui-même humblement et simplement. Qu'il repose en paix. Son frère, Bunny. »

Malko se redressa.

— On a brûlé le corps ? demanda-t-il. Bryan secoua la tête.

— Non. C'était un catholique. On l'a juste embaumé. Pourtant on a un chouette crématorium.

Encore un perfectionniste. Malko contemplait la pelouse. Avec une furieuse envie de déterrer cet homme de bien. Mais il était obligé de réunir d'autres éléments avant de se lancer dans la violation de sépulture. Même avec la bénédiction de la Maison-Blanche et de la CIA.

Il remercia le jeune Bryan et remonta dans la Cadillac. Une seule chose le troublait : pourquoi diable, Bunny Capistrano qui était si snob avait-il enterré son frère bien-aimé dans ce cimetière perdu en plein désert ? Il n'y avait pas une seule fleur non plus. Pourtant les mafiosi adoraient les fleurs.

Ou alors les traditions se perdaient. Il cahota pensivement sur Lone Mountain road avant de remettre le cap sur Vegas. Le « Strip » commençait à briller de tous ses néons dans le crépuscule, attirant irrésistiblement le pigeon. Bunny Capistrano et ses amis avaient encore de beaux jours devant eux. L'année précédente, Las Vegas avait reçu dix-sept millions de touristes. Les mauvaises langues disaient qu'il y avait des machines à sous jusque dans les confessionnaux des églises à mariages express du Las Vegas Boulevard. Le jack-pot donnait un an d'indulgence plénière.

Le regard de Malko remonta le long des jambes somptueusement longues, jusqu'à la chute de reins à rendre jalouse la déesse Callipyge. De longs cheveux blonds tombaient dans le dos. L'inconnue portait un ensemble saharienne-pantalon de shantung rose, très ajusté, qui mettait en valeur sa merveilleuse silhouette. Elle jouait, debout à une des tables de « 21 » des *Dunes*, avec un minimum de vingt-cinq dollars la mise, coincée entre d'autres joueurs.

Une grande vague de nostalgie envahit Malko. Cette silhouette ressemblait furieusement à Cyntia, la jeune et superbe aventurière qu'il avait rencontrée à Vientiane, au Laos, au cours d'une précédente mission.

Mais c'était impossible : Cyntia se trouvait à douze mille kilomètres de Las Vegas, derrière le bar du *Purple Portoise*. Il s'écarta de la table pour ne pas être déçu quand elle se retournerait, s'éloigna

vers les rangées de machines à sous. Il était perplexe après sa visite au cimetière. Tout semblait en ordre pour Tony Capistrano. Il aurait fallu que son frère achète des médecins, le personnel d'un hôpital et celui d'un cimetière ! Cela semblait incroyable. John Gail se laissait impressionner par sa mauvaise conscience.

Intrigué malgré tout, il s'arrêta devant une machine à sous et tenta d'apercevoir le visage de l'inconnue en train de jouer au « 21 ». Elle était cachée par le croupier. Soudain, un malabar bouscula légèrement Malko, grognant.

— *Move, buddy, you're blocking the action...*^{6}

Quand on était devant une machine, il fallait jouer. Les casinos étaient pleins de ces « inspecteurs » harcelant les timorés. Il fallait que le matériel tourne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les salles de jeu ne fermaient jamais.

Malko replongea dans la fosse, irrésistiblement attiré par la table de « 21 ». Il y arriva au moment où la jeune femme, ayant fini de jouer, se dégageait.

Pendant une fraction de seconde, il aperçut le profil d'un sein incroyablement haut et ferme, à travers l'échancrure de la blouse rose, puis reçut le choc des immenses yeux bleus ombrés d'interminables cils, de la bouche sensuelle et pleine, à la lèvre supérieure très légèrement retroussée sur des dents de fauve plantées légèrement en avant. Son estomac se noua.

Les yeux bleus se fixèrent sur lui, le beau visage s'éclaira :

— Malko !

CHAPITRE VIII

Cyntia ferma à demi les paupières et Malko vit ses yeux se révolter. Comme si elle était en plein orgasme. Elle n'avait pas perdu ce tic étonnamment sensuel.

— Cyntia ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que tu fais ici ? La jeune femme eut un sourire ambigu qui ne réussit pas à adoucir son expression toujours assez dure. Bien qu'elle n'ait pas une seule ride, ses traits dégageaient toujours une certaine tension. Comme un fauve sur ses gardes.

— Je pourrais te poser la même question, remarqua-t-elle d'une voix veloutée. Moi, tu sais bien que j'aime le jeu.

Il y avait une telle amertume dans sa voix qu'il sentit que quelque chose ne tournait pas rond. Il n'arrivait pas à détacher les yeux d'elle. Il avait presque oublié qu'elle était si belle. Avec toujours le même air de dignité un peu lointaine. Peu de gens connaissaient vraiment Cyntia. Même Malko n'avait fait qu'effleurer son âme.

Leurs regards se croisèrent. Elle paraissait lasse. La légère asymétrie de son visage ressortait davantage. Contrairement à son habitude, elle était bronzée, ce qui faisait ressortir ses yeux clairs. Malko sentit une délicieuse vague de chaleur remonter le long de sa colonne vertébrale. Il croyait bien ne jamais revoir Cyntia.

— Si nous allions boire un verre au *Top of the Strip* ? proposa-t-il. Elle glissa son bras sous le sien.

— Ce sera ma plus grande joie de la journée.

Malko se dit qu'elle était peut-être sincère. Il se dirigea vers les ascenseurs.

Cyntia jouait distraitemment avec un *cartwheel* – dollar en simili argent qui avait remplacé les vrais – en laissant son regard errer sur les néons du « Strip », qui éclairaient la masse blanche du *Caesar's Palace*, le casino voisin. De nuit, on ne voyait ni les innombrables terrains vagues, ni les horribles toits plats de ciment.

Il prit son verre de vodka et le heurta au sien.

— À nos retrouvailles.

Silencieusement, elle leva son verre de cognac français. Du Gaston

Delagrange. Il réalisa qu'il avait furieusement envie d'elle.

— Où habites-tu ? demanda-t-il.

— Ici. Près de la piscine.

Elle avait répondu sans le regarder. Il eut un petit pincement au cœur. Presque de la jalousie.

— Tu es seule ?

Elle leva ses yeux en amande, avec une expression indéfinissable.

— Oui.

Il n'y avait ni invite, ni refus dans sa voix. Ce n'était qu'une constatation. Malko se sentit bêtement heureux de sa réponse. Le fantôme de Tony Capistrano se trouvait soudain relégué très loin. On ne rencontrait pas tous les jours une femme comme Cyntia. Sa présence aux *Dunes* l'intriguait.

— Que fais-tu à Vegas ? demanda-t-il.

Elle hésita imperceptiblement avant de répondre, bascula ses prunelles dans son tic habituel et dit d'une voix lasse.

— Je pourrais ne pas te répondre, mais tu es mon ami. C'est une longue histoire qui m'a menée ici.

— Pourquoi diable es-tu venue ?

Elle eut un sourire amer.

— Pour faire fortune. Cela allait mal à Vientiane, à cause de la paix. J'ai réussi à vendre le *Purple Portoise* un bon prix, juste à temps. Et j'ai pris le premier avion pour Bangkok. Et de là pour Los Angeles. Je ne savais que faire. Alors j'ai eu une idée. Venir ici ramasser beaucoup d'argent et ensuite m'installer dans un ranch en Californie pour un certain temps.

Malko regardait les mains de Cyntia. Avec les cartes, c'était une magicienne. La meilleure manipulatrice du monde.

— Et alors ? demanda-t-il.

— Alors, cela n'a pas marché ! fit-elle avec un sourire forcé. Je jouais au poker et j'avais gagné dix-huit mille dollars. Trois « gorilles » m'ont suivie dans ma chambre. Ils m'ont enlevée, emmenée dans le désert. D'abord, ils m'ont repris l'argent. L'un d'eux ensuite m'a tenu un pistolet sur la tempe pendant une heure, menaçant de me tuer. Finalement, ils m'ont violée tous les trois. De toutes les façons, en m'écartelant sur le capot de leur voiture. Ils m'ont dit que si je trichais encore, ils me mettraient les deux mains dans un étau et serreraient jusqu'à ce que je n'aie plus que de la bouillie au bout des poignets. Puis, ils m'ont ramenée ici.

Elle racontait cela d'un ton tranquille, sans émotion apparente. Mais Malko savait que tout était vrai.

— Et alors ?

— J'ai continué à jouer, avoua-t-elle, sans me servir de mes mains. J'ai perdu tout ce que j'avais. Plus vingt mille dollars. Parce qu'on

perd toujours dans les casinos.

Il demeura silencieux. Cyntia était interdite dans tous les casinos européens. Elle n'était pas assez forte pour la Mafia.

— Pourquoi restes-tu ? demanda-t-il. Elle eut un sourire amer.

— Pour payer mes dettes. On m'a donné le choix. Ou coucher avec quelques messieurs qu'on me désignerait, ou travailler comme *pit-girl* pendant trois mois. J'ai choisi la seconde solution.

— Qu'est-ce que c'est qu'une *pit-girl* ?

Cyntia avala une gorgée de son scotch avant de répondre.

— Quand un joueur gagne trop, expliqua-t-elle, le casino lui donne une escorte. Une fille comme moi, qui reste avec lui dans la fosse, qui le pousse à jouer. Jusqu'à ce qu'il ait tout perdu. En lui laissant croire qu'elle va coucher avec lui. On les fait boire, aussi. Pour les faire jouer ou leur voler leurs jetons. Il y a plein de combines. Une *pit-girl* qui travaille avec moi a la doublure de son vison farcie de poches secrètes pour voler les jetons.

Malko était sûr que Cyntia ne s'abaissait pas à cela. Mais il avait de la peine pour elle.

— Je peux te donner les vingt mille dollars, proposa-t-il.

Elle secoua la tête.

— Jamais un homme ne m'a entretenue. Je ne vais pas commencer.

— Tu peux peut-être les gagner, insista Malko. Cyntia pouvait être une alliée redoutable. Elle n'avait ni nerfs, ni scrupules, ne craignait ni Dieu ni Diable et mentait comme une déesse. Et aimait bien Malko.

Il lui expliqua en deux mots pourquoi il était à Las Vegas. Les yeux de la jeune femme flamboyèrent quand il prononça le nom de Bunny Capistrano.

— C'est lui qui m'a expédié ces trois voyous, dit-elle. Qui leur a ordonné de me violer.

Ils restèrent un moment silencieux. Puis, Malko régla la note et se leva.

— Viens voir où j'habite, dit-il.

Cyntia éclata d'un rire grinçant en entrant dans la suite de Malko.

— Ils t'ont mis là !

Elle inspectait les lieux d'un air amusé. Comme si c'était une bonne plaisanterie. Malko se rapprocha d'elle et posa les mains sur ses hanches. D'elle-même, Cyntia vint contre lui, lui faisant retrouver son mont de Vénus proéminent, la tiédeur ferme de ses longues cuisses moulées par le shantung rose. Il l'embrassa. Elle lui rendit son baiser avidement, passionnément.

Ils se retrouvèrent sur le divan, à demi étendus. Les doigts de Malko se glissèrent jusqu'à la chair tiède de la poitrine, l'effleurèrent. Cyntia frémit, s'incrusta encore plus contre lui. Les pointes de ses seins sensibilisés, réceptifs, durcissaient. Malko ouvrit la blouse rose, enfouit son visage contre la peau souple, retrouva les effluves de Diorella.

Cyntia gémit. La tête renversée en arrière, les reins cambrés, à demi déshabillée, somptueusement provocante. Malko voulut achever de la dévêtir, mais elle se raidit d'un coup. Comme il ouvrait la bouche pour lui demander une explication, elle mit un doigt sur ses lèvres avec une mimique expressive et lui échappa.

Frustré et étonné, il la regarda se relever, se rajuster. Pourtant elle lui souriait amoureusement. Elle vint vers lui, le fit lever, l'attira contre elle, le caressant légèrement d'une main, comme pour vérifier son désir. Puis elle colla sa bouche contre son oreille, et murmura :

— Viens, sortons d'ici.

Cette fois, il ne comprenait plus. Mais il la suivit. Une fois sur le palier désert, devant l'ascenseur, elle redevint grave.

— Ici, rien ne se fait au hasard, expliqua-t-elle. Tous les clients qui arrivent aux *Dunes* sont secrètement classés en trois catégories : *droppers*, les petits joueurs, *non-producers*, les joueurs professionnels et *producers*, les très gros joueurs qui perdent des fortunes.

» Bunny Capistrano se méfie de toi. La suite qu'il t'a donnée est bourrée de micros. C'est là qu'il met les *producers* dont ils veulent tout savoir, pour exploiter leurs faiblesses. Les murs de la chambre sont truffés de micros. Le miroir du plafond de la salle de bains est une glace sans tain.

— Charmant.

Cyntia se serra furtivement contre Malko. Sa langue aiguë alla rapidement à la rencontre de celle de Malko.

— De toute façon, je n'avais pas le temps, dit-elle. Je dois être à la « fosse » dans une demi-heure.

Et Malko avait rendez-vous chez Bunny Capistrano. Il lui expliqua son emploi du temps.

— Si tu ne rentres pas trop tard, dit Cyntia, viens me retrouver. Je suis au 1237 C.

Une grande rousse sculpturale à la peau laiteuse, sa robe de soie imprimée relevée jusqu'à la taille, découvrant des jambes magnifiques et des reins cambrés, était appuyée à une colonne de marbre de l'entrée, se laissant assaillir par deux hommes. Un solitaire gros comme un bouchon de carafe brillait à sa main gauche. Dans la droite

elle tenait un lourd verre de cristal, à demi plein de whisky. En apercevant Malko, elle se leva vers lui en une invite muette. Elle était pourtant amplement comblée.

À genoux sur le dallage de marbre noir, un de ses cavaliers avait enfoui sa tête entre ses jambes, caressant d'un air extatique les longues et fines jarretelles blanches retenant ses bas fumés. L'autre, grand et maigre, vêtu d'un costume noir, les traits ascétiques, s'agitait contre son dos, les deux mains crispées sur ses hanches.

Lorsque Malko la frôla, la rousse fit moqueusement tinter les glaçons de son verre. De grands chandeliers brûlaient partout. Dans le living où Bunny Capistrano l'avait reçu, des couples flirtaient et buvaient, assis par terre ou sur les canapés. Les uns habillés, les autres beaucoup moins. Deux salons en enfilade, donnant sur la piscine étaient encombrés de tables recouvertes de victuailles, d'assiettes, de verres, de bouteilles. Des magnums de J&B, du Moët et Chandon millésimé, du Dom Perignon, de la vodka russe Laika, du cognac Gaston Delagrangé. La Mafia avait bon goût. Un maître d'hôtel noir, en spencer blanc, s'approcha de Malko, un plateau à la main. Malko prit une vodka et demanda :

— Où est Bunny Capistrano ?

Le maître d'hôtel étendit une main gantée de blanc vers le fond des deux pièces :

— Monsieur Bunny est au fond à gauche.

Son regard glissa sur la rousse comme si elle n'existait pas. Malko ne s'attendait pas à tomber sur ce genre de soirée. Lorsqu'il avait grimpé le perron de la grande villa, il s'était heurté à Kenny qui lui avait résolument barré le passage. Le petit Hawaïen portait un polo blanc et un impeccable pantalon noir qui le faisaient paraître encore plus maigre. Derrière lui se tenait un malabar en smoking, aux cheveux gris et au visage de boxeur, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires. Il avait demandé son nom à Malko, consulté une liste et laissé tomber.

— Ça va. Il est O.K.

Kenny s'était aussitôt écarté. Malko se demandait ce qu'il faisait dans cette soirée plutôt spéciale. Il pensait à Cyntia. Il aurait voulu être avec elle.

Une fille le bouscula en riant, uniquement vêtue d'un slip et d'un soutien-gorge, poursuivie par un bonhomme massif et rougeaud, en pantalon et chemise de smoking, le nœud papillon défait. Elle criait à tue-tête :

— Je suis un lapin philippin. Je suis un lapin philippin !

Malko mit quelques secondes à reconnaître le shérif Tom Hennigan. À sa nouvelle montre. Il coinça le « lapin philippin » contre une des tables, lui arrachant ce qui lui restait de vêtements avec

autant de fougue que s'il lui avait passé les menottes.

Malko commençait à comprendre pourquoi les invités étaient filtrés avec tant de sévérité. Il passa près d'une salle de bains de marbre rose, pleine de serviettes empilées. La Mafia était prévoyante. À genoux à même le marbre, une dame administrait une fellation consciencieuse à un monsieur qui n'était sûrement pas son mari. Soudain, des cris de femmes aigus le firent sursauter. Cela venait d'un couloir à gauche, là où était censé se trouver le maître de maison. Il l'enfila et s'arrêta au seuil d'une incroyable chambre : les murs et le plafond étaient recouverts de fourrure ! Du renard ! Un immense placard bâillait sur des dizaines de paires de chaussures de femme. La moitié de la pièce était occupée par un énorme « water-bed » rond. Les cris, de plus en plus aigus, venaient de la salle de bains attenante.

Malko s'avança à contrecœur : on lui avait toujours appris à ne pas déranger les gens lorsqu'ils se trouvaient dans une salle de bains.

Pour cette fois, il ne regretta pas cette entorse au protocole.

Cette salle de bains-là était en marbre vert, la baignoire remplacée par une sorte de piscine carrée, en contrebas.

Au milieu de la piscine se trouvait Sandy, la fille qu'il avait vue lors de sa première visite à Bunny Capistrano.

Intégralement nue, les cheveux défaits et mouillés, face à un puissant jet d'eau qui venait s'écraser à l'horizontale sur son ventre !

Deux hommes rigolards, habillés et trempés, la maintenaient chacun par un bras, face au jet qui venait se perdre dans le triangle noir de son sexe.

Sandy piétinait sur place, se tortillait, riait, laissait échapper de brusques cascades de cris aigus et chatouillés, tendait son ventre bombé comme pour s'offrir à la caresse brutale de l'eau, ouvrait les jambes. Un groupe observait la scène, du bord de la piscine. Un blondinet, un homme à l'allure d'un professeur, avec des lunettes, Bunny Capistrano, en smoking vert pomme. Et plusieurs femmes, fascinées et légèrement envieuses.

La tête rejetée en arrière, Sandy ne voyait personne. En apercevant Malko, Bunny Capistrano l'apostropha joyeusement.

— Je vous avais dit que c'était la meilleure affaire en ville ! Elle arrive même à s'envoyer en l'air avec un robinet.

Avec un smoking vert pomme, Bunny Capistrano ressemblait à un énorme crapaud. Tous ceux qui se trouvaient là avaient visiblement beaucoup bu. Bunny regardait sa maîtresse se tordre de plaisir sous le jet tiède d'un œil lubrique et blasé. Enfin les deux hommes la lâchèrent. Mais Sandy ne s'éloigna pas du jet.

Au contraire. En un geste volontairement provoquant, elle s'offrit encore plus à la caresse du jet. Ivre morte. Mais cela n'amusa plus le vieux mafioso. Il sortit de la salle de bains et Malko le suivit.

— Vous avez passé une bonne journée ? s'enquit aimablement Bunny Capistrano. Visité un peu notre belle ville ?

Il allait encore devenir lyrique. Malko l'assura que tout était parfait.

Dans le grand living, la situation avait évolué. Là la superbe rousse s'était allongée à plat ventre sur la moquette, près de l'entrée, les jambes ouvertes, le haut du corps recouvert, le visage caché par la masse de ses cheveux, merveilleusement impudique. Comme l'esclave d'une orgie romaine offerte à tous. En passant près d'elle, Bunny Capistrano, pour s'amuser, poussa la pointe de son escarpin verni vers son ventre. Aussitôt, la jeune rousse souleva les reins, en un mouvement réflexe, comme pour s'offrir à cette sollicitation inattendue.

Malko était passablement dégoûté.

Un homme aux cheveux argentés, accompagné d'une blonde platinée salua Bunny Capistrano avec respect.

Le vieux mafioso lui sourit en retour et souffla à Malko, avec une satisfaction visible :

— C'est le Maire.

Il ne manquait plus que Falher Crawley.

Malko n'avait plus qu'une idée : partir. Il avait hâte d'être au lendemain pour continuer son enquête au *Sunshine Hospital*.

Soudain, un nouveau venu surgit dans le hall. Mal habillé et rondet, presque chauve avec des lunettes. Seul. Il aperçut la rousse et Malko vit son regard briller. Aussitôt, il entra dans le living, ôta sa veste et la plia, fit de même pour tout ce qu'il avait sur lui.

Avec un calme et un sérieux imperturbable.

Au même moment, un homme arriva du fond de la pièce, buta sur la rousse, la retourna et s'empara d'elle. Nu comme un ver, le nouveau venu observa la scène. Avec une érection impressionnante.

Bunny Capistrano éclata de rire :

— Sacré Mike ! Je ne l'avais même pas invité. Mais dès qu'il sent du cul quelque part, il accourt. Il a dû filer dix dollars à Joe pour pouvoir entrer.

Ledit Mike venait de s'agenouiller tranquillement sur la moquette et commençait à embrasser la poitrine de la rousse pilonnée par l'autre homme.

— Qui est ce personnage ? demanda Malko, intrigué malgré tout.

Bunny tira sur son cigare.

— Mike Rabelais. Un avocat. Il est un peu dingue, mais il a un IQ de 160 et un membre de cheval qu'il essaie de fourrer partout.

Sur le tapis, la scène avait changé. Le premier venu avait roulé sur le dos, assouvi et Mike venait d'enfourcher tranquillement la rousse. Très vite, les genoux contre les joues, elle se mit à gémir, puis à crier,

et enfin à japper comme un chien blessé.

Bunny secoua la tête.

— Mike ferait n'importe quoi pour une belle nana, remarqua-t-il.

Malko regardait la copulation effrénée. Se repassant mentalement le dossier lu au State Department. Mike Rabelais avait été l'avocat de Tony Capistrano. Voilà un homme que pourrait sûrement l'aider. Mais pas dans les circonstances présentes.

— Je crois que je vais aller me coucher, annonça-t-il.

Bunny Capistrano n'eut pas l'air surpris.

— Je comprends. La première journée à Vegas, c'est dur. Moi, je dois encore travailler. Cela vous ennuie de me déposer aux *Dunes* ?

Ils descendirent le perron de la villa. Malko avait garé sa Cadillac dans le petit parking voisin. Bunny Capistrano s'installa près de lui et il mit le contact. Il sortit de l'allée du Country Club, s'engagea dans Désert Inn Road. Au moment où il allait rejoindre le « Strip », Bunny Capistrano dit soudain :

— Prenez à droite.

Sa voix n'avait plus rien d'amical. Malko tourna la tête vers lui, surpris. À droite, c'était le nord, exactement la direction opposée aux *Dunes*. Il n'eut pas le temps de se poser de questions. Quelque chose bougea derrière lui à l'arrière de la voiture, un rond de métal froid s'appuya sur sa nuque.

— Fais comme on te dit, confirma une voix grasseyante que Malko identifia comme celle du cerbère aux lunettes noires qui filtrait les invités.

Il eut l'impression que son sang se mettait à charrier des glaçons. Il s'était fait piéger comme un gamin. Lui, un des meilleurs agents noirs de la CIA La seule personne qui savait où il se trouvait était Cyntia, qui ne pourrait guère lui venir en aide. Le tueur derrière lui avait dû se cacher dans sa voiture pendant qu'il était chez Bunny Capistrano.

— Où voulez-vous aller ? demanda-t-il.

Bunny Capistrano secoua la tête, nettement désapprobateur.

— *One way ride*⁽⁷⁾. Je vous aurais cru plus intelligent.

CHAPITRE IX

Malko conduisit en silence quelques minutes, le temps d'encaisser le choc, faisant travailler son cerveau comme un ordinateur. Puis il tourna la tête vers Bunny Capistrano :

— Je ne comprends pas...

Le vieux mafioso haussa les épaules.

— Ne faites pas l'idiot. Vous avez fouiné toute la journée à propos de ce pauvre Tony.

Le silence retomba. Malko conduisait le plus lentement possible, le pistolet toujours appuyé contre sa nuque. Ils traversèrent le centre, arrivèrent à la hauteur du Civic Center. Une bonne trentaine de voitures de police étaient garées devant le bâtiment.

— Prends le downtown Expressway à gauche, ordonna l'homme dans son dos.

Malko obéit. Ils passèrent sous le Freeway de Los Angeles, filant vers l'ouest. L'expressway se terminait un mile plus loin.

— À droite, la 91, dit Bunny Capistrano.

Cela semblait très mal parti. La « 91 », c'était la route que Malko avait pris pour aller au Mémorial Gardens, le cimetière où se trouvait Tony. Il pensa avec un frisson désagréable au four crématoire.

Très vite les buildings s'espacèrent et il n'y eut plus que le désert autour d'eux. Se repérant au compteur, Malko s'aperçut qu'ils étaient à douze miles du centre.

— Tu tournes à droite dans un quart de mile, ordonna l'homme au pistolet.

Effectivement, il aperçut dans la lueur des phares une piste perpendiculaire s'enfonçant en plein désert. Ils roulèrent deux ou trois miles sans rien voir puis des lumières apparurent. La piste se terminait sur un terrain éclairé de projecteurs, encombré d'épaves de voitures et un hangar d'où sortait un vacarme effroyable.

— Stop.

Malko obéit. De moins en moins rassuré.

Un camion-grue passa, balançant une voiture sans roues au bout de sa chaîne et pénétra dans le hangar. Bunny Capistrano se pencha sur le volant et donna deux coups de klaxon.

Aussitôt, un ouvrier en salopette sortit du hangar et s'avança vers la voiture. Bunny baissa la vitre. Le nouveau venu lui serra la main.

Son visage brutal était maculé de cambouis qui imprégnait également ses cheveux noirs et frisés.

— Un client ?

Il fixait Malko, toujours menacé par le tueur. Bunny Capistrano hocha la tête affirmativement.

— Entrez la tire, dit l'ouvrier en salopette.

La pression du pistolet se fit plus forte sur la nuque de Malko.

— Entre, répéta l'homme derrière lui.

Il obéit, roulant au pas. L'intérieur du hangar était éclairé par des projecteurs. Une énorme presse en occupait le fond. Le camion-grue entré avant lui y déposa sa carcasse de voiture et recula. Il y eut un bruit assourdissant, une gerbe d'étincelles et le sol trembla. La presse remonta, laissant une crêpe métallique de cinquante centimètres de haut.

Le camion-grue vint la prendre en marche arrière, libérant le plateau de la presse.

Malko essuya son front couvert de sueur. C'était une mort particulièrement horrible.

Il y eut un bruit de moteur et un autre camion-grue s'arrêta à côté de la Cadillac de Malko. Deux ouvriers en descendirent et s'approchèrent de la voiture, tirant de grosses chaînes terminées par des crochets. Ils fixèrent les deux premiers à l'avant. Il y eut un coup de sifflet et les chaînes se tendirent. L'avant de la Cadillac décolla d'une dizaine de centimètres et resta immobile.

Bunny Capistrano pesa sur la portière et l'ouvrit. Il sauta à terre. Aussitôt le tueur l'imita, son pistolet toujours braqué sur Malko. Il resta debout près de la voiture, menaçant Malko à travers la glace baissée.

— N'essaie pas de sortir, menaçait-il.

Il y eut un remue-ménage de chaînes à l'arrière. Nouveau coup de sifflet et les chaînes se tendirent. La Cadillac décolla du sol dans un grincement de poulies. Le camion-grue manœuvra, la voiture suspendue accomplit une gracieuse arabesque et atterrit brutalement sur le plateau de la presse. Des jets de vapeur fusaient un peu partout. Ballotté sur son siège, Malko était assourdi. Il essaya de ne pas penser. Son regard n'arrivait pas à se détacher d'un ouvrier équipé de lunettes de soudeur qui manœuvrait les boutons commandant la presse. Il tourna la tête et aperçut Bunny Capistrano et le tueur à cinq mètres. Ce dernier braquait toujours son arme – un colt Snob-Nose 38 – sur Malko. La bouche molle de Bunny était tordue en un sale sourire.

Le vieux mafioso hurla quelque chose que Malko n'entendit pas. Il y eut un jet de vapeur, un épouvantable craquement de tôles. Malko rentra la tête dans les épaules. La presse n'était pas descendue d'un coup, mais progressivement. Le pare-brise sembla se gondoler, vola en

éclats sous la pression, l'aspergeant de débris de verre. Les glaces latérales explosèrent à leur tour. Les montants cédèrent dans un grincement horrible. Malko se laissa glisser sur le plancher, donna un coup d'épaule dans la portière mais ne réussit qu'à se meurtrir. Elle était coincée ! Il s'acharna quelques secondes, le cœur cognant dans la poitrine. Soudain, le pavillon se déforma et lui appuya sur la tête ! C'était la fin. La presse continuait à descendre inexorablement. Le volant se brisa avec un bruit sec et le klaxon se coïça, émettant un son strident. Tassé contre la banquette, Malko comptait les secondes. Tout à coup, il réalisa que les tôles avaient cessé de se déformer. Le klaxon continuait à l'assourdir. Il y avait du verre partout.

La portière de son côté fut arrachée de l'extérieur. Malko leva la tête. L'ouvrier aux lunettes de soudeur le contemplait en riant.

— Sortez vite, fit-il. Sinon vous n'allez pas être beau...

Malko se retrouva à quatre pattes sur le plateau de la presse, humilié, ivre de rage et de peur rétrospective. Il se releva, s'épousseta, sauta de la presse. Juste au moment où la presse se remettait en route. La Cadillac acheva de s'aplatir dans un sinistre craquement. Les quatre pneus éclatèrent.

Malko fit face à Bunny Capistrano. Le vieux mafioso ne lui laissa pas le temps de se remettre de ses émotions. Il pointa son cigare sur lui.

— C'est cette ordure de John Gail qui vous a dit de venir fouiner ici ? grinça-t-il.

Malko ne répondit pas. Il savait qu'il ne craignait plus rien. Bunny fut encore plus menaçant, si possible.

— La prochaine fois, dit-il, on ne vous fera pas descendre avant. Laissez Tony où il est. Joe va vous ramener.

L'immense Cadillac du vieux mafioso était entrée dans le hangar avec, au volant, le tueur aux lunettes noires. Malko se laissa tomber avec délices sur le velours des coussins arrière. Joe ne disait pas un mot. Ils cahotèrent jusqu'à la route 91. Joe stoppa sur le bas-côté et se retourna. On apercevait dans le lointain les lumières de Las Vegas.

— Tu descends là, dit-il. Marche vite. Il n'y a que dix miles.

Malko hésita. Aussitôt le « Snob-Nose » jaillit dans le poing du tueur.

— Moi, je t'aurais laissé jusqu'au bout, dit Joe. N'essaie plus jamais de poser une question à qui que ce soit à Vegas. Personne ne te répondra. Bunny a passé le mot.

Malko, sans répondre, ouvrit la portière et descendit. Aussitôt, la Cadillac repartit d'où elle était venue. L'air était tiède.

Malko avait encore dans les oreilles le bruit de la presse. Il se mit en marche lentement, humilié et furieux. L'aimable John Gail et le gentil David Wise l'avaient tout simplement envoyé au massacre.

Maintenant il avait un compte personnel à régler avec Bunny Capistrano. Il pensa à l'inquiétude de Cyntia en ne le voyant pas arriver.

En tout cas, il était certain d'une chose : c'est que la tombe de Lone Mountain Road ne contenait pas le cadavre de Tony Capistrano.

Un camion arrivait. Il se plaça dans la lueur de ses phares et agita le bras. Le gros véhicule ne ralentit même pas et faillit l'écraser !

Écœuré, Malko se mit en marche vers les lumières du « Strip ». Décidé à faire payer cher à Bunny Capistrano cette marche forcée.

CHAPITRE X

Mike Rabelais descendit de sa bicyclette et la poussa dans le petit hall, sous le regard réprobateur du portier. Déjà sa vieille Ford Edsel en panne devant la pompe à incendie faisait mauvais effet. Mais une bicyclette ! Si Mike n'avait pas été lié avec les « boys », le portier l'aurait viré à coups de pieds.

La banquette arrière disparaissait sous les vieux journaux découpés, et les dossiers. Sans parler des chemises portant chacune une étiquette indiquant combien de temps Mike les avait portées ! De cette façon, l'avocat faisait de sérieuses économies de teinturier.

Depuis qu'il n'avait plus d'appartement, son existence se partageait entre son bureau et sa vieille voiture. Quand elle marchait encore, il couchait parfois dedans au milieu du désert.

Mike Rabelais était d'une avarice frisant la pathologie. Même s'il avait gagné cent mille dollars par mois – ce qu'il aurait pu faire – il aurait vécu de la même façon.

Il hissa sa bicyclette dans l'ascenseur. Arrivé au troisième, il l'enchaîna sur le palier. Elle lui servait pour les petits déplacements autour du « Strip ». Mike était, sans le savoir, un pionnier de la lutte antipollution. Il défit les trois verrous et pénétra dans les deux petites pièces de son bureau. C'était le capharnaüm habituel, avec des costumes pendus partout, des cartons, des classeurs. Mike faisait sa lessive dans le petit cabinet de toilette attenant à son bureau. Il ôta sa veste. Depuis longtemps, il portait les vêtements offerts par ses amis. Encore une économie. Évidemment, il flottait un peu dedans.

Soigneusement, il défit les trombones qui lui servaient de boutons de manchettes et retroussa les manches de sa chemise constellée de taches de graisse. Il trouva un bout de scotch et consolida la branche de ses lunettes.

La personne qu'il attendait était en retard. Pour passer le temps, il commença à lire un traité d'économie extrêmement ardu. Mike avait un cerveau proche du génie. S'il n'avait pas été un incorrigible original, son avenir eût été fabuleux. Mais il ne traitait que les affaires qui lui plaisaient.

Plongé dans son bouquin, il entendit à peine la sonnette. Il se leva et alla ouvrir.

— Salut, Tonton Mike !

Sandy Jones souriait de toutes ses dents éblouissantes, perchée sur des chaussures immenses qui accentuaient le galbe de ses jambes musclées. Elle portait une robe de jersey imprimé qui la moulait comme un gant. Sans un mot, Mike l'attira contre lui. Aussitôt, elle se frotta contre sa bedaine, cambrée et provocante.

— Attends un peu ! dit-elle. Laisse-moi poser mon sac.

Mike Rabelais avait déjà la respiration courte. Il fit pivoter Sandy, l'accota au bureau, glissa une main sous la robe légère. Il poussa un grognement de joie : elle ne portait pas de dessous. Elle ne restait pas inactive : ses doigts aux ongles démesurément longs se glissèrent vers le zip du vieux pantalon.

Mike Rabelais était déjà dans un état à rendre jaloux un bouc. Sans douceur, il s'inséra en elle d'une longue poussée de bas en haut. Sandy Jones poussa un petit cri.

— Doucement.

Mike Rabelais ne connaissait pas sa force. Il se réfréna et, par petites secousses, s'enfonça aussi loin qu'il le put. Se dressant même sur la pointe des pieds, appuyée des mains sur le bureau, la tête en arrière, Sandy ferma les yeux. Cette énorme présence en elle était juste ce qu'elle était venue chercher. Son excitation grandissait de seconde en seconde. De nouveau Mike se laissa aller à son rythme. Sandy gémit :

— Tu me fais mal !

Il ralentit imperceptiblement et elle tâcha de s'offrir encore plus. Mike était toujours prêt à faire l'amour. La première fois, il avait pratiquement violé Sandy, dans la cuisine de la villa. Sur le coup de la douleur, elle avait juré de ne jamais recommencer. Puis, délaissée par Bunny Capistrano, elle s'était mise à rêver à ce sexe inépuisable et avait revu Mike. Pour de rapides séances comme maintenant. Au moment où elle sentait venir le plaisir, il se retira brusquement d'elle.

— Oh ! fit-elle comiquement déçue.

Sans un mot, Mike la retourna et revint en elle. Sandy recommença à gigoter, heureuse, gémissant, ponctuant ses mouvements de mots orduriers. C'était une âme simple. Une bonne copulation sans problème représentait ce qu'il y avait de plus agréable dans sa vie.

De plus en plus excité, Mike la coucha sur le bureau, au milieu des papiers et des vieux journaux. Il était trempé de sueur, haletait, le ventre en avant. Sandy n'en avait cure : elle ne sentait que la blessure délicieusement brûlante au fond de son ventre. L'habituelle tornade se préparait. Elle crispa ses mains sur le rebord, pour ne pas glisser sous les coups de boutoir de Mike, cria.

— Ne t'arrête pas ! Ne t'arrête pas !

Mike ne s'arrêta pas. Sandy hurla pendant un temps qui lui parut

infiniment long, reprit son souffle et, aussitôt, s'ébroua. Son rimmel avait coulé et son maquillage fondait. Elle disparut dans le cabinet de toilette et réapparut cinq minutes plus tard, innocente comme une rosière.

À part les grands cernes bistres sous les yeux. Elle tendit chastement ses lèvres fraîchement remaquillées à Mike Rabelais, l'effleurant à peine.

— Au revoir, Tonton Mike. Je vais au golf.

Bunny Capistrano avait voulu qu'elle apprenne le golf. Ce qui lui permettait tous les jours de rendre visite à Mike. C'était l'amant idéal. On ne les voyait jamais ensemble, il n'était pas jaloux et il la satisfaisait comme un étalon.

Mike la raccompagna jusqu'à la porte, glissa la main sous la robe légère et rencontra un slip. Sandy était redevenue une honnête femme. Aussitôt après son départ, il s'installa dans un fauteuil un peu défoncé. Ressassant sa satisfaction.

Sandy était la maîtresse la plus agréable qu'il ait jamais eue. En six mois, il ne lui avait même pas offert un café. Son avarice sordide pavoisait. Elle ne lui demandait d'ailleurs rien. Sauf qu'il la satisfasse. Pour cela, il était toujours prêt. Certains soirs, il se garait dans l'énorme parking des *Dimes* et attendait que Sandy puisse s'échapper un quart d'heure d'un cocktail. Elle arrivait, essoufflée, et s'asseyait sur lui dans la voiture pour un orgasme rapide et délicieux. Parfois, elle venait nue sous une somptueuse robe de brocart et Mike avait l'impression de décupler son plaisir.

Le bureau de Mike – il n'avait pas de secrétaire – abritait leurs rencontres. Souvent par terre, à même la moquette. Ou sur le vieux canapé défoncé. Presque sans se parler. L'infatigable piston de Mike prenait vie dès qu'il voyait Sandy.

Plus il vieillissait, plus Mike attachait d'importance au sexe. Il n'avait jamais été marié et n'en éprouvait pas le besoin. Tranquillement, il commença à ranger son bureau et à rédiger une assignation pour un de ses clients, un restaurant. Il ne le payait pas, mais il y mangeait à l'œil.

Un coup de sonnette le fit sursauter. Il n'attendait personne et pensa que Sandy avait oublié quelque chose.

Il alla ouvrir sans même remettre sa veste et resta cloué sur le pas de la porte. Croyant être le jouet d'une hallucination.

Devant lui se trouvait la créature la plus somptueuse qu'il ait jamais vue. De longs cheveux blonds encadrant d'immenses yeux en amande et une bouche de rêve. Un corps sculptural moulé dans une robe de jersey de soie imprimé. Une poitrine haute et agressive dont les pointes saillaient à travers le tissu de la robe.

— Je cherche Mike Rabelais, demanda l'inconnue d'une voix

mélodieuse.

— C'est moi, fit Mike.

Il s'effaça pour la laisser entrer, notant au passage la cambrure insolente des reins. Comme si, d'un coup, on avait matérialisé ses phantasmes les plus secrets. Sandy n'était plus qu'une femelle sans importance. Mike Rabelais était mûr pour le viol. L'inconnue s'assit dans le vieux fauteuil en face du bureau et croisa les jambes. Mike Rabelais eut le temps d'apercevoir un bout de dentelle blanche et sa bouche s'assécha.

— Vous voulez divorcer ? demanda-t-il.

C'est la première idée qui lui était venue. Cette cliente-là, il ne lui demanderait même pas un *quarter*.

L'inconnue eut un rire de gorge.

— Merci ! Je ne suis pas mariée.

Et en plus, elle était libre ! Mike se sentait retrouver la foi de son enfance.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda-t-il, les yeux rivés sur ses jambes.

— J'appartiens au *San Francisco Star*. Je suis chargée d'enquêter sur Tony Capistrano. On m'a dit que vous aviez été son avocat. Or, certaines personnes prétendent qu'il n'est pas mort ?

Elle parlait d'une voix posée, basse, excitante, sans quitter des yeux son interlocuteur. Mike sentit une boule d'angoisse lui bloquer l'estomac. Brutalement, cette fille superbe devenait inaccessible. S'il vivait en paix à Vegas, c'est parce qu'il avait une notion très extensive du secret professionnel.

— Tony Capistrano est mort, dit-il.

La ravissante blonde ne se démonta pas.

— Vous l'avez vu mort ?

— Non, je n'étais pas en ville. Mais il a été enterré à Las Vegas.

La journaliste croisa et décroisa ses longues jambes dans un crissement de soie. Encore une vision à rendre Saint-Antoine gâteux.

— Vous n'avez jamais entendu dire qu'il soit vivant ? insista-t-elle.

— Jamais.

Mike se tortillait pour cacher un état qui lui faisait honte.

— Vous ne savez donc rien ?

Il fit un signe de dénégation, plongé dans son rêve érotique.

— Non.

La journaliste se leva d'un mouvement gracieux.

— Tant pis. Je suis désolée de vous avoir dérangé.

Une incontrôlable panique submergea Mike Rabelais. Si Sandy s'était présentée à ce moment-là, il l'aurait balancée sans hésiter dans le vide-ordures. Cette inconnue superbe, qui allait lui filer entre les doigts sans recours, le rendait fou.

— Où habitez-vous à Vegas ? demanda-t-il. J'ai justement une party ce soir.

Où il n'était pas invité.

Debout, en face de lui, le dominant, la jeune femme eut un sourire lointain.

— Je n'ai pas le temps de sortir. Trop de gens à voir.

Elle fit deux pas vers la porte. Mike Rabelais cherchait désespérément quelque chose pour la retenir.

— Attendez, dit-il tout à coup, je vais regarder dans mes vieux dossiers. Revenez cet après-midi. Vers cinq heures.

— C'est vrai ?

— Absolument.

Il fallait qu'il réfléchisse, qu'il trouve une information peu compromettante à donner.

La journaliste l'attendait debout, semblant hésiter.

— Où habitez-vous ? demanda Mike.

— Je ne suis pas encore installée, répondit évasivement la jeune femme.

Elle eut un sourire ensorceleur, comme pour se racheter.

— Alors, à cet après-midi.

Il suivit des yeux le balancement de ses hanches tandis qu'elle s'avançait vers la porte. Si seulement, il pouvait poser les mains sur ces courbes élastiques. Il l'accompagna jusqu'à la porte de l'ascenseur. Nerveux comme un collégien. Dès qu'elle eût disparu, il se rua à son bureau, ouvrit un tiroir, sortit un petit bol, du horse-radish, du Tabasco et du piment. Dans la poche de sa veste, il avait toujours un peu de céleri. Il prit une vieille bouteille de Pepsi-cola aux trois quarts pleine de vodka. Y ajouta les ingrédients et secoua. Il ne manquait plus que du jus de tomate pour confectionner des « Bloody Mary » à décaper de la rouille.

Au bar du coin, cela coûtait cinquante *cents*. C'est là qu'il emmènerait la journaliste. Ragaillard, il se mit à la recherche du dossier de Tony Capistrano.

Cyntia se laissa tomber à côté de Malko, avec un sourire las.

— Et voilà !

Elle lui résuma sa conversation avec Mike Rabelais. Tout en l'écoutant, Malko posa la main sur la longue cuisse découverte. Cyntia se tut, le fixant de son habituel air impénétrable.

— J'ai envie de toi, avoua Malko à voix basse.

Cyntia transpirait littéralement l'érotisme. Il comprenait que Mike Rabelais ait vacillé dans ses convictions. Si elle avait voulu faire une

carrière de courtisane, elle aurait terminé sur un tas d'or. Cyntia avançait légèrement les lèvres et dit d'une voix imperceptible :

— Moi aussi.

Depuis qu'ils s'étaient retrouvés la veille, ils avaient seulement flirté dans la suite de Malko. Ce dernier était rentré à quatre heures du matin aux *Dunes*, pris en charge pour les derniers milles par un camion complaisant. Bouillant de rage. La « fosse » était encore pleine de joueurs. Il avait pris une douche, téléphoné à Cyntia pour la rassurer et réfléchi. Il était grillé à Vegas. Les menaces de Bunny Capistrano n'étaient pas des paroles en l'air. Même s'il ne s'agissait que d'un mouvement de mauvaise humeur et si son frère était vraiment mort et enterré. Donc, s'il allait voir lui-même Mike Rabelais, l'avocat de Tony, il se casserait le nez. Il avait besoin de Cyntia.

Elle avait accepté sans hésitation. Ils s'étaient retrouvés dans une cafétéria de Sahara Avenue, au coin de Maryland, tout près du bureau de Mike. Après que Malko eut été louer chez Hertz une Pontiac verte. Déclarant que la Cadillac lui avait été volée pendant la nuit.

Cyntia s'étira, faisant saillir les muscles de ses cuisses.

— Quel vieux bonhomme dégoûtant. Ses yeux nageaient dans le sperme en me regardant.

In petto, Malko pensa qu'on ne pouvait pas sérieusement le blâmer.

— J'ai autre chose à faire avant, dit-il.

Cyntia se tourna vers lui.

— Je viens avec toi.

Quand elle prenait cette voix-là, ce n'était pas la peine de discuter.

Cette fois, le pistolet extra-plat de Malko était dans la boîte à gants, une balle dans le canon. Dans le coffre, il y avait assez de munitions pour démarrer une révolution moyenne. Malko ne se sentait pas d'humeur à subir de nouveau l'humour très particulier de Bunny Capistrano.

Bryan, le jeune croquemort, était en train de donner des noix à son perroquet, assis au bord de la pelouse, le dos appuyé à une tombe.

Malko gara la Pontiac au fond, près du crématorium. La poussière retombait à peine dans Lone Mountain Road. Cyntia sortit la première. Bryan posa son perroquet et s'arracha à sa pelouse. Son visage boutonneux exprimait un désir brutal et naïf.

— Miss ?

Malko sortit à son tour de la voiture et, aussitôt, le jeune croquemort se rembrunit.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? demanda-t-il.

Malko ignore la ton agressive. Il sourit aimablement au jeune garçon. Ce dernier s'aperçut bien que les yeux dorés de son visiteur

étaient striés de vert, mais n'en tira aucune conclusion.

— Je voudrais voir comment fonctionne votre crématorium, dit-il. Vous m'en avez dit grand bien la dernière fois.

Malko semblait parfaitement sérieux. Il tira même un billet de vingt dollars de sa poche et le tendit au croquemort.

Bryan hésita, puis le prit. Bien sûr, c'était une demande bizarre. Mais il n'avait rien à faire.

— O.K., dit-il. Venez avec moi.

La présence de la jeune femme blonde l'excitait et le troublait. Que venait-elle faire dans ce cimetière perdu ?

Il les fit pénétrer dans le crématorium. Leur montra les rampes à gaz chauffant le four où on faisait glisser le cercueil. Ce dernier avançait sur des espèces de rails, portant un berceau. Ensuite la porte du four se refermait jusqu'à ce que la combustion soit achevée. Un cercueil vide attendait dans le berceau, devant la porte du four. Le couvercle posé par terre.

Bryan s'approcha d'un tableau de commande et montra un bouton rouge.

— Là. Tout est automatique. Ça, c'est la minuterie pour le temps de chauffe.

Malko s'approcha. Il étendit le bras et, avant que Bryan ait pu l'en empêcher, appuya sur le bouton ! Il y eut un chuintement léger pendant quelques secondes puis un « phuif » et une flamme jaune jaillit, de plusieurs rampes à la fois. L'onde de chaleur fit reculer Malko et Cyntia.

Le croquemort fit un bond en arrière, apostrophant Malko.

— Non, mais vous êtes dingue !

Il s'arrêta pile, devant le canon du pistolet extraplat braqué sur lui. Cyntia lui adressa un sourire suave, désignant du doigt le cercueil ouvert.

— Installez-vous là-dedans, jeune homme.

Bryan resta cloué sur place. Certain, cette fois, qu'il avait affaire à des fous.

Cyntia alla fermer à clef la porte du crématorium. Aussitôt la chaleur se mit à augmenter rapidement. Le four ronflait sinistrement. Malko s'approcha du jeune croquemort et posa le canon du pistolet contre sa poitrine.

— Mettez-vous dans le cercueil, ordonna-t-il.

Comme un automate, le jeune homme monta dans le cercueil, restant accroupi et se tenant des deux mains aux côtés. Il se mit à pleurer.

— Vous n'allez pas faire ça ! supplia-t-il.

— Ce n'est pas exclu, fit froidement Malko. Cela dépend de vous. De la façon dont vous allez répondre à mes questions.

Le croquemort avala sa salive. Sans quitter des yeux les flammes jaunes qui le menaçaient. Cyntia examinait avec attention le tableau de commande.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— C'est vous qui avez averti Bunny Capistrano de ma visite, hein ?

Brian secoua la tête.

— Moi ! Non, je con...

Fermement, Cyntia appuya sur un bouton. Le berceau supportant le cercueil avança aussitôt de quelques centimètres vers la porte ouverte du four. Bryan hurla :

— Non !

Cyntia lâcha le bouton. Le chariot s'arrêta. Les flammes léchaient déjà l'avant du cercueil. Le visage du croquemort luisait de transpiration.

— Pourquoi avez-vous prévenu Bunny Capistrano ? répéta Malko.

— Il... il m'a téléphoné, balbutia le jeune croquemort. Pour savoir si personne n'était venu. Je lui ai dit. J'ai décrit comment vous étiez.

Cette fois, il semblait dire la vérité.

— Pourquoi lui avez-vous répondu ?

— Mais le cimetière est à lui !

Il semblait sincèrement surpris que Malko ne le sache pas. Décidément, la Mafia était intégrée.

Malko se rapprocha du cercueil où transpirait le croquemort.

— Pourquoi Bunny Capistrano est-il si nerveux au sujet de son frère ? Il a peur des fantômes ?

Bryan baissa la tête, répondit d'un ton effrayé.

— Je ne sais pas.

Malko plongeait ses yeux dorés dans les siens.

— Je crois que vous le savez.

Cyntia, bien stylée, avait déjà appuyé sur le bouton. Doucement, le cercueil recommença à glisser dans les flammes. Un hymne religieux se déclencha automatiquement, diffusé par plusieurs haut-parleurs. Il restait un mètre à parcourir. La chaleur devait être intolérable dans le cercueil.

— Mais je ne sais rien ! glapit Bryan.

— Dépêchez-vous dit Cyntia, le doigt sur le bouton.

Malko intervint.

— Vous étiez là lorsqu'on a enterré Tony Capistrano ?

Bryan renifla et se lança dans une longue diatribe, d'une voix hachée.

— J'étais là, mais il ne s'est rien passé d'anormal. Ils sont arrivés avec le cercueil et on l'a tout de suite mis dans la terre. Dès que le prêtre a eu fini de parler. Je ne sais rien.

— Vous êtes sûr ?

Malko était perplexe. Le jeune croquemort était trop terrorisé pour ne pas dire la vérité. Bryan hésita.

— Il y a bien un truc qui m'avait frappé, avoua-t-il. À un moment, Bunny s'est retourné. Il souriait.

Cette fois, il avait tout dit. Son visage était écarlate. Ses cheveux blonds collés par la sueur.

Malko fit signe à Cyntia qui poussa le bouton vert. Le cercueil s'éloigna des flammes. Aussitôt, Bryan sauta à terre et s'éloigna le plus loin possible du four. Il tremblait, reniflait, pleurait. Cyntia coupa le four qui s'éteignit.

— Bunny va me tuer, gémit Bryan. S'il sait que je vous ai parlé.

— Ce n'est pas moi qui le lui dirai, promit Malko. Il entraîna Cyntia vers la Pontiac. Le perroquet boitillait sur le gravier. Lone Mountain Road était toujours aussi désert. Et Malko n'était toujours pas beaucoup plus avancé. Un sourire pendant un enterrement. C'était un indice bien mince. Il fallait espérer que le charme de Cyntia arracherait quelque chose de plus à Mike Rabelais.

CHAPITRE XI

Cyntia essaya de ne pas éclater de rire en voyant Mike Rabelais sortir tranquillement d'une poche sa bouteille de Pepsi-Cola pleine de vodka « assaisonnée » et de l'autre une tranche de jambon roulée dans un papier.

Pour éviter un tête-à-tête qui aurait pu devenir délicat, elle lui avait demandé d'aller boire un verre dehors. Ils avaient échoué dans un minuscule petit restaurant chinois vide, *Foo*, sur Maryland avenue. Mike venait de commander des œufs pour lui et deux jus de tomate.

Une rangée de serveurs muets et jaunes, appuyés à leur comptoir, observaient la pulpeuse silhouette de Cyntia et le manège du vieil avocat. On apporta les jus de tomate et il versa aussitôt dans les deux verres le contenu de la bouteille de Pepsi. Il leva son verre :

— À vos recherches !

Cyntia trempa les lèvres dans le mélange. Il y avait de quoi faire fondre du tungstène. Heureusement qu'elle était habituée aux piments laotiens.

— Vous avez trouvé quelque chose sur Tony Capistrano ?

Mike Rabelais ne s'attendait pas à une attaque aussi brutale. Il avait projeté de tenir Cyntia en haleine encore une heure ou deux. Ensuite, ils iraient à la *party* qu'il avait repérée dans la chronique mondaine du *Las Vegas Sun*. Avec une aussi jolie femme que Cyntia, personne ne l'empêcherait d'entrer.

— C'est-à-dire que...

Cyntia consulta ostensiblement sa montre :

— J'ai très peu de temps, expliqua-t-elle. Un article à écrire.

Douche froide pour Mike. Devant son air dépité, la jeune femme se dépêcha d'ajouter.

— Si vous avez d'autres choses demain, nous pourrons nous revoir. Si vous ne savez rien, tant pis.

D'un geste habituel, elle croisa et décroisa ses longues jambes bronzées. Sans cesser de le regarder. Mike se sentit virer au clafoutis. Plus rien ne comptait que faire plaisir à cette fille. Tout en elle le rendait fou. Ses yeux allaient de la poitrine ronde aux jambes musclées sans parvenir à se fixer.

— Je crois qu'il faudrait aller voir le Docteur Gilpatrick au *Sunshine Hospital*, dit-il. C'est lui qui a signé le permis d'inhumer. Il

pourra peut-être vous aider. Bien que Tony Capistrano soit mort et enterré depuis longtemps.

La jeune femme était déjà en train de noter le nom du médecin. Mike osa s'enhardir et posa sa main sur son genou.

— Ce que vous êtes belle, fit-il d'une voix étranglée.

Elle tourna la tête avec un sourire impénétrable.

— Quelle importance !

Mike eut envie de lui dire que, pour lui, ça en avait beaucoup. Mais déjà, elle ramassait son sac et se levait, lui tendant la main.

— Merci, monsieur Rabelais. C'est si gentil à vous de m'aider.

En plus, elle jouait merveilleusement la comédie. Mike se leva, affolé.

— Je pensais dîner avec vous, protesta-t-il. Et ensuite aller à une *party*.

— Ce soir, je ne peux pas.

— Demain, alors ?

Elle le scruta de son regard indéfinissable.

— Pensez-vous pouvoir encore m'aider ?

Mike bredouilla :

— Bien sûr, bien sûr. Je vais chercher.

— Alors, je vous téléphonerai demain. Ou je passerai.

Elle traversa le minuscule restaurant, passant devant l'unique machine à sous et sortit dans la fournaise. Mike lui cria :

— Je ne bougerai pas demain.

Malko tendit la grosse enveloppe de kraft marron à Cyntia avec un sourire :

— C'est pour toi.

Elle l'ouvrit et resta muette devant les liasses de billets. Tandis qu'elle était avec Mike Rabelais, Malko avait été faire un tour à la Wells Fargo Bank. Il précisa doucement :

— Il y a vingt mille dollars. Tu vas les donner à Bunny Capistrano. A partir de ce soir, tu n'es plus *pit-girl*. Et tu viens t'installer dans ma suite.

Elle secoua la tête :

— Je ne peux pas accepter cet argent.

— C'est celui de Bunny, dit Malko en riant.

Il lui raconta l'histoire des quarante mille dollars. Elle sourit, se pencha sur lui, l'embrassa sur la joue :

— Merci. Je t'attends là-bas.

Elle sortit de la Pontiac verte et s'éloigna pour chercher un taxi.

— S'il vous plaît, Sir.

L'infirmière du docteur Gilpatrick avait la peau mate des fleurs tropicales, avec un ravissant petit visage rond, des yeux très noirs et un nez retroussé. Sa blouse blanche strictement boutonnée n'arrivait pas à dissimuler un corps fin et souple comme une liane. Une certaine langueur émanait de sa voix timide. Malko pensa qu'elle ne devait pas avoir dix-huit ans. De la musique pop sortait d'une poche de sa blouse. Malko sourit.

— C'est agréable de travailler en musique ?

Le petit visage rond s'éclaira d'un coup.

— Oh oui !

C'était encore presque une enfant. Malko se demanda ce qu'elle faisait dans ce cabinet austère de médecin arrivé. Aussi déplacée qu'une orchidée dans une cour d'usine.

— C'est amusant d'être infirmière ? demanda-t-il.

La jeune métisse se mordit les lèvres.

— Oh, non, je m'ennuie.

Malko n'eut pas le temps d'aller plus loin. Le petit visage rond se figea et une voix glaciale fit derrière lui :

— Voulez-vous entrer dans mon cabinet.

Le docteur Gilpatrick avait les cheveux gris, un visage carré et énergique et une amorce de double menton. À son regard pour l'infirmière, Malko subodora qu'elle était plus pour lui qu'une charge sociale.

Il pénétra dans un cabinet cossu. Le docteur Gilpatrick avait trois salles d'examen au second étage du building médical situé juste en face du *Sunshine Hospital*, sur Maryland Parkway. L'immeuble contenait une trentaine de médecins, un pharmacien et un opticien qui abritait dans sa boutique une superbe table de « 21 ». Ça, c'était Las Vegas.

Les murs du cabinet du docteur Gilpatrick – cardiologie et médecine interne – disparaissaient sous les diplômes encadrés tous plus élogieux les uns que les autres. Ce n'était pas un médecin marron. Il scruta Malko, cherchant à le jauger. Il avait toujours eu horreur de soigner les pauvres. Ce qui leur permettait de fabriquer d'autres pauvres, et ainsi de suite.

Il s'assit à son bureau, sortit son stylo, sourit à Malko.

— Qui vous envoie, Monsieur ?

Malko soutint son regard.

— Mike Rabelais.

Le médecin eut l'air étonné. Le vieil avocat ne devait pas lui envoyer souvent des clients.

— Mike. C'est gentil de sa part. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je viens vous voir au sujet de la mort de Tony Capistrano annonça Malko. Mike Rabelais m'a appris que c'est vous qui aviez signé son permis d'inhumer.

Il crut que le docteur Gilpatrick allait le jeter hors de son bureau.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'un ton glacial.

— Je travaille pour le *San Francisco Star*, dit Malko. Nous avons des raisons de croire que Tony Capistrano n'est pas mort.

Le docteur sembla hésiter, puis haussa les épaules.

— C'est ridicule. J'ai vu un article récemment à ce sujet. Au sujet d'un mythomane qui prétendait avoir retrouvé Tony. Bien entendu, ce garçon s'est volatilisé. Tony Capistrano est mort et enterré.

— Vous l'avez vu mourir ? demanda Malko.

Le docteur Gilpatrick inclina la tête affirmativement.

— Bien sûr. Il est mort au second étage du *Sunshine*. En *Intensive Care Unit*. Métastases hépatiques qui ont provoqué une hémorragie interne mortelle.

— C'est vous qui avez signé le certificat de décès ?

Le médecin ne broncha pas.

— Oui.

— Seul ?

— Oui.

— C'est une procédure normale ?

— Que voulez-vous dire ?

— Un autre médecin ne doit pas aussi constater le décès ?

— Pas forcément. Tony Capistrano était mon malade. Je travaille régulièrement avec le *Sunshine Hospital*.

Les réponses du médecin étaient claires, sans ambiguïté. Malko calcula qu'il devait gagner plus de cent mille dollars par an. Il ne faisait quand même pas partie de la Mafia. Il se força à continuer ses questions. Intérieurement découragé.

— Qu'est devenu ensuite le corps ?

Le docteur Gilpatrick fronça les sourcils.

— Je ne me souviens plus. Je crois que son frère est venu le réclamer. Il n'a même pas été à la morgue de l'hôpital. Ensuite la famille a choisi son morticien.

Malko cherchait désespérément la faille.

— Lorsque Tony Capistrano a été admis dans cet hôpital, insista-t-il, il avait un dossier médical, n'est-ce pas ? Avec des radios, les diagnostics, de ceux qui l'avaient soigné avant vous, etc. C'est vous qui l'avez ?

— Il est dans les archives du *Sunshine*, répliqua sans hésiter Gilpatrick.

Malko eut un sourire dangereusement poli.

— Je voudrais vérifier si ce dossier existe toujours. Pouvez-vous téléphoner à l'hôpital ?

Gilpatrick eut l'air excédé, mais n'hésita que quelques secondes avant de décrocher son téléphone. Aux U.S. A. il était dangereux de tenir tête à un journaliste.

Malko l'entendit demander les archives. Il y eut un long silence, pendant que l'employé cherchait. Gilpatrick écouta sa réponse et raccrocha. Sans changer d'expression.

— Il y a eu un petit accident, expliqua-t-il. Toutes les archives sont gardées six ou sept ans dans la cave. Or, il y a eu récemment une inondation et il semble que le dossier de Tony Capistrano ait été détruit parmi d'autres. De toute façon, vous pouvez aller vous renseigner au *Sunshine*, auprès du Central Directory Service.

Il se leva. Malko comprit qu'il n'en sortirait plus rien. Gilpatrick le raccompagna à la porte. L'infirmière tropicale avait disparu. Il n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent. Un sourire et une coïncidence ce n'était pas beaucoup pour cerner un fantôme.

La suite était vide. Malko eut un brusque coup au cœur. Cyntia ! Quelque chose s'était passé. Il se rua sur le téléphone, appela la chambre de la jeune femme. Pas de réponse. Il était monté si vite qu'il n'avait pas vérifié si elle se trouvait au jeu.

Mais elle n'avait aucune raison d'y être. Elle devait l'attendre là. Il se demanda si les vingt mille dollars ne l'avaient pas vexée. Si elle n'avait pas redisparu pour deux ans.

Et enfin, il remarqua la porte de la salle de bains fermée. Il se précipita et l'ouvrit.

Ses nerfs se dénouèrent d'un coup. Cyntia le regardait d'un air moqueur, assise sur la mosaïque du bord de la piscine ronde. Des jets d'eau chaude se croisaient à l'horizontale à fleur d'eau. À côté de la jeune femme il y avait une bouteille de Dom Pérignon entamée et deux verres.

Cyntia était nue. À l'exception de quelques chaînes d'or. Les cheveux relevés en chignon. Elle leva sa coupe en direction de Malko.

— À nos retrouvailles ! C'est moi qui t'offre le Champagne.

Il vint près d'elle et ils burent ensemble le liquide ambré et glacé et il se redressa. Les grands yeux en amande souriaient. Spontanément, Cyntia entoura les jambes de Malko de ses bras et posa la tête contre sa cuisse.

— Je suis si contente de t'avoir retrouvé ! J'étais triste quand tu as quitté Vientiane. Je pensais ne jamais te revoir. Viens. Détendons-nous. Faisons une parenthèse.

Malko regarda avec appréhension autour de lui.

— Tu m’as dit que ce plafond était une glace sans tain ! protesta-t-il. Que cette suite était pleine de micros !

Cyntia sourit moqueusement, montra les glaces obscurcies par la vapeur d’eau. Opaques.

— Il suffit de laisser couler l’eau, dit-elle. Le bruit couvre notre conversation et la vapeur empêche de nous voir.

Par moments, elle était géniale. Malko se déshabilla rapidement dans la chambre et revint se plonger avec volupté dans l’eau tiède. Il avait besoin d’oublier la CIA de temps en temps. Il se laissa masser par les jets, les yeux fermés, allongé à la surface de l’eau, la tête sur le rebord de mosaïque. Cyntia vint s’allonger sur lui et ils s’enfoncèrent dans l’eau. Les cheveux mouillés, elle paraissait dix-huit ans :

— C’est aussi chaud que le Mékong, remarqua-t-elle.

Elle frottait doucement son corps contre le sien. Grâce à l’humidité de leur peau, ils glissaient facilement l’un contre l’autre. Ils restèrent plusieurs minutes ainsi. Peu à peu Malko sentait s’éveiller son désir.

Se rappelant les goûts de Cyntia, il s’écarta et s’agenouilla dans l’eau à côté d’elle, de façon à ce que les reins de la jeune femme reposent sur ses cuisses. Elle se laissa caresser, le corps à demi immergé, la tête appuyée contre le rebord de pierre accrochée d’une main à la nuque de Malko. Peu à peu ses hanches s’animèrent d’une houle lente et régulière. Malko s’amusait à en surveiller le progrès dans leur reflet flou sur les glaces pleines de vapeur.

La main de Cyntia se crispa tout à coup sur sa nuque, ses jambes se raidirent, elle grogna sauvagement. Puis elle retomba, flottant dans l’eau comme une Orphée heureuse. La vapeur s’était encore épaissie et formait un cocon protecteur autour d’eux.

Cyntia ouvrit les yeux et sourit à Malko. De lui procurer ce plaisir l’avait lui-même excité au plus haut point. Cyntia se laissa glisser dans l’eau, les cheveux blonds frôlèrent la hanche de Malko et il retrouva le fourreau souple et brûlant de sa bouche. À son tour, elle s’agenouilla en face de lui. À chaque mouvement de sa tête, ses longs cheveux flottaient autour de Malko.

Les jets d’eau continuaient à les masser, à les assourdir. Mais la température augmentait sans cesse. Cyntia s’ébroua ; interrompit sa caresse, se redressa.

— On dirait un couple de homards en rut, dit-elle. Nous allons finir par être complètement cuits.

Elle sortit de la piscine. Pour s’amuser, Malko, frustré, la poursuivit, l’enlaça, la plaqua contre le mur. Elle fléchit légèrement les jambes pour qu’il la pénètre, les yeux fixés dans les siens. Elle était élastique et brûlante et demeura contre lui, ouverte, consentante,

heureuse. Égoïstement, il lui pétrissait les hanches, se frayait un chemin en elle, presque avec brutalité. Sans espoir : Cyntia lui avait avoué elle-même à Vientiane qu'elle était incapable d'éprouver un orgasme en faisant l'amour. Il glissa sur la mosaïque mouillée. Aussitôt, elle lui échappa en riant, courut dans la chambre.

Encore trempée, elle alla droit au grand canapé qui se trouvait face à une des baies vitrées et s'y pelotonna en chien de fusil, les genoux relevés jusqu'au menton, les mains nouées autour de ses jambes, regardant les lumières du « Strip » scintiller au-dessous d'elle. Impudique et insolite.

Malko, toujours pas assouvi, s'approcha du canapé, laissa courir ses doigts sur la poitrine de la jeune femme, debout face à elle, les genoux de Cyntia contre son plexus. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes. Malko commençait à se sentir des envies de viol. Il se pencha, posa sa bouche sur celle de Cyntia. Aussitôt, une langue acérée joua avec la sienne. Doucement, il défit les mains croisées devant les jambes, se rapprocha. Il était maintenant tout contre elle, presque involontairement, leurs ventres se touchèrent. Cyntia frissonna, bascula légèrement et, Malko n'eut qu'un léger coup de rein à donner pour se retrouver en elle. Elle semblait le repousser par sa position en chien de fusil mais il la sentait ouverte, réceptive. Elle noua ses jambes très haut derrière son dos, le torse rejeté en arrière, sur le dossier du canapé. Excité par cette étreinte insolite, Malko se mit à la labourer, debout contre le canapé, ne pensant plus qu'à son plaisir. Jamais il ne s'était enfoui en elle aussi profondément. Involontairement, il modifia son rythme, passant insensiblement du désir à la frénésie. Il lui sembla que Cyntia répondait à ses coups de reins avec moins de préméditation, que son corps s'abandonnait, s'assouplissait contre le sien. Qu'elle s'incrustait contre lui comme une fleur carnivore. Qu'elle n'était plus maîtresse de ses réflexes ! Il baissa les yeux sur elle. La tête appuyée contre le dos du canapé, elle haletait, la bouche ouverte, les traits contractés. Elle poussa un cri, tout à coup. Dément. Inattendu. Ses ongles s'enfoncèrent dans les reins de Malko, comme les griffes d'un fauve.

— Oui, oui, tu...

Son corps fut subitement secoué par un spasme foudroyant, ses jambes se dénouèrent, se dressèrent, tétanisées. Elle glissa encore plus dans le canapé et hurla, la bouche grande ouverte, les yeux clos. De toutes ses forces, aveuglément, comme une femme en train d'accoucher.

Hors de lui, Malko plongeait en elle aussi avec autant de vigueur que le permettait l'inconfortable position. Cyntia tremblait maintenant de tout son corps. Ses hurlements moururent, se muèrent en plaintes. Au moment où Malko atteignait son plaisir final. De nouveau Cyntia

hurla à faire trembler les vitres. Puis, ses jambes retombèrent comme brisées. On n'entendit plus que les deux souffles haletants. Une sirène de police hurla sur le « Strip ». Cyntia ouvrit les yeux, exhala un profond soupir. Tout son visage semblait s'être adouci d'un coup. Une petite ride d'amertume apparaissait à gauche de sa bouche. Elle attira Malko contre elle, le gardant en elle.

— C'est la première fois, murmura-t-elle. La première fois que je jouis en faisant l'amour. C'est extraordinaire. Comme des jets de feu partout.

De nouveau, ses beaux yeux chavirèrent. De fines gouttelettes de transpiration piquetaient la peau bronzée de son ventre.

— Mais pourquoi ? demanda Malko. Cyntia secoua la tête.

— Je ne sais pas. C'est venu brusquement, très vite. Dès que tu m'as pénétrée j'ai su que j'allais jouir. J'espère que je pourrai recommencer.

Un froissement à la porte d'entrée fit sursauter Malko. D'un bloc il se retourna, s'arrachant de Cyntia. Elle poussa un petit cri.

Il eut un rire nerveux. On venait de glisser sous le battant l'édition du soir du *Vegas Sun*.

Cyntia sourit, avec un peu de nostalgie :

— C'est la fin de la récréation.

Malko alla ramasser le journal par terre. Il le ramena et le déplia. À son expression, Cyntia comprit qu'il se passait quelque chose. Elle se leva et vint lire par dessus son épaule.

Une énorme manchette tenait les huit colonnes de la première page : Le cadavre de la Death Valley avait été identifié. Il s'agissait d'un photographe de San Francisco, Henry Durango. Venu enquêter à Las Vegas sur la « survie » éventuelle du frère de Bunny Capistrano, Tony.

Malko n'arrivait pas à lâcher le journal. Maintenant, il avait comme indice, plus qu'un sourire déplacé et une inondation insolite. Les gens de la Mafia ne tuaient jamais des « civils » sans raison impérieuse. La mort de Henry Durango était la preuve que Tony Capistrano était toujours en vie.

Cyntia revit le bon visage honnête du docteur Gilpatrick. Le médecin ne pouvait pas ne pas être au courant. Mais pour coincer Bunny Capistrano, il fallait une preuve de la survie de son frère. Cyntia appuya sa poitrine tiède contre le dos de Malko. Les pointes de ses seins étaient encore dures.

— Ce vieux dégoûtant de Mike Rabelais sait sûrement quelque chose, dit-elle.

C'était aussi l'avis de Malko. Mais il allait falloir faire très attention. Il ne tenait pas à se retrouver dans un trou au milieu de la Death Valley.

CHAPITRE XII

Mike Rabelais consulta nerveusement la pendule électrique de son bureau. Son idole était en retard. Peut-être n'allait-elle pas venir du tout. Il avait attendu toute la journée.

Maintenant, il se consolait en pensant que Sandy Jones n'allait pas tarder. Ce jour-là, sa leçon de golf était à quatre heures. Il en serait quitte pour lui faire l'amour en pensant à la blonde sculpturale. Le coup de sonnette le ramena à la réalité. C'était Sandy. Ragaillardi, il alla ouvrir.

Un inconnu blond avec des lunettes noires se tenait devant lui, un journal plié sous le bras. Mike fronça les sourcils :

— Que voulez-vous ?

— C'est moi, annonça la voix basse de Cyntia. La jeune femme qui était cachée par la porte du bureau apparut aux yeux émerveillés de Mike Rabelais. Un « débardeur » noir découvrait l'arrondi de sa poitrine et son short ultra-court lui allongeait encore les jambes.

Médusé, l'avocat s'effaça pour laisser entrer ses deux visiteurs. Essayant de ravalier sa déception. Son regard humide se posa sur les interminables cuisses découvertes par le short démentiellement provocant. Il se demanda s'il pourrait se retenir de les toucher. Son I.Q. dégringolait de seconde en seconde. Pourquoi diable n'était-elle pas venue seule ? Il en aurait pleuré de rage.

Brusquement le bureau lui sembla étouffant. Il souleva le battant d'une fenêtre, ne réussissant qu'à faire pénétrer un peu d'air brûlant. Cyntia prit place sur le vieux canapé et croisa les jambes, envoyant un Hot d'adrénaline dans les artères de Mike Rabelais.

Par un effort surhumain, il parvint à détourner les yeux et à les poser sur l'inconnu blond.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Malko déplaça le journal. La première page était encore occupée par l'affaire Henry Durango :

— J'enquête sur la « mort » de Tony Capistrano, dit-il. J'ai des raisons de croire qu'il est toujours vivant. Vous étiez son avocat, n'est-ce pas ? Et vous êtes très lié avec Bunny Capistrano ?

Les yeux de Mike ne vacillèrent pas derrière les lunettes. Devant le danger, son intelligence se remettait à fonctionner.

— Je le connais, comme tout le monde ici. Mais c'est tout. J'ai réglé quelques affaires banales pour lui.

Modeste comme une pâquerette. Mike Rabelais avait pratiquement sauvé la vie de Bunny Capistrano deux ou trois fois. Grâce à sa prodigieuse intelligence.

Le coup de sonnette le fit sursauter. Cette fois, cela ne pouvait être que Sandy Jones. Et ce n'était pas le moment. Il fit comme s'il n'avait pas entendu.

— On a sonné, remarqua Malko.

D'ailleurs, on resonait. Mike Rabelais se leva à regret.

Sandy lui sauta au cou, avec une exubérance suspecte.

— Tonton Mike !

En l'embrassant, il reconnut le parfum du *Jif-B*.

Ses yeux avaient une lueur inquiétante. Elle était saoule comme une caille. En dehors d'une minuscule robe s'arrêtant en haut des cuisses, elle portait des bottes dorées et des collants assortis. La discrétion personnifiée. Elle aperçut Malko et Cyntia et s'arrêta net, décontenancée.

— Alors, c'est la partouze !

Son regard se posa sur Malko et elle fronça les sourcils.

— Je vous ai déjà vu ! fit-elle. C'est vous qui avez apporté tout ce paquet de fric à Bunny, l'autre jour.

Mike Rabelais faillit avaler ses lunettes. Il ne comprenait plus.

— C'est exact, dit Malko.

Sandy se laissa tomber à côté de lui sur le canapé. Avec un sourire nettement engageant. Ses yeux tombèrent sur le journal déplié sur les genoux de Malko. Avec la photo de Henry Durango. Elle eut un hoquet suivi d'un ricanement méprisant.

— Tiens, ils l'ont retrouvé. Bunny avait dit qu'ils ne le trouveraient pas avant l'hiver. « Ice-Pick » Joe n'a pas assez creusé.

Mike Rabelais crut que son cerveau allait éclater. Il ouvrit la bouche pour adjurer Sandy de se taire, mais elle était lancée.

— Qu'est-ce qu'il était con, ce type ! Refuser cinquante mille dollars pour se faire flinguer ! En tout cas, ils ont jamais retrouvé son appareil. Il y pense encore, Bunny !

Malko dressa l'oreille.

— Quel appareil ?

— Tais-toi, hurla Mike Rabelais.

Sandy éclata d'un rire de folle. Sans faire attention à lui.

— Il avait pris des photos, ce con ! Mais quand le shérif l'a piqué au *Golden Nugget*, il avait plus son appareil ni le film. Et il a jamais voulu dire où il l'avait mis.

Mike Rabelais fit un bond de fauve jusqu'à Sandy, la prit par le bras et l'arracha du divan. Elle se débattit furieusement, cherchant à

se libérer. Mais le vieil avocat avait de la force. Il la poussa hors du bureau, dans la petite entrée, ferma la porte.

— Fous-moi la paix, hurla-t-elle. Tu as envie de te taper cette pute blonde !

Mike Rabelais recula d'un pas et la gifla à toute volée. La tête de Sandy porta sur le mur. Étourdie, elle se tut d'un coup.

— Tais-toi ! gronda Mike. Tais-toi. Tu te rends compte de ce que tu dis !

Sandy renifla, légèrement dessaoulée et protesta :

— Mais c'est pas un « civil » ! C'est un pote de Bunny. Il lui apportait plein de fric.

— Idiote, coupa Mike, *c'est* un « civil ». Et un journaliste, en plus. Qui enquête sur Tony.

Cette fois, les dernières fumées de J&B s'évanouirent. Sandy se mit à trembler. Totalement dessaoulée. Ne comprenant plus. Terrorisée.

— Tu ne diras rien à Bunny, supplia-t-elle. Mike ouvrit la porte du palier et la poussa dehors.

— Non, mais pour l'amour de Dieu, fous le camp ! Sandy Jones se retrouva dans l'ascenseur, pleurant et tremblant. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait plus du tout envie de faire l'amour.

Mike Rabelais rentra dans le bureau et affronta du regard Malko et Cyntia. De nouveau, les longues cuisses de la jeune femme faillirent lui faire perdre le fil de ses pensées. Il parvint à se dominer, s'extirpa un sourire :

— Cette fille est complètement saoule, dit-il. Je suis désolé de cet incident.

Malko plongeait ses yeux dorés dans ceux de l'avocat.

— Elle n'est ni folle, ni saoule, répliqua-t-il. Elle dit la vérité. Ce journaliste a été tué sur l'ordre de Bunny Capistrano. Vous devriez nous aider. Car cela risque de tourner mal. Et vous serez impliqué.

Mike Rabelais eut un sourire ironique :

— Si vous comptez sur le témoignage de Sandy pour inculper Bunny... De toute façon, dans cette ville, quand on a des amis, le tarif pour un meurtre, c'est six mois avec sursis. Quant à moi, je préfère être impliqué que mort. Je n'ai rien à vous dire et je ne sais rien.

Malko se leva, imité de Cyntia. Le vieil avocat suait la peur.

— Nous nous reverrons peut-être, dit-il.

Mike Rabelais se dandinait, avec un dernier regard pour les jambes de Cyntia. Ce short était vraiment à la limite de l'indécence. Mais il ne respira que lorsque la porte se fut refermée sur ses visiteurs. Étranges journalistes. Son instinct lui disait qu'ils étaient plus que cela.

Le danger s'éloignant, sa fringale sexuelle le reprit. Deux frustrations dans la même journée, c'était trop. Bien sûr, il connaissait

une petite Noire qui ne demanderait pas mieux de le soulager pour vingt dollars. Mais son avarice lui interdisait une telle prodigalité. Il prit son carnet, le feuilleta et tomba sur l'adresse d'une jeune divorcée au tempérament volcanique qui se desséchait à la piscine du *Caesar's Palace*. Tout à fait ce qu'il lui fallait. En plus, elle l'inviterait à dîner.

Mais quelle conne, cette Sandy ! pensa-t-il.

Malko regarda les six cents machines à sous du *Fairmont*, plutôt découragé. Un groupe de Noirs débraillés le frôla et l'un d'eux fit une remarque obscène sur la chute de reins de Cyntia. Une foule bigarrée se pressait sur les trottoirs de Fairmont Street, allant d'un casino à l'autre. Le gigantesque cow-boy en néon, accroché à la façade du *Golden Nugget* énonçait toutes les trente secondes son *Hello, Podner...* en levant un pouce de vingt centimètres. Le vacarme des jeux débordait jusque sur le trottoir.

— Où allons-nous ? demanda Cyntia.

Stoïquement, elle cuisait sur le trottoir brûlant. En sortant de chez Mike Rabelais, Malko avait décidé de reconstituer l'itinéraire suivi par Henry Durango, le jour de sa disparition. Puisque, grâce à Sandy, ils savaient maintenant l'histoire des photos. Pour tenter de retrouver l'appareil disparu. Avec Cyntia, il avait commencé par éplucher le *Las Vegas Sun*, dans l'ombre d'un parking, la climatisation de la voiture à fond. Les journalistes avaient bien fait leur travail. Tout y était. D'abord, l'interview d'une certaine Dee Windgrove, voisine de Bunny Capistrano, qui reconnaissait que Henry Durango avait habité chez elle quelques jours et qu'il était sorti ce matin-là avec un appareil muni d'un télé-objectif. Et qu'il n'était jamais revenu.

Puis une courte déclaration d'un employé du *Flamingo Motel* disant que le photographe avait son appareil lorsqu'il était sorti de l'hôtel, une demi-heure avant son arrestation par les hommes du shérif, au *Golden Nugget*.

Au-dessous, il y avait une très belle photo du shérif déclarant que Henry Durango n'avait ni film, ni appareil lorsqu'on l'avait arrêté, pour le remettre à la police privée des *Dunes*. À sa connaissance, ajoutait-il, il avait été relâché un peu plus tard, comme la direction du Casino le lui avait confirmé. Le fait que Henry Durango ait été retrouvé à plus de cent milles de Vegas prouvait que son meurtre n'avait rien à faire avec les *Dunes*. Enfin, une courte interview de Bunny Capistrano sur fond de tables de jeu. Souriant. Ne comprenant rien à cette affaire et s'étonnant douloureusement qu'on puisse reparler de la mort de son frère, Tony. Il laissait entendre que certains concurrents n'étaient pas étrangers à cette campagne de ragots

infâmes. À l'appui de ses dires, il citait un milliardaire nouveau venu à Vegas, qui s'était fait coller pour onze millions de dollars une mine d'argent ne contenant que de la craie. Ce qui l'avait rendu particulièrement boudeur et vindicatif.

Malko avait appris le *Las Vegas Sun* par cœur. Sans être plus avancé. Quelque part, entre le haut du « Strip » et Fairmont Street, Henry Durango s'était débarrassé de son appareil. Qui contenait vraisemblablement le film qui avait provoqué sa mort.

— Rentrons nous reposer, proposa-t-il.

Lui aussi était à tordre. Avec le crépuscule, la température semblait s'être encore alourdie. Ils tournèrent dans la Troisième Rue, pour récupérer la Pontiac au parking automatique. En passant devant une vitrine, Cyntia remarqua tout à coup :

— Je me demande pourquoi tant de gens donnent des instruments de musique en gage...

Malko s'arrêta net.

— Cyntia, dit-il. Tu es un génie.

À son tour, il examina la vitrine du « pawn-shop⁽⁸⁾ ». Il y avait de tout : des instruments de musique, des jumelles, des radios. Et des appareils photo... C'était l'endroit idéal pour dissimuler quelque chose pour un temps limité.

— Il faut savoir quel appareil Henry Durango utilisait, dit-il. Le *San Francisco Star* pourra peut-être nous le dire.

Il y avait une cabine au coin de la Quatrième et de Carson.

— C'est un Nikon, annonça Malko. Le modèle reflex avec un télé de 400.

Pendant qu'il téléphonait, Cyntia feuilletait les pages jaunes de l'annuaire, relevant les adresses des prêteurs sur gages. Par chance, ils étaient tous groupés autour du « Glitter Gulch ». Et ne fermaient pratiquement jamais.

Ils entrèrent dans la boutique la plus voisine. Un vieux bonhomme crasseux eut un sourire gras devant les jambes de Cyntia :

— Si vous me la laissez, je vous en donne bien cent dollars.

Le regard de la jeune femme aurait glacé de la lave. Malko ne put s'empêcher de penser que, parfois, le meurtre était une œuvre de bien.

L'affreux n'insista pas et demanda :

— Qu'est-ce que vous avez à fourguer ?

— Rien, dit Malko. J'achète. Un appareil photo. Qu'est-ce que vous avez ?

L'autre montra une étagère avec quelques Polaroids, des instamatics...

— Voilà tout ce que j'ai.

— Pas de Nikon ?

— Qu'est-ce que c'est ?

Avant de sortir, Malko demanda :

— Combien de temps gardez-vous les objets avant de pouvoir les vendre ?

— Ils ont un mois, dit le boutiquier. Mais il n'y en a pas un sur dix qui revient.

— Non ! Non ! Ne me tue pas.

Sandy hurlait, sanglotait, échevelée, les traits défaits, à quatre pattes au bord de la piscine de la villa de Bunny Capistrano. Elle essaya de se relever et Bunny lui envoya un coup de pied.

— Continue à ramper, salope, glapit-il.

Il brandit un gros « 45 » automatique et tira. La balle fit jaillir des éclats de mosaïque tout près de la tête de Sandy. Elle repartit, sur les coudes et les genoux.

En rentrant des *Dunes*, Bunny avait trouvé Sandy dans un état indescriptible. À la troisième paire de gifles, elle avait tout avoué. Déchaînant la fureur du vieux mafioso. Comme Sandy avait tenté de s'échapper dans le jardin, il l'avait rattrapée et la forçait à faire le tour de la piscine en rampant, tirant autour d'elle chaque fois qu'elle faisait mine de se relever... « Ice-Pick » Joe et Kenny assistaient à la scène, sans intervenir.

Bunny Capistrano commençait à s'essouffler. Il cria aux deux hommes :

— Emmenez cette pute dans ma salle de bains. Joe et Kenny se précipitèrent, relevèrent Sandy et la traînèrent à l'intérieur de la maison, sans trop de brutalités : elle pouvait encore redevenir la favorite. Bunny Capistrano les suivit, ferma soigneusement la porte de la salle de bains de marbre rose. Sandy s'était écroulée par terre, en pleine crise d'hystérie.

— On va la calmer, fit sombrement Bunny. Kenny, fous-la à poil.

Quand il était énervé, le vieux mafioso perdait facilement son vernis d'éducation.

Les yeux globuleux de Kenny clignotaient à une vitesse fantastique. Cela l'excitait terriblement. Aidé de Joe, il fit passer la mini-robe par-dessus les épaules, arracha les bottes dorées, les collants. Sandy ne réagissait même pas, tassée, nue comme un ver, sur le carrelage froid. Kenny lui pinça la pointe d'un sein. Aussitôt, elle hurla :

— Bunny, je te demande pardon.

Bunny respirait lourdement, étouffé par la rage. Qu'elle ait pu parler du film à un inconnu le dépassait. Elle qui vivait au sein de la Mafia depuis des années ! Elle avait besoin d'une leçon. Et aussi, pour s'envoyer en cachette ce vieux bouc de Mike Rabelais.

— Mettez-la debout, ordonna-t-il. Dans le bain.

Ils la prirent chacun par un bras, la forcèrent à se lever. Ses yeux étaient si gonflés qu'on ne voyait plus que deux fentes.

— Tenez-la bien, ordonna-t-il.

Il tourna un des robinets dorés. Aussitôt, le jet principal jaillit à l'horizontale, frappant Sandy en plein ventre. Son hurlement inhumain fit trembler les murs.

L'eau était brûlante, à 80 ».

Kenny et « Ice-Pick » Joe s'écartèrent le plus possible, éclaboussés. Leurs vêtements les protégeaient. Sandy se débattit, au milieu de la vapeur. Déjà la peau de son ventre rougissait et cloquait. Bunny arrêta l'eau.

— Foutez-lui la tête en bas, ordonna-t-il. Et écartez-lui les jambes.

Les deux hommes lâchèrent Sandy qui s'effondra. Mais aussitôt ils la reprirent par une cheville, la soulevant comme une carcasse de veau. Écartelée, la tête sur le dallage.

Bunny rouvrit le robinet. Cette fois, l'eau brûlante frappa Sandy en plein dans le sexe. Son cri n'avait plus rien d'humain. La vapeur commençait à envahir toute la pièce.

Bunny Capistrano maintint le jet pendant près d'une minute, puis cria :

— Lâchez-la.

Kenny et Joe sautèrent précipitamment au bord du bassin. Sandy tomba à quatre pattes dans l'eau brûlante qui montait. Elle se releva d'un effort désespéré et voulut sortir.

D'un coup de pied en pleine poitrine, Bunny la rejeta dans l'eau brûlante, haute d'une trentaine de centimètres. Elle retomba à plat-ventre, hurlant sans interruption. Elle tenta de remonter ; Kenny ou « Ice-Pick. » Joe la repoussèrent vers son supplice. Avec un dernier cri, Sandy glissa et resta étendue au fond, le visage submergé par l'eau brûlante. Bunny était satisfait.

— Sortez-la, dit-il.

Sandy ne l'intéressait plus. Elle avait été punie et cela suffisait. Il arrêta le jet. « Ice-Pick » Joe et Kenny se penchèrent et sortirent Sandy pour l'étendre sur le carrelage. Elle était écarlate, respirait difficilement. Déjà sa peau cloquait. Bunny Capistrano se détourna avec une grimace de dégoût.

— Appelez le *Sunshine Hospital*. Qu'ils envoient une ambulance. Qu'on la mette dans le service du docteur Gilpatrick.

Il sortit. Joe le rattrapa dans le couloir, murmura à son oreille :

— Le congressman Ready vous attend...

Ready était l'élus de Las Vegas. Un homme à ménager. Bunny plaqua sur son visage un sourire mécanique et entra dans le living-room. Ready était aussi bedonnant que lui, presque timide. Il se leva vivement, serra la main du vieux mafioso.

— J'espère que je ne vous dérange pas.

Bunny secoua tristement la tête.

— Pas du tout, mais nous venons d'avoir un accident. Une amie a glissé sur du carrelage humide et est tombée dans un bassin d'eau bouillante. Elle est assez sérieusement brûlée.

— C'est terrible, dit le congressman.

Bunny hocha la tête.

— On n'est jamais trop prudent.

— Joe ! hurla Bunny Capistrano.

Kenny venait de raccompagner enfin le congressman Ready. Une ambulance du *Sunshine Hospital* avait transporté dans un drap stérile Sandy, brûlée au second et au troisième degré pour la conduire en I.C.U.^{9} « Ice-Pick »

Joe surgit dans le living, mâchant une de ses éternelles friandises.

— Il faut que tu donnes une leçon à ce type, dit-il. Il commence à fouiner un peu trop. Casse-lui une jambe ou deux. Mais discrètement, hein. O.K. ?

— O.K., fit « Ice-Pick » Joe.

Il tourna les talons. Capistrano le rappela :

— Pas de vraie brutalité, hein ? Cela ferait des histoires.

Entre un obscur photographe « free-lance » et un émissaire de la Maison-Blanche, il y avait quand même une marge.

CHAPITRE XIII

— Je ne peux pas, répéta le vieux prêteur sur gages d'un ton désolé. Même avec le ticket... Ou alors vous attendez.

Malko n'arrivait pas à lâcher le Nikon humide de transpiration. Cyntia et lui l'avaient finalement découvert dans une petite boutique de la 4^e Rue. Seulement, il était inaccessible. Et Malko n'osait pas trop insister pour ne pas effaroucher le vieux boutiquier.

— Nous repartons demain, expliqua Cyntia de son air le plus enjôleur. Pour Los Angeles.

Malko avait eu le temps de voir qu'il y avait un film à l'intérieur du Nikon arrêté à l'image 27. Probablement le film pour lequel le journaliste avait été tué. Évidemment Malko avait son pistolet extra-plat. Cyntia échangea un regard avec lui. C'était risqué de tenter un hold-up en plein Las-Vegas. En cinq minutes, ils auraient aux trousses des policiers habitués à tirer d'abord et à s'expliquer ensuite.

Le vieux Ben Simon était bien embêté, lui aussi. Il remit le Nikon sur son étagère et dit :

— Moi, tout ce qui me faut, c'est le ticket. Parce que, je suis sûr que le type ne reviendra pas.

Malko sursauta :

— Pourquoi ?

Le vieux sourit finement.

— Parce qu'il a déjà filé son ticket à une fille. Une petite michetonneuse d'ici. Elle est venue l'autre jour. Vachement déçue quand elle a vu ce que c'était. Le type avait dû lui dire que c'était une radio ou un truc comme ça. Je suis sûr qu'elle sera contente de vous le vendre pour dix dollars.

Malko ne comprenait pas comment le ticket était en possession de cette inconnue. À moins qu'elle n'ait été une amie de Durango. De toute façon, il fallait la retrouver.

— Vous la connaissez ?

— Juliet, elle s'appelle, fit le prêteur. Elle vient souvent flamber par ici... Mais elle tapine dans les « carpet joints » sur le Strip... Je sais pas où, par exemple. Essayez de faire un tour là-haut et revenez.

Cyntia tira Malko par la manche :

— J'ai une idée. Viens.

Ils sortirent de la boutique. Cyntia semblait très excitée.

— À la fosse, expliqua-t-elle, il y a une fille qui connaît toutes les tapineuses de Vegas. Elle va nous aider.

Sue cachait ses quarante ans sous une tonne de fond de teint. Grosse blonde épanouie, boudinée dans une robe bleu électrique, elle portait sur les épaules une étole de vison. Cyntia avait été la récupérer à une table de craps où elle aidait à la ruine d'un « producer » particulièrement juteux. Ils s'étaient réfugiés pour parler près des cabines téléphoniques.

— Juliet, laissa tomber Sue, je la connais. Une grande nana avec un beau cul et le nez refait.

Tout en parlant, elle fouilla dans la doublure de son étole et en sortit trois jetons de vingt-cinq dollars qu'elle mit dans la main de Cyntia.

— Essaie d'aller me les changer. Je les ai piqués à l'autre connard pendant qu'il me pelotait les fesses.

Avant, les jetons étaient interchangeables entre les casinos. Maintenant, c'est plus délicat. Toutes les *pit-girls* étaient surveillées. Malko prit deux billets de cinquante dollars et les tendit à l'imposante *pit-girl*.

— Voilà pour les jetons. Vous n'avez pas une idée pour trouver Juliet ?

Sue fourra les billets dans son étole.

— Allez voir Ben, dit-elle. Ascenseur 3. De ma part. Elle repartit vers la fosse, digne et satisfaite.

Ben ressemblait à un rat. En moins sympathique. Malko était monté sans Cyntia dans l'ascenseur, perdu dans un groupe de clients. Il dut attendre le 11^e étage pour se retrouver seul avec le liftier.

— Je voudrais rencontrer Juliet, dit-il. Sue m'a dit que vous pouviez m'aider.

Le rat le toisa et flairant une bonne odeur de dollars, arrêta froidement son ascenseur entre deux étages.

— Vous la connaissez ?

— Pas moi. Un ami.

Le rat sourit.

— C'est une sacrée petite. Je peux vous arranger ça. Cinquante dollars. Maintenant.

Malko n'hésita pas. L'argent changea de main. Le rat était de plus en plus aimable. Il remit son ascenseur en route.

— Ce soir, expliqua-t-il. Vous allez au *Rapallo*. Sur Las Vegas Boulevard Nord. Un *strip-joint*. Après le spectacle, demandez Juliet et donnez-lui ça.

Il sortit de sa poche une carte blanche avec sa signature et « O.K. ». Malko l'empocha. D'autres clients montèrent. Ben redevint un liftier banal.

Cyntia l'attendait près du stand de journaux. Elle eut une moue de dégoût en apercevant la tête de rat de Ben.

— Je le connais, dit-elle. C'est un maquereau. De sa cabine, il surveille une vingtaine de filles. Il a une Rolls-Royce de dix-huit mille dollars avec un salaire de quatre-vingts dollars par semaine.

— Et maintenant, annonça l'animateur, première du concours de strip-tease amateur, Miss Juliet.

Doina s'élança sur le podium qui s'avancait jusqu'au milieu de la salle du *Rapallo*. Moulée dans un ensemble en lastex vert. Le *Rapallo* était ce que Malko avait vu de plus sordide à Las-Vegas. Une centaine de mâles esseulés s'entassaient dans une salle sombre pour admirer des strip-tease minables. Le clou était le strip amateur. Les clients étaient assis sur des tabourets, directement en bordure du podium, les verres posés dessus. Congestionnés, excités, hurlant des obscénités et des encouragements.

Tandis que l'animateur, médaille d'or de vulgarité, expliquait à la foule que Juliet était une petite standardiste de Los Angeles voulant se lancer dans la carrière artistique, elle commença à se déshabiller avec des trémoussements supposés érotiques. Elle avait un corps mince, des fesses cambrées, un long visage chevalin à l'expression vicieuse.

Assis en bout du podium, Malko guettait la fin du numéro. Heureusement, ce ne fut pas long. Juliet enleva lentement un slip de dentelle rose, exposa son pubis sous les hurlements des consommateurs et disparut derrière le rideau de scène. Cinq minutes plus tard, elle apparaissait discrètement dans la salle. Malko se leva. Juliet le toisa sans aménité quand il s'approcha d'elle.

— Je viens de la part de Ben, dit-il immédiatement.

Changement à vue. Il sortit la carte et elle l'empocha aussitôt, arborant un sourire commercial.

— Vous avez une voiture ? demanda-t-elle.

— Oui.

Elle baissa la voix.

— Attendez-moi dans le parking. Allumez vos phares.

Un policier en uniforme, bardé de cuir et de métal, veillait sur le parking du *Rapallo*. Malko vit Juliet l'aborder. Ils échangèrent quelques mots puis elle vint vers la Pontiac, ouvrit la portière et s'assit à côté de lui. Aussitôt, elle défit le zip de son pantalon de lastex d'un geste blasé.

— Attendez, fit Malko.

Elle se méprit sur sa réserve.

— Le poulet est O.K., dit-elle. On n'est pas mal ici, non ?

Malko pensa à Cyntia qui attendait à la *Villa d'Esté*, le restaurant italien où ils avaient dîné.

— Ce n'est pas pour cela que je voulais vous voir, dit Malko. Je voudrais récupérer mon ticket pour mon appareil photo.

Juliet le fixa stupéfaite, le zip toujours ouvert.

— C'est à vous ! Comment ça se fait.

— Je l'ai perdu l'autre matin. J'ai dû le laisser tomber au *Golden Nugget*. J'avais eu une mauvaise passe au craps. Je me suis fait envoyer de l'argent pour le récupérer. Je suis photographe, j'en ai besoin. Hier j'ai été chez le prêteur. Il m'a dit que vous étiez venue avec le ticket. Qu'il me le fallait. Alors je vous le rachète.

Juliet parut soulagée qu'il n'essaie pas de le récupérer sans payer.

— Combien ? demanda-t-elle.

— Trente dollars. Elle fit la moue.

— C'est pas beaucoup. Cinquante.

— Je ne peux pas plus de quarante, dit Malko.

Elle remonta son zip.

— O.K. Venez demain soir. Je vous le donnerai.

— Demain, je pars. Il me le faut ce soir.

— Je ne l'ai pas ici. Il est chez moi.

— Allons-y, dit Malko. Ensuite je vous ramène. Juliet hésita quelques secondes avant de se décider.

— O.K., dépêchons-nous. Sinon, je vais me faire engueuler.

Apparemment les cinquante dollars ne donnaient pas droit à d'interminables étreintes. Malko se dégagea du parking. Juliet le guida à travers un dédale de rues désertes, à l'est de Las Vegas Boulevard, et le fit s'arrêter devant un petit immeuble.

— Attendez-moi.

Elle sauta de la voiture. Malko attendit, plutôt nerveux. Juliet ressortit trois minutes plus tard, revint s'asseoir à côté de lui.

— Vous avez le fric ?

Il sortit cinq billets de dix dollars. Aussitôt, elle lui tendit un ticket roulé. Il vérifia rapidement et l'empocha. En pensant que Bunny Capistrano aurait donné deux cent mille dollars pour ce bout de carton rose. Au moment de descendre avant le *Rapallo*, Juliet se tourna vers

lui.

— Si vous revoyez Ben, ne lui parlez pas du truc. Sinon, il va m'en piquer la moitié.

Malko l'assura de sa discrétion la plus totale.

Malko pesa avec la lame du couteau et le dos du Nikon s'ouvrit. Il avait réenroulé ce qui restait du film. Il le sortit avec précaution et le contempla. C'est pour ce petit rouleau de celluloïd qu'un homme avait été torturé affreusement et tué.

Cyntia soupira :

— Le mieux, c'est de prendre le premier avion.

Malko secoua la tête.

— Non. Il ne faut pas laisser à Bunny Capistrano le temps de réagir. Faisons développer ce film.

La Pontiac était garée en bordure du Maryland Parkway, près de l'Université. Le vieux prêteur sur gages, une heure plus tôt, n'avait fait aucune difficulté pour remettre à Malko le Nikon contre trois cents dollars et le ticket. Aux *Dunes*, Bunny Capistrano paraissait les avoir oubliés. Vraisemblablement certain que Malko était dans l'impasse. Même le *Vegas Sun* avait relégué l'affaire en dernière page.

Malko repartit et, un demi-mille plus loin, tomba sur un mini-centre commercial avec une boutique de photo. Le jeune employé soupsa le rouleau.

— Pour demain ?

— Pour dans deux heures, dit Malko. Je suis pressé et je veux un tirage 21 x 24 de chaque photo. Je vous paie double tarif.

Il ressortit et rejoignit Cyntia. Ce n'était pas le moment de revenir aux *Dunes*. Pas tant qu'il n'aurait pas les photos.

À côté du photographe, il y avait un petit cinéma qui donnait *Deep Throat*, le Ben-Hur du film porno. Climatisé.

— Allons là, proposa Malko. Personne ne nous y cherchera.

Il paya dix dollars – c'était moins cher pour un couple et ils plongèrent dans l'obscurité. Une douzaine de couples vautrés dans des fauteuils contemplaient une fellation en gros plan accompagnée de musique « pop », la spécialité de la vedette de ce film étant voisine de celle des avaleurs de sabre. Mais au moins, il faisait frais. Cyntia se serra contre Malko. Sur l'écran, une fille prise par deux hommes à la fois, la bouche ouverte, hurlait d'un cri silencieux. À côté d'eux, un jeune Mexicain fourrageait avidement sous la jupe de sa voisine. Sur l'écran, un jet de sperme jaillit d'un membre impressionnant, inondant le visage de la « star ».

Piquée probablement au vif, Cyntia se pencha sur Malko. Elle

avait un faible pour l'insolite. Le Mexicain délaissa sa compagne quelques secondes, puis, émoustillé, reprit ses activités avec encore plus de vigueur.

Malko prit la grande enveloppe brune, laissa trente dollars sur le comptoir et sortit. Il attendit d'être dans la Pontiac pour examiner les photos. La qualité était parfaite. Malko reconnut facilement l'homme dont il avait vu la photo dans le dossier secret du State Department. Tony Capistrano, mort deux ans plus tôt. Les dernières photos étaient floues.

Le visage de celui qui l'accompagnait était également familier à Malko.

— C'est Joe, le garde de corps de Bunny, murmura-t-il.

— Que vas-tu faire ? demanda Cyntia.

La solution logique eut été de prévenir le F.B.I. Mais Malko savait ce que voulait David Wise. C'est *lui* qui devait retrouver Tony Capistrano.

— Essayer de savoir s'il est toujours là, dit Malko. Quelqu'un va se faire une joie de nous aider.

Le parking du docteur Gilpatrick était occupé par une Porsche bleue. Il habitait Morave Road dans un condominium tout neuf, isolé entre deux terrains vagues. Malko sonna. Presque aussitôt la porte s'ouvrit sur le visage bronzé de l'infirmière tropicale. En maillot deux pièces, un chapeau de paille sur la tête. L'impression de Malko se révélait juste. Malko lui sourit.

— Je peux voir le docteur Gilpatrick ?

— Je vais voir s'il est là, dit-elle l'air effrayé. Sans refermer la porte, elle disparut dans un petit couloir. Malko et Cyntia en profitèrent pour entrer. C'était un tout petit appartement, très moderne, avec une énorme stéréo, une kitchenette et quelques meubles bas.

Le docteur Gilpatrick surgit comme un typhon, la fille sur les talons. Uniquement vêtu d'un paréo. Il s'arrêta net devant Malko.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? aboya-t-il.

— Vous montrer des photos qui vont vous intéresser, dit Malko.

Devant le médecin médusé, il sortit une des meilleures photos de Tony Capistrano et la lui mit sous le net.

— Voilà votre « mort ».

Le docteur Gilpatrick regarda attentivement le document, fronça

les sourcils et demeura muet.

— C'est un mort qui se porte bien, remarqua doucement Malko. Vous reconnaissez bien Tony Capistrano à qui vous avez fermé les yeux ? Ces photos ont été prises la semaine dernière.

— Je ne comprends pas, dit le docteur Gilpatrick, fuyant le regard de Malko. Cet homme était mort, je peux le jurer.

Sa voix tremblait légèrement. Des gouttelettes de sueur étaient apparues sur son front.

— Vous le jurerez au F.B.I., dit paisiblement Malko. Au revoir docteur.

Cynthia avait déjà la main sur la porte. Le médecin se plaça entre la porte et eux.

— Où allez-vous ?

— Au F.B.I.

Ils se toisèrent quelques instants. Seconde après seconde, Malko vit le visage du docteur Gilpatrick se décomposer comme de la gélatine. Il dit à voix basse.

— Je peux vous donner dix mille dollars d'ici la fin de la semaine, et dix mille à la fin du mois. C'est tout ce que j'ai.

Malko secoua la tête.

— Je ne veux pas d'argent. Je veux savoir ce qui s'est passé et retrouver Tony Capistrano.

La petite métisse s'était assise et écoutait, l'air effrayé. Son regard allait de Malko à son amant. Celui-ci rafla une bouteille sur la table et se versa une rasade de whisky à assommer un mammoth adulte. Puis, il fit face à Malko :

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout, répondit Malko.

— C'est Bunny Capistrano qui a eu l'idée, avoua le médecin. Un de leurs frères était mort du cancer. Ils avaient toutes les radios. Ils ont changé les noms. J'ai signé un certificat disant que j'avais examiné Tony et qu'il n'avait plus que quelques semaines à vivre. Quand le dossier a été prêt, Bunny est entré en contact avec la Maison-Blanche. La campagne présidentielle coûtait cher. Et, de l'argent, Bunny en avait plus qu'il ne pouvait en dépenser. L'ordre de libération est venu de Washington, sans que les autorités du pénitencier aient été consultées. Le reste a été facile. Tony, à sa sortie de Leavenworth, a été hospitalisé au *Sunshine Hospital*. Dans mon service. Personne d'autre ne s'en est occupé. Le moment venu, j'ai fait à Tony une piqûre d'un hypnotique puissant. Son rythme respiratoire en a été considérablement ralenti. Linda a veillé à ce que personne ne s'en approche.

» Normalement, on envoie le corps à la morgue de l'hôpital, une heure après le décès. Bunny Capistrano est arrivé une demi-heure plus

tard, réclamer le corps avec un fourgon Chevrolet du Mémorial Gardens. Comme c'était son droit. Il a embarqué Tony et je n'en ai plus jamais entendu parler. J'ai seulement signé le certificat de décès deux jours plus tard.

Malko était stupéfié par la puissance de Bunny Capistrano.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-il. Vous n'êtes pas un mafioso. Vous avez un métier...

Le docteur Gilpatrick détourna les yeux.

— Bunny Capistrano m'a beaucoup aidé, avoua-t-il. Je venais de divorcer. Ma femme a huit enfants. Je dois lui verser mille cinq cents dollars par mois. Je lui ai acheté une maison. Il fallait que j'équipe mon cabinet. Un jour, Bunny est venu me trouver. Il m'a prêté cinquante mille dollars, sans rien me demander. Jusqu'à l'histoire de son frère. Je venais de rencontrer Linda. Il m'a offert ma Porsche. Je l'ai trouvée un jour devant ma porte. Je ne pouvais rien lui refuser.

Histoire classique. Malko n'avait plus rien à apprendre du médecin.

— Savez-vous où peut se trouver Tony ? demanda-t-il.

— Aucune idée. Le vieux Mike Rabelais doit le savoir.

— Qu'allez-vous faire ?

Gilpatrick eut un sourire triste.

— Mettre ce que j'ai de plus précieux dans ma Porsche, prendre Linda et j'aurai quitté la ville demain. Si Bunny apprend jamais que je vous ai parlé, je suis mort.

C'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Bonne chance, docteur, dit-il. Moi je reste à Vegas. Jusqu'à ce que j'aie retrouvé Tony.

— Il y a un type qui veut vous voir, boss, annonça Kenny. Un photographe. Dit que c'est important.

Bunny Capistrano sursauta tellement au mot « photographe » qu'il laissa tomber la cendre de son cigare sur le tapis de soie.

— Fais-le entrer, dit-il.

Le petit Hawaïen revint avec un pâle jeune homme intimidé et rougissant.

— J'ai lu les journaux, expliqua-t-il. À propos de l'histoire de votre frère. Aujourd'hui, il y a un type qui est venu faire développer un film. Je crois bien que...

— Décris-le, aboya Bunny, sans même chercher à dissimuler sa rage.

Le photographe s'exécuta. Bunny mâchait son cigare avec une fureur grandissante. Il fit un effort pour retrouver un peu de calme.

Posa de nombreuses questions sur le nombre de négatifs, de tirages, la qualité. Finalement, il se leva, tapa sur l'épaule du jeune homme.

— Tu me rends un sacré service, fit-il. Je ne l'oublierai pas.

L'autre se confondit en protestations d'allégeance, murmurant que s'il pouvait avoir l'exclusivité des photos du show des *Dunes*...

— Sûr, fit Bunny, sûr. Viens me voir demain matin et ne dis rien à personne.

Kenny apparut, raccompagna le photographe. Dès qu'il fut hors de la pièce, Bunny hurla :

— Joe.

« Ice-Pick » Joe surgit. Discipliné et massif.

— Le type qui vient de sortir, fit Bunny. Il faut qu'il « parte ». Avant ce soir.

— C'est comme si c'était fait, dit Joe. Normalement, il aurait dû discuter. En bon « hit man » il avait horreur de remplir un contrat sur un « civil ».

Dès qu'il fut sorti, Bunny laissa éclater sa rage, donnant des coups de pied dans les meubles, jurant tout seul, hurlant des injures.

CHAPITRE XIV

La Pontiac stoppa devant la boîte aux lettres sans nom de la villa de Bunny. Malko prit son pistolet extra-plat dans la boîte à gants et le glissa dans sa ceinture.

— Attends-moi, dit-il à Cyntia.

Le seul endroit de Las Vegas où pouvait se trouver Tony Capistrano était cette maison. Le plan de Malko était simple : s'en emparer et, ensuite, avertir la CIA. L'enveloppe des photos était toujours à côté de lui. Il allait ouvrir la portière quand un cri de Cyntia l'arrêta.

— Attention !

Il aperçut dans le rétroviseur la calandre de l'interminable Cadillac bleue de Bunny Capistrano arrivant à toute vitesse dans le chemin privé. Sûrement pas pour dérouler le tapis rouge. Au même moment, une Cadillac noire apparut en face, entrée par Burbank Road, bloquant toute sortie possible. Elle stoppa à quelques mètres de la Pontiac de Malko. Trois hommes en jaillirent des armes à la main. Ils ouvrirent le feu sur la Pontiac. Cyntia plongea sur la banquette. Le pare-brise s'étoila. À toute vitesse, Malko passa la marche arrière. La Cadillac bleue arrivait derrière lui. Coups de frein. La Pontiac trembla sous l'impact. Heureusement que les pare-chocs étaient à la même hauteur. Les trois tueurs arrivaient en courant. Ça allait être le massacre.

— Les photos ! dit Cyntia.

La seule preuve de la « survie » de Tony Capistrano. Impossible ni de reculer, ni d'avancer. Malko avait une fraction de seconde pour prendre sa décision.

Il passa en « low », appuya à fond sur l'accélérateur, braqua à droite, vira dans le petit parking entre les deux villas. Cyntia cria au moment où la barrière blanche le séparant du golf vola en éclats. La Pontiac atterrit sur le gazon et commença à zigzaguer sur le gazon bien arrosé. Quelques secondes plus tard, les deux Cadillacs jaillirent comme des obus à leur poursuite.

Malko réussit à rattraper une allée, émergea de l'autre côté du *Country Club*, en manquant pulvériser un kart de golf, tourna dans Spring Mountain Road, longeant le *Désert Inn* et émergea sur le « Strip » avec trente mètres d'avance sur ses poursuivants.

En se faufile entre les voitures de touristes il réussit à augmenter son avance. Mais les deux Cadillacs ne le lâchaient pas. Comme dans un cauchemar, il vit défiler la façade éclatante de lumière du *Thunderbird*, l'étrange Mississippi Boat du *Holliday Inn Casino*, la tente rouge et blanche du *Cirrus Circus*.

Cyntia s'était redressée, surveillait, en se retournant fréquemment, leurs poursuivants. Une odeur de brûlé frappa tout à coup les narines de Malko. Il inspecta le tableau de bord, le thermomètre d'eau était prêt à sortir du cadran ! Une balle avait dû toucher le radiateur. Ils ne continueraient pas longtemps ainsi.

Malko jura en allemand. Cyntia avait vu aussi.

— Je vais prendre ta place, dit-elle. Saute avec les photos.

— Non, c'est trop dangereux !

Au même moment le moteur de la Pontiac toussa. C'était la seule solution.

Le feu était au rouge à l'intersection de Flamingo Road. Malko monta sur le trottoir, tourna devant la carcasse inachevée du *Grand Hotel* en train d'avaler le *Bonanza*. Les deux Cadillacs n'avaient pas réussi à se faufiler. Il freina brutalement. Cyntia tenait déjà le volant. Sans même stopper, il ouvrit la portière d'un coup d'épaule et se jeta. Cyntia se glissa à sa place et redémarra.

Malko plongea dans les échafaudages du *Grand Hotel*, l'enveloppe de photos à la main, au moment où les deux Cadillacs prenaient le virage. La Pontiac était à cent mètres. Les deux voitures passèrent devant lui à toute vitesse. Il eut le cœur serré en pensant à Cyntia. Elle n'avait même pas le pistolet extra-plat.

Malko tournait comme un lion en cage dans sa suite, le regard automatiquement attiré par le minaret rouge et or en néon des *Dimes* qui s'allumait et s'éteignait sans cesse. Il était neuf heures, et Cyntia n'avait pas réapparu. Les photos reposaient dans un coffre de la Wells Fargo Bank et David Wise était prévenu de leur existence. Mais Cyntia était peut-être morte.

Malko hésitait sur la conduite à tenir. Depuis son retour à l'hôtel on n'avait plus rien tenté contre lui. Il se décida. Il allait tout aller raconter au F.B.I. Tant pis pour John Gail et tant pis pour la CIA. Il ne pouvait pas abandonner Cyntia à son sort. La police locale ne comptait pas, avec le shérif Tom Hennigan aux ordres de Bunny Capistrano. Comment ce dernier avait-il su pour les photos ? Il ne serait pas intervenu avec cette violence sans raison sérieuse.

Le téléphone sonna. Malko n'attendit même pas que la sonnerie ait stoppé pour décrocher.

C'était la voix un peu endormie de Mike Rabelais.

— Il faut que je vous voie, dit l'avocat. Tout de suite. C'est très important.

— J'arrive, dit Malko.

Il raccrocha, figé d'angoisse. Ses pires craintes étaient justifiées : Cyntia était entre les mains de Bunny Capistrano.

Mike Rabelais était préoccupé. Ce qu'il avait évité pendant des années se produisait : il était pris entre l'arbre et l'écorce.

On sonna. Il alla ouvrir et fit entrer Malko. Il n'attendit pas d'être assis pour l'apostropher.

— Vous êtes fou ! dit-il. Fou à lier. Sandy Jones est à l'hôpital. Ils l'ont torturée affreusement. Votre amie est entre les mains de Bunny. Il vous donne jusqu'à minuit pour la lui échanger contre les photos. Sinon, il la tue.

Les yeux dorés de Malko virèrent au vert : dans quel guêpier avait-il plongé Cyntia ?

— Vous savez où elle se trouve ? Mike Rabelais haussa les épaules.

— Bien sûr. Mais cela ne sert à rien. Le ranch appartient à un ami de Bunny. Le temps que vous alertiez le F.B.I., elle sera morte.

C'était sûrement vrai. Les négatifs étaient irrécupérables avant le lendemain. La banque ouvrait à neuf heures.

Malko essaya de parler calmement. Pour sauver Cyntia, ni la CIA ni John Gail ne l'aideraient.

— Allez trouver Bunny Capistrano. Dites-lui qu'il aura les négatifs demain matin. Ils sont à une banque. S'il touche à Cyntia, je le tuerai.

Il n'ajouta rien de plus. Son ton était assez implacable pour glacer n'importe qui. Mike Rabelais hocha la tête, inquiet :

— J'espère qu'il m'écouterà.

— J'espère aussi, dit Malko ; j'attends aux *Dunes*. Si on tente quoi que ce soit contre moi, les photos entreront en possession du F.B.I. le lendemain.

C'était une dépression naturelle au milieu du désert, pleine de détritrus, de vieux pneus, d'objets innommables. Mike Rabelais cligna des yeux, ébloui par le soleil couchant, horrifié.

Cyntia était attachée à une vieille cuve de mazout, écartelée contre le métal brûlant. Il faisait plus de 50°. Assis sur une vieille caisse, un homme de Bunny, la figure zébrée d'une grande marque rouge, s'amusait à tirer sur la cuve avec un Walther PPK, encadrant

Cyntia. Celle-ci devait mourir de soif. Sans parler de l'épreuve nerveuse. Mike s'approcha du tireur.

— C'est Bunny qui vous a dit de faire ça ?

L'autre le connaissait. Tout en changeant de chargeur, il dit avec bonne humeur.

— Bunny nous a dit qu'on pouvait en faire ce qu'on voulait, du moment qu'on ne la tuait pas. Cette salope a failli m'arracher un œil parce que j'étais un peu tendre. Je lui donne une leçon.

— Où est Bunny ?

— Là-bas.

Mike Rabelais détourna la tête. Cyntia l'avait vu, mais n'avait même pas appelé. Elle le prenait pour un ennemi.

Bunny Capistrano était assis dans un grand fauteuil en rotin, tirant sur son éternel cigare. Les yeux injectés de sang, les traits tirés, la bouche mauvaise. Il ne dit même pas bonjour à Mike.

— Tu as vu ce *mother fucker*.

— Oui, fit Mike. Il donnera les photos demain matin.

Bunny jeta son cigare.

— Jamais ! Je vais arracher les yeux de cette salope. Il va voir ce *son of a bitch*, ce...

Il en bégayait. Mike ne l'avait jamais vu dans cet état. Il eut peur.

— Bunny, dit-il, il ne faut pas tuer cette fille. Ce type est dangereux.

Il continua à lui parler d'un ton pressant, pendant près de dix minutes. Il plaidait pour Cyntia avec tout son désir frustré. Finalement, Bunny grogna.

— O.K. Mais tu es responsable s'il nous baise. Dis-lui qu'on lui remettra la fille demain à midi, à Northrop Wells.

Northrop Wells se trouvait à une heure de Vegas, sur la 91. Quelques pompes à essence et un drugstore. En plein désert.

Bunny retomba dans sa méditation morose. Mike Rabelais battit en retraite. Cyntia était provisoirement sauvée.

Malko transpirait sous son gilet pare-balles. La route 91 était totalement déserte. Un des deux postes à essence à l'intersection des deux routes était fermé. Malko y gara sa voiture. Une Ford cette fois. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Ressassant ce que Mike lui avait dit du traitement subi par Cyntia.

Maintenant, c'était une lutte personnelle entre Bunny et lui.

Le pistolet extra-plat était posé sur la banquette, chargé de balles explosives. En dépit de leur calibre modeste, chacune d'entre elles pouvait couper un homme en deux. Malko avait trois chargeurs dans

les poches.

— Les voilà, annonça Mike Rabelais.

La Cadillac bleu nuit de dix mètres de long arrivait de Las Vegas. Elle s'arrêta de l'autre côté de la route. Il était dix heures moins le quart. À cause des glaces bleutées, Malko ne pouvait voir l'intérieur.

— Allez voir ce qui se passe, dit-il à l'avocat.

Mike Rabelais descendit et traversa la route. Un gros camion-citerne passa en grondant, allant vers Beatty. Une vitre de la Cadillac se baissa. Mike parla avec quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur. Puis il retraversa.

— Elle est dans la voiture, dit-il. Il faut me donner les photos. Dès qu'ils les auront vérifiées, ils la relâchent.

Malko secoua la tête.

— Non. Je vais vous les remettre. Vous vous arrêterez au milieu de la route. Cyntia viendra vous rejoindre avec un des leurs. Celui-ci, dès qu'il aura vérifié les documents, laissera partir Cyntia vers ma voiture. Quand elle y sera, il pourra bouger.

Nouvel aller-retour. Mike était en sueur. Sa chemise déjà grise, virait au noir.

— C'est O.K., annonça-t-il.

Malko lui tendit l'enveloppe avec un serrement de cœur. Il s'immobilisa au milieu du carrefour sa glace baissée et son arme braquée sur la Cadillac bleue. Un homme qu'il ne connaissait pas sortit de la voiture. Puis les cheveux blonds de Cyntia apparurent. Sa bouche était bâillonnée par un large sparadrap noir.

Elle s'avança, marchant lentement les mains tendues devant elle comme une somnambule. Paraissant droguée. Malko avait une furieuse envie de faire éclater la tête de celui qui l'escortait.

Enfin, elle arriva à la hauteur de Mike Rabelais. Ce dernier donna l'enveloppe. L'homme de Bunny Capistrano l'ouvrit, compta les négatifs et les tirages. Puis il resta rigoureusement immobile au milieu du carrefour, tandis que Mike faisait traverser Cyntia.

Ce dernier avait la Cadillac et l'intermédiaire dans son viseur. L'avocat ouvrit la portière arrière, fit entrer Cyntia. Alors, seulement, Malko cria à l'homme immobile sous le soleil.

— Go.

L'autre courut vers la gigantesque Cadillac bleue. Malko se retourna. Cyntia était assise à l'arrière, blême. Mike Rabelais heurta involontairement une de ses mains et elle poussa un cri horrible.

Malko baissa les yeux dessus. Elles avaient doublé de volume. La peau était livide, marbrée d'ecchymoses, éclatée à certains endroits où des métacarpiens faisaient irruption à l'extérieur.

Cyntia murmura.

— Ils me les ont écrasées avec un étau.

La Cadillac bleue démarra en trombe. Sans viser, Malko tira, vidant son chargeur par la portière. Ses yeux avaient totalement viré au vert. La vitre arrière de la longue voiture se volatilisait. Il démarra derrière elle, brûlant le feu rouge du carrefour. Un semi-remorque l'évita de justesse, klaxonnant furieusement.

Mike était blanc comme un linge.

Cyntia se mordait les lèvres de toutes ses forces, pour ne pas hurler. Ses mains torturées lui causaient une douleur inhumaine. Malko lui sourit dans le rétroviseur. Elle parvint à lui rendre son sourire. À côté d'elle, Mike Rabelais regardait défilier le désert, terrifié par la vitesse de la Ford. Le compteur ne décollait pas de 110 milles. La voiture tanguait sur le ruban de goudron brûlant menant à Las Vegas.

La Cadillac bleue de Bunny Capistrano était loin devant. Pour l'instant, Malko ne pensait pas au vieux mafioso. Il n'avait qu'une idée : soigner Cyntia.

Le médecin leva un visage effaré vers Malko et Mike Rabelais, après avoir contemplé les radios immédiatement faites des mains de Cyntia.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-il. Elle a des fractures multiples des métacarpiens, dont plusieurs ouverts.

Cyntia, endormie par 2 cc³ de morphine, reposait sur une civière de l'Emergency Room du *Country Hospital* de Las Vegas. Ce qui restait de ses mains recouvert de baume du Pérou et posé sur un matelas de gaze.

— On l'a torturée, dit Malko. Un des citoyens les plus éminents de votre belle ville. Est-ce que c'est grave ?

Le médecin secoua la tête.

— Très grave. Elle a des fractures articulaires. Elle risque de garder les doigts raides. Sans parler des risques d'ostéite, avec les fractures ouvertes.

Malko sentit une coulée glaciale le long de sa colonne vertébrale. Cyntia infirme ! Il savait qu'elle ne le supporterait pas, qu'elle se suiciderait.

— Il faut lui sauver ses mains, dit-il.

— C'est presque impossible, répliqua le médecin. Il faudra lui mettre des broches. Mais pour les articulations. Il faut un chirurgien spécialiste de la main.

— Est-ce qu'il y en a un dans ce pays qui fasse des miracles ? demanda Malko.

L'autre hésita.

— Le Professeur Cartland, à Los Angeles, dit-il. C'est un magicien. Mais il va vous prendre au moins dix mille dollars par main.

Malko ne cilla pas.

— Cela m'est égal. Entrez en contact avec lui immédiatement. Charter un avion. Je veux qu'on la transporte sans perdre une minute.

Le médecin courut au téléphone. Malko regarda le visage livide de Cyntia. Pensant au caprice du destin qui l'avait conduite du Laos à Las Vegas.

Le chirurgien réapparut :

— C'est arrangé, annonça-t-il. Cartland l'attend dans deux heures. Sans garantie, mais s'il y a une chance de lui sauver les mains, c'est avec lui.

— Très bien, dit Malko. Préparez tout pour le départ. Je vais chercher de l'argent liquide.

Malko regarda l'ambulance s'éloigner. Un Cessna attendait à North Las Vegas Airport. Dans moins de deux heures, Cyntia serait sur la table d'opération. Elle n'avait pas repris connaissance.

Il se laissa tomber dans la Ford, suivi de Mike Rabelais, muet comme une carpe. Il avait perdu les photos, Cyntia était mutilée et, de tous ceux qui pouvaient l'aider, il ne restait que Mike Rabelais. Maintenant, il fallait retrouver Tony Capistrano en chair et en os.

Il démarra, roulant doucement sur Lake Mead Boulevard. Mike Rabelais rajusta machinalement la branche cassée de ses lunettes. Mal à l'aise. Sa joie de vivre évanouie.

— Mike, dit Malko, je vais encore avoir besoin de vous.

Mike Rabelais tourna la tête :

— Pourquoi ?

— Je veux que vous m'aidiez à retrouver Tony Capistrano.

Le vieil avocat eut un rire sans joie.

— Vous n'avez pas encore compris ! Je vous ai dit que je ne veux pas mettre le nez dans cette affaire.

— Je vous donnerai cent mille dollars, dit Malko en détachant chaque syllabe. En billets de cent dollars.

Mike Rabelais demeura silencieux. Troublé par l'importance de l'offre. Sa sordide avarice lui hurlait d'accepter. Tandis que la raison lui criait qu'il n'avait aucunement besoin de cet argent, qu'il y aurait toujours à Vegas des filles heureuses de se faire sauter sans histoire et qu'un étalon mort ne valait pas grand-chose.

Mais l'idée de laisser échapper cent mille dollars lui causait un malaise physique. Pourtant, il soupira.

— Ce que vous avez de mieux à faire est de prendre le premier avion pour sortir de cette ville. Si vous restez, vous serez mort d'ici ce soir.

Malko ne sourcilla pas. Ce n'était pas la première fois de sa carrière qu'il se heurtait à des adversaires dangereux. Les Tontons-Macoutes, les barbouzes irakiennes, les gens du K.G.B. ou les Tupamaros pour ne citer que les meilleurs, n'étaient pas des enfants de chœur...

— Vous ne me ferez pas changer d'avis, dit-il.

— Il y a une chose que vous ignorez, précisa Mike Rabelais. Bunny Capistrano a mis un contrat ouvert sur votre tête. Cinquante mille dollars et un *craps game*... Je connais au moins vingt types dans cette ville qui tueraient leur mère pour ce prix-là. Bunny a dit devant dix personnes que vous seriez mort avant le coucher du soleil.

CHAPITRE XV

Malko soupesa l'arme que venait de lui tendre l'armurier. Près de trois livres.

— C'est un « Auto-Mag », le seul magnum en automatique, souligna le marchand. Un sacré porte-bonheur. Si vous avez envie de déclencher une révolution, ajouta-t-il avec un gros rire, c'est juste ce qu'il faut...

Le magnum avait un canon de six pouces, une ligne sobre et à cent mètres étendait un mammouth. À plus forte raison un mafioso.

— Je le prends, dit Malko. Avec cinq boîtes de cartouches.

— Deux cent dix-sept dollars, précisa l'armurier. Il le remit dans sa boîte. Malko paya. Cela complèterait heureusement le pistolet extra-plat.

Cyntia volait vers Los Angeles. Il restait à retrouver Tony Capistrano. Et, accessoirement, à rester vivant.

Malko contempla longuement la photo panoramique de son château. À part le chuintement de la climatisation, la suite était totalement silencieuse, comme isolée du monde. C'était tentant de s'y retrancher. Mais Malko restait à Las Vegas pour un duel à mort avec Capistrano. Le vieux mafioso mettrait un point d'honneur à faire abattre Malko dans les heures qui suivaient. Son prestige était en jeu.

Il savait que son adversaire ne ferait pas appel au F.B.I. Que s'il réussissait à l'abattre, c'était vraisemblablement la fin de ses problèmes.

Malko pensa avec un peu d'amertume à John Gail, bien à l'abri dans son bureau de la Maison-Blanche. Tandis que, lui Malko, jouait les pigeons d'argile.

Cyntia était sur une table d'opérations, le docteur Gilpatrick en fuite et Mike Rabelais se terrait. Personne ne lèverait le petit doigt à Vegas pour l'aider. Sauf s'il faisait la preuve qu'il était de taille à tenir tête au redoutable Bunny Capistrano. En risquant sa vie. La situation basculerait peut-être alors en sa faveur. En ce moment même, des gens s'apprétaient à l'assassiner. Avec le maximum d'ingéniosité. Ce n'était pas la police locale qui allait le protéger.

Cette nuit somptueuse faisait partie du piège. La Mafia traitait toujours bien ceux qu'elle allait abattre. Les conventions...

Achevant de s'habiller, Malko passa une chemise en voile rose discrètement armoriée, se faisant la réflexion que la couronne brodée sur son côté gauche faisait un excellent point de repère pour un tueur...

Il entrouvrit la porte : le palier était désert. Chaque seconde était dangereuse. L'ascenseur arriva. Il se plaça au fond, face à la porte, arriva en bas en quelques secondes.

La queue résignée pour le show du soir serpentait le long des rangées de machines à sous, jusqu'à l'entrée de la salle de show du « Casino de Paris ». Autour des tables de jeu, c'était l'habituel incroyable mélange de robes du soir et de shorts. Il y avait de tout, à Vegas. Sauf des hippies. Des grappes compactes assaillaient les tables de craps, là où le casino gagnait le maximum d'argent... L'œil fixe, le geste automatique, d'autres joueurs engloutissaient inlassablement des quarts dans les machines à sous. De temps en temps, une poignée de pièces tombait, sous le regard torve de ceux qui n'avaient pas gagné.

Malko enregistra tout d'un rapide coup d'œil. Il défiait Bunny Capistrano sur son terrain. C'était donc là qu'il avait le maximum de chances d'être frappé.

Il coupa la queue, contourna l'enceinte du baccarat presque vide, les tables de poker surchargées de cartwheels, les sages rangées de chaises du Keno, et s'arrêta en bordure de la « fosse ». Prudemment le dos à un pilier.

Il remarqua à une table de « 21 », un personnage incroyable qui arborait une barbe taillée en forme de moustache géante, cirée à la Dali. Personne ne semblait y prêter attention.

Il tourna la tête et aperçut Bunny Capistrano assis à sa table habituelle, au Royal Box.

Des gardes, pistolet au côté parcouraient le casino. Le danger pouvait aussi venir de là. Malko passa près du craps et s'arrêta près de la table de « 21 » où se trouvait le faux Dali. Il resta debout, sans jouer, surveillant le va-et-vient autour de lui, attendant qu'une des chaises de la table se libère. Avec le début d'une idée.

Soudain, il « sentit » un regard posé sur lui. Il leva les yeux et aperçut un jeune Noir en chemise à carreaux, près des machines à sous, en grande conversation avec Ben, le « rat ». Il avait des cheveux très frisés et l'air nerveux. Quand il s'aperçut que Malko l'observait, il plongea dans la forêt des machines à sous. Ben repartit vers ses ascenseurs.

Malko avait du mal à contrôler les battements de son cœur. Il pensa à Joe Gallo, un des capo mafioso de New York, abattu en pleine foule au cours d'un meeting public. Depuis, dans une voiture d'infirme.

« Ice-Pick » Joe bougea avec précaution pour prendre dans sa poche une barre de chocolat. Chaque fois qu'il allait commettre un meurtre, il faisait une consommation effroyable de sucreries. Puis il recolla son œil à la petite glace sans tain rectangulaire.

Il apercevait deux tables de « 21 » avec les croupiers et les joueurs. Ou du moins le sommet de leurs crânes... Le tueur se trouvait dans une salle très basse qui surplombait la « fosse » à l'accès sévèrement gardé.

Au-dessus de chaque table de jeu, se trouvaient des glaces sans tain, qui permettaient une surveillance discrète. Certains croupiers s'étaient ainsi retrouvés dans un trou au milieu du désert, sans savoir pourquoi.

« Ice-Pick » Joe était parfaitement calme, en préparant son trente-septième meurtre, le trente-sixième avait été le photographe. Il était « parti » sans même s'en rendre compte. Joe avait posé près de lui le colt « Python » à canon de deux pouces que Bunny lui avait remis le matin même. Une arme « propre ». Les numéros avaient été supprimés à l'acide. Dès qu'il aurait tué l'homme blond, il le laisserait glisser par terre et sortirait tranquillement du Casino-Hôtel. Une semaine au Mexique pour se faire oublier et tout serait dit.

Il surveillait sa victime depuis dix minutes attentivement, afin d'être sûr qu'il n'avait pas d'arme. Il n'y avait aucune bosse suspecte à la ceinture. Comme il était en chemise, cela ne laissait pas beaucoup de possibilités. L'imbécile qui se croyait en sûreté parce qu'il était au milieu de la foule. C'est là qu'on frappait le plus facilement... « Ice-Pick » Joe laissa traîner son regard sur la poitrine d'une fille blonde qui venait de s'approcher de sa future victime. Une joueuse professionnelle cherchant le pigeon. Un pigeon presque mort.

— Vas-y, cocotte, plume-le pendant qu'il est encore temps, murmura-t-il pour lui-même.

Il avait envie d'une bonne Heineken, mais ce n'était pas le moment.

La fille était belle. Il mordit dans son chocolat fourré comme si cela avait été sa hanche et consulta sa montre.

Six heures.

Les gardes changeaient. Les nouveaux étaient des types totalement sûrs. « Ice-Pick » Joe se releva d'un bond. Il ouvrit la porte fermée à

clef, referma et sortit. Il arriverait à côté de sa victime, lui tirerait deux ou trois balles dans la tête et se perdrait dans la foule. Il avait choisi exprès une arme qui faisait du bruit, pour effrayer les badauds. Il était vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon clair et portait des lunettes noires. Ce qui avait peu d'importance. Une fois, il avait pu voir les témoignages après un de ses meurtres : onze témoins : onze descriptions différentes.

Malko ne lâchait pas des yeux le Noir qui arrivait. Il s'était arrêté au craps quelques secondes, sans jouer, puis à la table voisine de « 21 ». Plusieurs fois, il avait surpris son regard posé sur lui. Il avait une allure trop volontairement dégagée.

Il passa près de lui et Malko enregistra le visage grêlé de petite vérole, des traits grossiers et veules. Pur produit du ghetto noir. Il ne venait sûrement pas jouer. Instantanément, il sut qu'il allait se passer quelque chose.

Le Noir s'arrêta et fit volte-face. Ses traits s'étaient tendus. Il plongea la main dans sa poche, la ressortit avec un petit automatique noir qu'il brandit en direction de Malko. Sa main tremblait. Malko rafla une poignée de jetons devant lui. Le Noir appuya sur la détente.

Juste au moment où Malko lui jetait à la figure les jetons. Dans un geste instinctif de défense, il leva le bras. La balle se perdit dans le plafond. La détonation avait fait sursauter tout le monde. Lâchant ses cartes, le croupier plongea derrière sa table.

Malko l'imita au moment où le Noir tirait une seconde fois.

La balle transperça la tête de l'homme à la moustache cirée. Il s'affaissa sur la table dans un jet de sang, la mâchoire fracassée, un œil crevé. Des femmes se mirent à hurler. On s'était arrêté de jouer aux tables voisines. Malko bondit vers le Noir.

Celui-ci continuait à vider son chargeur. Une femme prit une balle en pleine poitrine, tomba en crachant du sang. Malko saisit le poignet du tueur et commença à le frapper sur le bord de la table de jeu.

Le croupier surgit de dessous sa table avec une batte de baseball et l'abattit de toutes ses forces. Le poignet brisé, le Noir poussa un cri de fou, bava, se débattit.

Un garde en uniforme se frayait frénétiquement un chemin à travers la foule, un énorme Smith et Wesson « Magnum » au poing. Il arriva à la hauteur du Noir en train de se débattre, lui assena un coup de crosse de haut en bas. L'autre tomba. Aussitôt, à bout portant, le garde lui tira trois balles dans la poitrine.

Le Noir eut un sursaut désespéré et mourut immédiatement, déchiqueté par les énormes balles. Les détonations du magnum

avaient couvert le brouhaha du jeu. On s'arrêta partout.

— Hé, vous l'avez assassiné ! cria un joueur, il ne pouvait plus faire de mal.

Le garde ne répondit même pas. Remettant son arme dans son étui, il s'agenouilla et commença à fouiller le corps.

D'autres gardes arrivaient, écartant brutalement les badauds, isolant le corps étendu. C'est Bunny Capistrano lui-même qui lui avait crié de le tuer immédiatement. Le Noir s'appelait Wilmington. C'était un modeste voyou appâté par les cinquante mille dollars et le *craps game*. Mais il aurait pu parler. Son exécution ne poserait aucun problème avec la police locale. Une ordure de moins, dirait le shérif.

Un groupe de badauds terrorisés regardait l'homme à la moustache cirée agoniser. Ses yeux divergeaient, il avait quelques spasmes. À côté de lui, une future veuve se payait une superbe crise d'hystérie. Quelques petits malins ramassaient discrètement les jetons lancés par Malko. On était loin du calme feutré des salles aux plafonds dorés du Casino de Monte-Carlo.

Le garde qui avait tiré essaya de dominer le brouhaha de la foule.

— Est-ce que quelqu'un a vu ce qui s'était passé ? demanda-t-il sans conviction.

Question déplacée. Tout le monde s'en moquait. Déjà les croupiers pressaient les paris. Un hurlement jaillit de la table de craps. Un joueur venait de sortir un 9. Le business repartait. Une interruption faisait perdre une fortune aux *Dunes*. On n'allait pas observer une minute de silence pour un voyou nègre.

Personne ne semblait prêter attention à Malko. Il est vrai qu'il n'avait pas été touché. On apporta une civière sur laquelle on chargea le mourant. On avait déjà jeté un tapis vert sur le Noir. Le croupier essayait de mettre un peu d'ordre dans ses jetons. Il secoua la tête et lança à la cantonade :

— Encore un dingue...

Peu à peu, les joueurs se rasseyaient sur les chaises vides. Malko s'assit à une des chaises vides, face au croupier, ostensiblement le dos à la foule.

Un vrai pigeon d'argile.

« Ice-Pick » Joe s'était transformé en statue de sel. Il était à trente mètres de Malko quand le Noir avait sorti son arme. Quelques secondes de plus et il se retrouvait pris en sandwich. Maintenant, appuyé à un pilier près des tables de poker, il surveillait sa victime.

Pour lui, les ordres n'avaient pas changé. Ce nègre était un outsider.

Bunny Capistrano avait peut-être eu tort de donner le mot pour les cinquante mille dollars et le *Craps game*. Tous les toquards de Vegas étaient sur le coup. « Ice-Pick » Joe se dit que ces négros n'étaient capables de rien, sauf de chanter et de faire de la musique. Pas de refroidir un type dans un casino.

Il plongea une main calme dans sa poche pour y prendre une barre de chocolat et commença à la grignoter lentement, en attendant que les choses se tassent. On venait de transporter le mort dans le lobby enroulé dans une bâche de table à jeu. Deux gardes veillaient sur lui, après avoir récupéré le pistolet. Deux assistants du shérif surgirent.

Il y eut une courte discussion et ils disparurent dans les bureaux du manager, près de la réception. Cela allait s'arranger très bien.

« Ice-Pick » Joe reporta son attention sur Malko.

Il était sûr dorénavant qu'il était désarmé, et sans méfiance.

C'était le contrat le plus facile de sa carrière.

Il acheva son chocolat, observa le poker quelques secondes pour se décontracter et plongea dans la « fosse ». Il avançait sans se presser et surtout, sans jamais regarder sa victime. Plus que vingt mètres. L'autre tournait le dos, assis à la première chaise de la table de « 21 ». Brusquement « Ice-Pick » Joe se dit que c'était trop facile, que sa victime ne pouvait pas ne pas être sur ses gardes.

Mais c'était trop tard pour reculer. Dans son métier, lorsqu'on ratait un contrat, on n'en avait plus jamais.

Il fit trois pas en avant et plongea la main droite dans la poche de son pantalon d'un geste le plus naturel possible, essayant de toutes ses forces mentales d'évoquer l'image d'un homme paisible prenant son mouchoir.

Pour faire plus vrai, il éternua au moment où il sortait le « 38 ».

La suite était simple : le bras tendu, les explosions qui déchirent les oreilles, le sang qui jaillit. « Ice-Pick » Joe visait toujours la tête parce que cela ne pardonnait pas. À trois mètres, il en mettait quatre sur cinq au but.

D'un coup de pouce, il releva le chien du « Python ».

La nuque de son adversaire était à moins de trois mètres.

Malko était tendu comme une corde de violon, le regard glué à un des petits miroirs rectangulaires qui dominaient la table autour des projecteurs, la raison pour laquelle il avait choisi cette place. Il voyait grandir la silhouette de Joe, le garde du corps de Bunny Capistrano. La décontraction du tueur ne le rassurait pas. Son instinct lui disait qu'il venait tuer.

Cela allait se jouer à la fraction de seconde près. Celui-là était autrement redoutable que le petit Noir fou dont le cadavre reposait encore dans le lobby.

Il glissa la main droite sous la table, l'enfonça dans la poche de son pantalon. Le grand malabar aux cheveux gris n'était plus qu'à cinq mètres. Les doigts de Malko tâtèrent la doublure ouverte d'un coup de rasoir, trouvèrent la crosse de l'« Auto-Mag » collée contre sa cuisse avec du sparadrap. Son pouce déplaça le cran de sûreté. L'arme était prête à tirer.

Joe éternua et plongea la main dans sa poche.

Le croupier de la table qui avait déjà un roi, retourna un as. « 21 ». Il étendit le bras pour rafler tous les jetons.

Malko pivota sur sa chaise en sortant le Magnum. Son oreille enregistra le cliquetis d'un chien qu'on armait.

« Ice-Pick » Joe eut le temps de penser que c'était un truc vieux comme la prohibition. Il photographia l'énorme automatique braqué sur lui. Il y eut une explosion assourdissante. Joe sentit dans sa poitrine une incroyable sensation de brûlure, puis le choc de la balle.

L'homme blond avait tiré une fraction de seconde avant lui. Il savait qu'il était touché, mais ne sentait pas encore la douleur. Tout à coup, tout sembla se dérouler au ralenti. Il ressentit une autre brûlure près du cou, sans savoir très bien ce qu'il arrivait.

Ses réflexes prirent le dessus. À son tour, il appuya sur la détente du « Python ». Il lui semblait que son bras était toujours tendu vers l'homme qu'il devait tuer.

Mais il vit la tête du croupier exploser, Quelque chose ne tournait pas rond.

Il tira encore une fois, vit distinctement le tapis vert se déchirer. Une autre balle le frappa, il ne sut jamais où. Il ne comprenait plus pourquoi il ne voyait plus l'homme qu'il était venu abattre.

Il eut l'impression qu'on le couchait très doucement par terre. La dernière chose qu'il entendit fut un cri strident de femme.

Malko encore assourdi par les détonations, contemplait l'homme qu'il venait de tuer. Il n'avait pas lâché son « magnum ». Cette fois, le jeu s'était arrêté. Tous les joueurs avaient brutalement reflué en demi-cercle.

La chemise blanche de « Ice-Pick » Joe n'était plus qu'un plastron sanglant. La moitié gauche de son visage avait été arraché par la dernière balle. La table de « 21 » était un magna de cartes, de cervelle et de sang.

Malko essaya de reprendre une respiration normale. Sans sa ruse,

il serait mort. Le brouhaha de la foule lui parvenait dans un brouillard. Trois surveillants fendirent la foule, arme au poing, l'entourèrent.

— Nom de Dieu, c'est une boucherie ici ! Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda un surveillant.

Il le savait très bien, ce qui s'était passé. Bunny Capistrano était en train de piquer une crise d'hystérie à la pensée que son meilleur « hit-man » était mort. Et que Malko ne l'était pas.

— Cet homme a voulu me tuer, dit Malko, en désignant Joe.

Un homme en chemise les cheveux ras, des lunettes, sortit de la foule.

— C'est exact, dit-il. Il s'est approché par derrière et... J'ai tout vu.

— Fermez votre gueule, fit le surveillant. C'est moi qui parle.

L'inconnu vira au violet. Il mit une carte sous le nez du garde :

— J'appartiens à l'I.R.S. et je suis assermenté, fit-il glacial. Vous feriez mieux de prendre mon témoignage.

Ravi de cette aide inattendue, Malko se tenait coi. Le garde, au mot de I.R.S. était rentré dans sa coquille.

— O.K., O.K., Sir, dit-il. Tout va bien. Le shérif va venir.

Tout allait bien, sauf pour « Ice-Pick » Joe.

Malko posa avec précaution son « magnum » sur la table de « 21 ». L'armurier ne lui avait pas menti. C'était parfait pour une révolution. Il venait de remporter une sérieuse victoire sur Bunny Capistrano.

La sirène d'une voiture de police mourut à l'extérieur.

Plusieurs policiers en uniforme firent irruption dans le lobby, bousculèrent les joueurs et se ruèrent vers la scène du drame. À leur tête, se trouvait le shérif Tom Hennigan.

En voyant Malko, il eut un sale sourire, sortit les menottes de sa poche et les lui passa prestement.

— Vous êtes en état d'arrestation, annonça-t-il.

CHAPITRE XVI

Des policiers en uniforme entraient et sortaient sans arrêt, l'air important. Le shérif Tom Hennigan les pieds étalés sur un bureau, la main droite ostensiblement posée sur la crosse du gros « 45 », pendu à sa ceinture, menait l'interrogatoire de Malko, assisté de deux autres policiers. La montre offerte par Bunny Capistrano scintillait à son poignet, comme les néons des casinos. C'était la Loi et l'Ordre, à la mode de Las Vegas.

— Comment savez-vous que cet homme avait l'intention de vous tuer ? demanda-t-il avec une mauvaise foi digne d'éloges :

Les yeux de Malko virèrent au vert.

— Le fait de tirer sur vous ne suffit pas ? Tom Hennigan fit la moue. Pas convaincu.

— Joe était un sacré brave type, remarqua d'une voix chaleureuse, l'un des « posses⁽¹⁰⁾ » Il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Tout ce qu'il aimait c'était le chocolat et les bonbons.

À Minneapolis, où on connaissait bien « Ice-Pick » Joe, on avait coutume de dire que le jour où on le trouverait mort dans un égout, celui-ci en garderait une mauvaise réputation.

— Vous avez bien saisi son revolver ? demanda Malko excédé.

— Oui, admit le shérif à contrecœur, mais...

— Avec cette arme, il a tué un croupier. Tom Hennigan se gratta la joue.

— Sûr. Mais il a pu se croire menacé. Vous aviez une arme aussi... Un « Magnum ». Pas un truc d'amateur.

— Je lui tournais le dos.

Ne trouvant à répondre, le shérif retira un débris de viande d'une de ses dents, l'air de plus en plus embarrassé. Puis laissa tomber :

— Ici, on n'aime pas la violence. Ni les types comme vous qui se promènent avec des « Magnums ».

La moutarde commençait à monter au nez de Malko. Depuis quatre heures il tenait tête au shérif. Visiblement ce dernier avait des ordres de Bunny Capistrano. Or, à son échelon, il était tout-puissant. Malko décida de mettre les pieds dans le plat.

— Un journaliste du *San Francisco Star* a été torturé et assassiné récemment martela-t-il. Parce qu'il était sur la piste de Tony Capistrano. On a tenté de me faire subir le même sort pour les mêmes

raisons.

Le shérif secoua la tête.

— Cela ne tient pas debout. Tony est mort depuis longtemps. Il y a trente témoins qui vous ont vu tuer ce pauvre Joe. Je vais demander au District Attorney de vous inculper.

Le District Attorney Samuel Rosenberg était mince, intelligent, pédéraste et haïssait le shérif Tom Hennigan. La grande joie de ce dernier étant de le faire surprendre par ses hommes dans les bars louches de North Las Vegas en compagnie de jeunes Mexicains, et de l'admonester ensuite paternellement.

Il avait écouté le récit du meurtre de « Ice-Pick » Joe sans interrompre le shérif, mais visiblement sans sympathie. À la fin, il soupira :

— Au moins avant, il n'y avait pas de meurtres à Vegas. « Ils » finiront par tout pourrir.

Il se tourna vers Malko. De l'interrogatoire, il ressortait qu'il se disait journaliste free-lance. Mais il n'avait pas de carte de presse, semblait d'un rang social élevé. Et les journalistes ne se promenaient pas avec un « Auto-Mag ». Le D.A. sentait une histoire dépassant la personnalité du tueur abattu. Mais il était obligé de marcher sur des œufs. La Mafia était plus puissante que lui à Vegas.

— Qu'avez-vous à dire ?

Malko avait beaucoup à dire. Il lui suffisait d'un coup de téléphone à Langley pour être relâché immédiatement. Mais il voulait vaincre seul Bunny Capistrano. Et contre-attaquer. Il devina de la sympathie dans la voix du D.A. Il allait forcer le vieux mafioso à faire des bêtises. Pour cela, il fallait lever une partie du voile.

— J'ai la certitude que Tony Capistrano est encore vivant, dit-il. C'est pour cette raison qu'on essaie de me tuer. Je réclame un transport de justice au Mémorial Gardens. Afin de vérifier que le cercueil est vide.

Le shérif faillit en avaler son cure-dent. Apoplectique, il vociféra :

— Il est fou, il faut le boucler tout de suite. Vous êtes dingue de l'écouter.

S'il s'était tu, le District Attorney n'aurait peut-être pas réagi. Un éclair vindicatif passa dans son regard. D'une voix suave, il dit au shérif :

— Préparez tout pour demain matin. Nous ferons un transport de Justice à onze heures, afin de vérifier cette histoire. Prévenez Bunny Capistrano, afin qu'il assiste à l'ouverture de la tombe de son frère.

Tom Hennigan était violet. Des mots inintelligibles s'échappaient

de ses lèvres. Malko saisit plusieurs expressions prodigieuses de grossièreté. Samuel Rosenberg buvait du petit lait.

— Qu'il choisisse un avocat, dit-il, de plus en plus onctueusement. C'est la loi.

Il se leva, salua d'un signe de tête et sortit. Malko crut que le shérif allait tirer à travers la porte. Il avait du mal à respirer.

— Qui voulez-vous comme avocat ? grinça Tom Hennigan.

Malko s'offrit le luxe d'un sourire.

— Mike Rabelais.

Cette fois le shérif évita l'infarctus d'un cheveu. Il décrocha son téléphone, avec un regard noir pour Malko. Espérant sincèrement le voir un jour bouillir en enfer.

Mike Rabelais avait mis une chemise à peu près propre et des trombones neufs pour tenir ses manchettes. Il respira l'air du bureau du shérif comme si c'était une chambre à gaz. Pas enthousiaste du tout. Le shérif lui demanda d'un ton rogomme :

— Est-ce que vous acceptez de défendre l'inculpé ? Un ange passa dans un cliquetis de menottes. Mike Rabelais gardait la tête obstinément baissée. Finalement, il la leva et rencontra le regard de Malko. Les yeux dorés le fixaient avec une expression presque hypnotique. Il pensa aux cent mille dollars proposés la veille.

— Oui, dit-il.

Tom Hennigan se leva avec un soupir écœuré.

— Je vous laisse tous les deux, fit-il. C'est la loi. Le shérif sortit du bureau et ferma la porte. Aussitôt Mike Rabelais éclata :

— Pourquoi m'avez-vous choisi ? Bunny va être furieux.

— Pourquoi avez-vous accepté ?

Mike Rabelais triturait ses ongles noirs. Sans répondre, Malko précisa :

— Monsieur Rabelais, je vous rappelle mon offre d'hier. Vous pouvez gagner cent mille dollars en cash. Pour l'instant, vos honoraires seront de... (Il hésita.) Cinq mille dollars.

Une délicieuse langueur s'empara de Mike Rabelais. D'habitude, il avait entre vingt et cinquante dollars.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

— Pour l'instant, une chose très simple, dit Malko. Que vous couchiez dans ma cellule cette nuit. Je ne voudrais pas qu'on me retrouve « suicidé » demain matin.

— Très bien, fit l'avocat, je vais arranger cela. Il se leva et frappa à la porte vitrée.

Le shérif tripotait son large chapeau de cow-boy d'un air embarrassé. Il avait horreur de voir Bunny Capistrano en colère. Le mafioso était verdâtre, mâchouillant un cigare éteint, les yeux hors de la tête.

— Je veux que ce *mother fucker* soit liquidé ce soir, martela-t-il.

Le shérif approuva avec empressement.

— Sûr que c'est un enculé ! Mais faut faire gaffe.

— À quoi ? rugit Bunny. C'est pas à moi que vous devez vos vingt-deux mille dollars par an, plus tout le jus ? Et la maison, et la Mark IV ?

— Bien sûr, bien sûr, reconnut le shérif, dégoulinant de respect. Mais on ne peut pas le tuer comme ça. Ce vieux con de Mike Rabelais a exigé de passer la nuit dans sa cellule. Demain, on verra. Faudrait un « accident » un gars qui nettoie son arme. Bunny approuva d'un ton menaçant :

— Il y a intérêt.

Rasséréiné, le shérif se leva, remonta son ceinturon.

— Tout ira comme vous voulez, Bunny, vous pouvez me faire confiance.

Justement, Bunny commençait à ne plus avoir confiance en rien ni en personne. Deux heures avant la mort de « Joe » il avait câblé à la personne qui hébergeait Tony qu'il allait venir le chercher incessamment.

On lui avait tiré à bout portant deux balles à forte puissance. La première avait écrasé la racine du nez et pénétré dans l'œil gauche. L'autre, après avoir transpercé la joue droite, était ressortie par la nuque. Les cheveux blonds de Bryan, le croquemort hippy, n'étaient plus qu'une masse sanglante collée au carrelage du crématorium.

Un des hommes du shérif se baissa et vira au vert. L'œil droit de Bryan se trouvait à quinze pieds du cadavre.

Dans un coin, Malko repéra une boule multicolore. Le perroquet n'avait pas échappé au massacre. Un des policiers était en train de ramasser les douilles que l'assassin ne s'était même pas donné la peine d'emporter. Il les soupesa :

— C'est une U.S. M.I., annonça-t-il.

L'odeur fade du sang emplissait le crématorium. Dehors, les voitures du convoi s'étaient arrêtées devant la pelouse. En tête, la Chevrolet du District Attorney, puis la voiture du shérif, deux voitures de police avec du matériel et enfin, la vieille Edsel de Mike Rabelais.

Le District Attorney secoua la tête :

— Pourquoi est-ce qu'on l'a massacré ainsi ?

Le gros shérif ne répondit pas. Il transpirait abondamment, en dépit de la fraîcheur qui régnait dans le crématorium. Il valait mieux qu'on n'apprenne pas sa visite à Bunny Capistrano. Un « posse » entra en courant.

— Ils ont ouvert la tombe ! jeta-t-il.

Tous se précipitèrent. Un trou béant s'ouvrait dans la pelouse bien entretenue. La plaque de bronze avec l'oraison funèbre était retournée. Le cercueil avait dû être hissé à l'extérieur avec des cordes et chargé sur un camion.

La tombe de Tony avait été profanée et le cercueil volé.

— Quelle curieuse histoire, murmura le District Attorney.

Il se tourna vers le shérif et demanda sèchement :

— Il y a beaucoup de gens qui savaient qu'on venait ici ce matin.

Le shérif se troubla.

— Pas mal, oui, j'ai été obligé de...

— Où est Bunny Capistrano ? Qu'on aille le chercher.

Au même moment on aperçut un nuage de poussière jaune sur Lone Mountain Road et la Cadillac bleue de dix mètres de long entra dans le cimetière. Elle stoppa derrière le convoi, et le vieux mafioso en descendit. Avec dignité, il se dirigea vers le petit groupe arrêté sur la pelouse. Le shérif courut à sa rencontre. Ils échangèrent quelques mots avant de rejoindre le groupe.

Bunny fut parfait : le visage défait, les yeux pleins de larmes. Il se pencha sur le trou béant.

— C'est affreux, soupira-t-il. Mon pauvre Tony. On ne peut pas le laisser où il est.

Le District Attorney le fixait sans tendresse particulière :

— Savez-vous qui peut avoir profané cette tombe ? Bunny Capistrano secoua la tête.

— Aucune idée. Depuis quelque temps, on me harasse en faisant courir le bruit que Tony n'est jamais mort. Je pense qu'on veut me compromettre. (Il se tourna vers le shérif.) Tom, je donnerai dix mille dollars au type qui retrouvera les salopards qui ont fait ça.

Il renifla un bon coup, secoua la tête, accablé. Samuel Rosenberg se rapprocha de lui.

— Mister Capistrano, ce cimetière vous appartient n'est-ce pas ?

Bunny inclina la tête affirmativement.

— Effectivement.

Le District Attorney n'insista pas. Il toisa le shérif avec ironie :

— J'espère que vous allez gagner ces dix mille dollars. En attendant, vous pouvez libérer le prisonnier.

Tom Hennigan sursauta. Bunny Capistrano était derrière lui.

— Mais il y a une charge d'homicide au premier degré, protesta-t-il.

Le District Attorney éleva légèrement la voix.

— Je vous dis que je ne retiens aucune charge contre lui, il a agi en état de légitime défense.

Bunny Capistrano demeura impassible. Le shérif bredouillait des injures. Samuel Rosenberg fit demi-tour et se dirigea vers sa voiture. Malko regarda le trou dans la pelouse. Inutile de demander qui en était responsable. Bunny Capistrano avait décidé de ne plus prendre aucun risque. Bryan avait été la première victime de cet excès de prudence.

Malko monta dans la vieille Edsel de Mike Rabelais comme si c'était une Rolls-Royce. L'odeur était pourtant effroyable à l'intérieur. C'était sûrement la seule voiture non-climatisée de Las Vegas.

Mike était grisâtre.

— Bunny m'a vu, dit-il, je le connais, il était fou de rage.

— Vous avez gagné cinq mille dollars, répliqua Malko. Est-ce que vous êtes prêt à en gagner cent mille ?

L'avocat garda les yeux fixés sur la route.

— Bunny se méfie de tout le monde dit-il. Il y a une partie chez lui demain soir. J'essaierai d'apprendre quelque chose. Où allez-vous ?

— Mais aux *Dunes*, fit Malko.

— Vous êtes fou, soupira le vieil avocat. Fou à lier.

— Dépêchez-vous, dit Malko. J'ai hâte de prendre des nouvelles de Cyntia.

La voix de Cyntia était faible et lointaine. Avec quelque chose de nouveau. Une sorte de chaleur profonde et impulsive.

— Cela va mieux, assura-t-elle. Mais je ne vois pas mes mains. J'ai des pansements énormes. Tout le monde est très gentil pour moi. Le docteur m'a dit que tout ira bien.

Malko lui promit de la rappeler et raccrocha. Il aurait voulu qu'elle soit là, qu'ils fassent l'amour jusqu'à tomber de fatigue. Mais elle gisait sur un lit d'hôpital et il était seul à Las Vegas. Avec beaucoup à faire.

Il avait éprouvé une curieuse impression en retrouvant la grande salle de jeu. Tout était normal. Il y avait seulement peut-être un peu plus de monde autour de la table du meurtre. Les joueurs sont superstitieux. Rien n'avait bougé dans sa suite. Il lui restait à gagner le

pari pris contre lui-même.

Retrouver Tony Capistrano et s'en emparer. Pour le remettre à la Central Intelligence Agency.

CHAPITRE XVII

Mike Rabelais ôta délicatement un des cure-dents qui lui servaient de baleines de col et commença à piquer les canapés de saumon fumé à une vitesse prodigieuse, établissant un véritable pont aérien entre la table surchargée de victuailles et sa bouche. Il n'avait pas déjeuné en prévision de cette bombance gratuite. Bunny Capistrano recevait toujours très bien.

La bouche pleine, il tourna la tête vers la piscine. C'était le clou de cette soirée destinée à honorer un « capo mafioso » de l'Est, en visite, Jack Dragnet.

Le pourtour de la piscine était littéralement tapissé de filles, toutes plus belles les unes que les autres, debout dans l'eau, le dos appuyé à la paroi de mosaïque, les bras allongés sur le bord. Seuls, leurs chignons compliqués émergeaient. Aucune ne portait de maillot. Elles étaient retenues dans cette position fatigante par leurs poignets attachés grâce à des rubans de velours aux anneaux scellés tout autour de la piscine. En attendant de distraire les invités, elles bavardaient entre elles, abreuvées par les maîtres d'hôtels, détendues dans l'eau tiède, éclairées par des projecteurs. Les plus belles call-girls de Vegas s'étaient battues pour cette figuration ingrate en apparence. Sachant qu'aux réceptions de Bunny Capistrano, il y avait toujours de richissimes mafiosi.

Mike Rabelais reconnut une fille qu'il connaissait. Suzy, une super-call girl qui gagnait près de dix mille dollars par mois. Splendide brune à la beauté agressive, à la poitrine impressionnante, dont la spécialité était le changement à vue. Tantôt collégienne en socquettes blanches, tantôt femme du monde... Le rôle de naïade ne lui allait pas mal non plus. Le vieil avocat refrénait une furieuse envie de plonger à l'assaut de Suzy. Qui s'était toujours dérobée en lui réclamant la somme exorbitante de deux cents dollars pour une visite de sentiment. Cette fois, il allait l'avoir gratuitement. Mais, ayant déjà été le premier à entamer le buffet, il lui fallait un peu de patience. Il était là surtout pour tenter de gagner cent mille dollars. En se disant que Tony était peut-être au second étage de la grande villa, il en avait les mains moites.

Pour se calmer, il prit une coupe de Moët et Chardon et alla s'accroupir près de Suzy qui lui adressa un sourire éblouissant. Ses

seins affleuraient l'eau, semblant flotter. Elle renversa la tête en arrière pour boire le Champagne.

Mike en profita pour lui caresser les seins. Elle rit :

— Vieux grigou, ce soir, c'est gratuit.

Elle s'amusa à écarter les jambes dans l'eau. Totalement impudique. Devant les longues cuisses fuselées, Mike Rabelais sentit son estomac se nouer. Il lui fallut un effort surhumain pour se relever.

— À tout à l'heure, dit-il.

Suzy était une salope intégrale, comme sa copine Sandy. L'avocat se mêla à la foule, cherchant comment il pourrait trouver le renseignement qu'il cherchait, tout en restant vivant. Bunny Capistrano, en smoking blanc, mâchonnait son éternel cigare à côté d'une énorme table de marbre croulant sous le caviar. Il n'y avait pratiquement que des hommes.

Les quelques femelles présentes étaient des créatures spectaculaires, dissimulant leur vulgarité sous des tonnes de pierres précieuses. Mike en repéra une dont les boucles d'oreilles en saphir étaient si lourdes qu'elle marchait la tête baissée.

Les hommes n'auraient pas déparé la photo de fin d'année de Sing-Sing. À moins de dix meurtres, on n'était pas admis chez Bunny. Les Cadillacs s'entassaient dans le petit chemin privé, sous les bouquets d'acacias du *Desert Inn Country Club*.

Mike prit son courage à deux mains et alla saluer Bunny. Le vieux mafioso fit visiblement un effort pour lui rendre son sourire et le présenter à la ronde. Mike n'aimait pas trop ces démonstrations d'amitié. Il en avait vu trop se terminer au cimetière. Aux yeux un peu fixes de Bunny, il devina son inquiétude. On ne liquidait pas un homme comme Malko avec n'importe quel voyou. « Ice-Pick » Joe mort, il fallait que Bunny fasse appel au « Syndicat », qu'on lui envoie deux « torpedoes » de Saint-Louis ou de Minnéapolis. Mais ce serait le commencement d'autres ennuis. Parce qu'on saurait que le grand Bunny Capistrano n'était plus le patron à Vegas.

À peine eut-il présenté Mike que Bunny Capistrano s'éclipsa discrètement à l'intérieur de la villa.

Il n'arrivait pas à chasser de son esprit l'envoyé de John Gail.

Son regard noir suivit la silhouette courtaude de Mike dans la foule. Même le vieil avocat semblait prêt à trahir. Quant à Tom Hennigan, il se faisait tout petit, dans un coin sombre du jardin. En civil.

Bunny s'arrêta, le souffle court, à l'entrée de la chambre de Sandy. Un voile devant les yeux, comme s'il allait avoir une attaque. Le vieux

mafioso prit soudain un cendrier, et, de toutes ses forces le projeta contre la glace de la coiffeuse de Sandy.

La glace s'effondra dans un vacarme effroyable. Bunny en éprouva un certain soulagement. Il pouvait aller retrouver ses invités. Au moment où il sortait, il se heurta à Kenny, plus secoué de tics que jamais. Depuis la mort de « Ice-Pick » Joe, le petit Hawaïen affichait un dévouement de caniche.

— Boss, qu'est-ce qu'il y a ? J'ai eu peur.

— Ça va, Kenny, fit Bunny, j'étais énervé.

Le petits métis ne s'écarta pas pour laisser passer son patron. Au contraire, il se rapprocha, une expression suppliante sur son visage rond :

— Boss, je vous en prie, je peux vous en débarrasser. Je vous le jure. Laissez-moi faire.

Il se tordait les mains d'excitation, à la fois terrifiant et pitoyable, avec ses tics nerveux dus à l'héroïne, ses yeux globuleux dont les prunelles dilatées mangeaient tout le blanc, et son corps chétif tout en muscles. On aurait dit un teckel réclamant un morceau de sucre. Lui voulait simplement la permission de tuer un homme.

Bunny Capistrano secoua la tête, découragé.

— Tu es gentil, Kenny, mais tu ne fais pas le poids. Tu as vu ce qui est arrivé à Joe.

Sa voix se brisa. Il avait toujours considéré « Ice-Pick » Joe comme indestructible. Ses cheveux gris et ses épaules de catcheur étaient le garant de sa réussite. Pris d'un doute, il examina Kenny. Certes, l'Hawaïen avait été un des meilleurs karatékas du monde. Jadis, il pouvait tuer un homme avec ses mains. Maintenant, avec l'héroïne, ce n'était plus qu'une loque. En sa présence, Kenny faisait attention, mais Bunny n'était pas dupe. Quelques semaines plus tôt, il avait broyé une voiture, en pleine crise de manque.

D'un autre côté, il ne voulait pas le vexer. On ne sait jamais avec les drogués. Il eut soudain une idée.

— Étends les mains devant toi, et écarte les doigts, ordonna-t-il.

Kenny obéit. En dépit d'un prodigieux effort de volonté, les doigts tremblaient comme des feuilles. Bunny secoua la tête tristement.

— Tu n'es plus capable de tenir un pistolet. Ce gars tire bien. Il aura dix fois le temps de te tuer avant même que tu ne vises.

Kenny baissa les bras. Une lueur méchante dans ses prunelles noires. Cette exécution, c'était une chance unique de prendre la place de « Ice-Pick » Joe, de devenir l'exécuteur numéro 1 de Bunny, d'être sûr de ne jamais manquer d'héroïne.

— Boss, insista-t-il, je ne prendrai pas un pistolet. J'ai mes étoiles. C'est plus sûr.

Bunny fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Kenny entreprit de lui expliquer avec de grands gestes et de souples bonds de fauve limités par l'étroit couloir. Bunny Capistrano en oubliait de tirer sur son cigare. Sans se laisser convaincre. Tuer l'homme blond qui empoisonnait sa vie était ce qu'il souhaitait le plus au monde. Il sentait qu'il était d'une étoffe différente de ceux qu'on pourrait renvoyer à sa place. Le *San Francisco Star* n'avait envoyé personne pour remplacer le photographe assassiné. La plupart des gens étaient effrayés par la vraie violence. Pas cet homme-là. C'est la raison pour laquelle il devait se débarrasser de lui.

Pour que son frère puisse couler des jours paisibles. S'il avait été plus jeune, il s'en serait chargé lui-même. Mais il se contentait de s'enfermer dans sa villa et de tirer sur son cigare. Il se dégoûtait. Cependant, il était encore lucide. Il mit la main sur l'épaule de Kenny.

— Ton truc est O.K. Mais tu es mon chauffeur. Ce serait trop gros.

Ainsi, Kenny n'était pas vexé. Il l'écarta. L'Hawaïen en avait les larmes aux yeux. Derrière le dos de Bunny, il cria :

— Boss ! Mike Rabelais m'a demandé où se trouvait Tony ?

Bunny se retourna d'un coup.

— Quoi ?

Mike Rabelais plia soigneusement ses vêtements en tas près de la piscine, ne gardant que son caleçon à fleurs. D'autres invités, souvent le verre en main, gambadaient déjà joyeusement dans la piscine, passant d'une fille à l'autre.

Insensiblement, la soirée tournait à la franche orgie. Seul, Bunny et Dagnet, l'invité d'honneur, gardaient leur dignité. Les quelques dames s'étaient retirées à l'intérieur de la villa et jouaient au backgammon à un dollar le point. Mike s'avança au bord de la mosaïque. Un invité tout habillé venait de détacher une des filles, une petite rousse, et l'avait entraînée au milieu de la piscine, la forçant à faire la planche. Il lui ouvrit les jambes, versa une coupe de Champagne et plongea la tête contre son ventre.

Discrètement, Mike se mit à l'eau et nagea vers Suzy, présentement assaillie par un mafioso de Fort-Lauderdale bâti comme un culturiste. Assouvi, ce dernier l'abandonna et se hissa au bord de la piscine. Comique avec ses chaussures, ses chaussettes noires et sa chemise collée au corps. Il avait juste ôté son pantalon. Aussitôt, Mike se rua sur la place libre.

Suzy redressa les jambes à l'horizontale et l'éclaboussa en riant. Mike Rabelais, plus petit qu'elle, avait à peine pied. L'idée de posséder cette fille attachée et consentante l'excitait au plus haut point. Même

si c'était une professionnelle, ce qu'il détestait normalement.

Suzy frotta son corps contre lui, et en quelques secondes, il ne fut plus présentable. Il se dépatouilla de son slip tant bien que mal. Suzy baissa les yeux.

— J'ai tiré le gros lot, fit-elle avec un soupir amusé. Mike l'avait déjà prise par la taille et essayait de s'introduire en elle. De l'autre main, il lui pétrit la poitrine avec délices, puis descendit.

Machinalement, Mike enregistra Bunny Capistrano jetant un regard satisfait aux ébats dans la piscine. À Vegas, il fallait avoir de l'imagination pour surprendre les gens.

Mike jura entre ses dents. L'eau et ses dimensions exceptionnelles rendaient son assaut malaisé. Et cette garce de Suzy ne faisait rien pour l'aider, se contentant de se frotter moqueusement contre lui. Mike buvait de l'eau javellisée, à demi noyé par les vaguelettes qu'il créait lui-même. Enfin, Suzy eut pitié de lui et se cambra assez pour lui laisser le passage. Sinon, il allait finir par l'arracher de ses anneaux.

Après la fraîcheur relative de l'eau, la sensation du fourreau brûlant fut si délicieuse que Mike dut se retenir pour ne pas éjaculer immédiatement. Afin d'éviter une extrémité aussi frustrante il se força à rester rigoureusement immobile et à penser à autre chose.

— Tu as revu Sandy ? demanda-t-il.

Suzy secoua la tête. Elle aussi était heureuse de se reposer un peu.

— Elle est toujours à l'hôpital. Je crois que cette fois, Bunny l'a salement amochée. Il a tapé encore plus fort que le jour où il l'a trouvée avec Tony.

Cela fit tilt dans le cerveau de Mike. Que savait Suzy au sujet de Tony ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

Il en oubliait presque qu'il était en train de lui faire l'amour.

— C'est Sandy qui m'a raconté, chuchota Suzy. Je ne savais même pas l'histoire du frère de Bunny. Il devenait dingue parce qu'il ne sortait jamais de la villa. Alors, évidemment, il a sauté Sandy. Un jour, Bunny les a surpris. Il n'a rien dit à son frère, mais Sandy a reçu la trempe de sa vie. Elle m'a dit que Tony était amoureux d'elle. Qu'un jour, elle se tirerait avec lui, que ce...

Mike ne l'écoutait plus. Sandy savait sûrement où se trouvait maintenant Tony. Et elle ne devait pas porter Bunny dans son cœur en ce moment. Il ne restait plus qu'à prévenir Malko. Il venait peut-être de gagner cent mille dollars.

Cette idée l'excita tellement qu'il eu l'impression de doubler de volume. Des deux mains, il s'accrocha aux hanches de Suzy et commença à aller et venir furieusement.

Trois hommes, dont l'un à genoux près du bord, entouraient la

voisine de Suzy. Elle cria. Un des invités la prit à la gorge et la gifla.

— Laisse-toi faire, bon Dieu.

Ce n'étaient pas de vrais gentlemen. Mike faisait de véritables vagues de fond, tout à son plaisir. Suzy grogna :

— Eh, attention, tu vas défoncer le mur.

— L'enculé, marmonna Bunny Capistrano, avec une haine incroyable. L'enfant de putain d'enculé !

Il fixait la tête de Mike Rabelais qui montait et descendait dans la piscine comme un ludion. Avec une furieuse envie de la lui faire éclater tout de suite.

Il baissa les yeux sur Kenny, humble et abject, sautillant d'un pied sur l'autre.

— Répète-moi ce qu'il t'a dit.

— Boss, fit Kenny, quand il est arrivé, il m'a donné dix dollars. Pour le laisser entrer. On a bavardé un peu. C'est là qu'il m'a dit : « J'espère que Bunny a mis Tony en sûreté. » J'ai dit : « Sûr. » Il a dit : « Tu sais où ? » Ça m'a paru bizarre. Alors, j'ai dit : « Non. »

— Mais pourquoi, gronda Bunny. Pourquoi ? Mike a toujours été un type O.K.

— On lui a peut-être offert beaucoup d'argent, Boss, suggéra Kenny doucement.

Tout le monde connaissait l'avarice d'oncle Mike.

Le petit Hawaïen guettait anxieusement Bunny Capistrano. L'occasion n'était pas aussi glorieuse mais c'était peut-être plus sûr. Kenny savait que Mike connaissait l'ennemi de Bunny Capistrano et s'était tout de suite méfié.

Le vieux mafioso posa la main sur l'épaule maigre du petit Hawaïen.

— Tu as bien travaillé. Va te reposer maintenant. On discutera de cela tout à l'heure.

— O.K., boss.

Kenny sourit humblement et se fondit dans la foule. Bunny demeura quelques instants à mâchonner son cigare, fixant Mike Rabelais. Celui-ci avait achevé son étreinte et venait de remonter au sec, où il s'essuyait. Bunny se dit qu'il n'avait plus beaucoup d'erreurs à commettre. Et encore moins d'alliés sûrs.

Paisiblement, il s'avança vers la piscine. Mike Rabelais avait commencé à se rhabiller.

— Mike, dit Bunny, j'ai besoin de toi.

L'avocat remit ses lunettes. Pas enthousiaste. Les affaires de Bunny étaient toujours très compliquées et dangereuses.

— Oui, Bunny ?

Bunny s'assit à côté de lui.

— Il y a un architecte qui m'ennuie. Un architecte. Il me réclame dix-sept mille dollars et cinquante mille de dommages et intérêts pour un truc qu'il a mal fait. Je voudrais que tu l'attaques, que tu l'emmerdes. Et que tu lui fasses comprendre qu'il ferait mieux d'accepter les six mille dollars que je lui offre.

Mike Rabelais dissimula son soulagement. Donc, Bunny ne lui tenait pas rigueur d'avoir accepté la défense de l'inculpé de John Gail. C'était dans ses cordes. Deux ou trois assignations bien vicieuses et l'architecte se tiendrait coi.

— O.K., Bunny, dit-il, fais-moi porter le dossier. Je m'y mettrai aussitôt.

— Merci, dit Bunny. À propos, j'ai vu que tu avais toujours ton Edsel.

— Elle était en panne, avoua Mike. Chaque fois, c'est un drame pour avoir des pièces. Heureusement que j'ai mon vélo.

C'était sûrement le seul avocat de l'Ouest à se déplacer en bicyclette... ou en train.

Le visage de Bunny Capistrano s'éclaira soudain de bonté.

— Ecoute, Mike, je ne t'ai pas payé souvent. Je vais te faire un cadeau. Le Président de la Général Motors m'a envoyé une Chevrolet toute neuve. J'ai déjà trois Cadillacs. Est-ce que tu veux l'utiliser ?

Mike n'en croyait pas ses oreilles. Une Chevrolet de cinq mille dollars ! Les gens de la Mafia aimaient bien les cadeaux somptuaires, de temps en temps.

En plus, cette Chevrolet ne coûtait rien à Bunny Capistrano.

— C'est très chic, Bunny, dit-il, mais je... Le sourire de Bunny s'accentua.

— C'est tout naturel, Mike. Elle sera dans le parking des *Dunes* à partir de demain matin. Les clefs seront dans la boîte à gants. Elle est rose, cela te plaît ?

Mike Rabelais s'en moquait. Avec lui, elle serait très vite grise et le resterait. Bunny le quitta aussitôt comme s'il avait peur qu'il change d'avis.

CHAPITRE XVIII

Malko stoppa devant le bâtiment de verre et de pierre du désert du *Sunshine Hospital*. De l'autre côté du Maryland Parkway s'élevait un cube noir de cinq étages, baptisé pompeusement *Sunrise City* au milieu d'un terrain vague.

Le bruit des criquets était assourdissant. Le cœur battant Malko poussa la porte de verre du *Sunshine*. Mike Rabelais, en plus de l'information concernant Sandy, avait réussi à connaître le numéro de sa chambre et l'étage où elle se trouvait. Malko devait le retrouver ensuite. Pour connaître le résultat. Il passa devant la porte du laboratoire, tourna à gauche et arriva aux ascenseurs.

Il en eut un tout de suite, s'arrêta au second. L'étage des « Intensive Care Unit », abritant quarante-deux chambres. Sandy était à la 7. Deux infirmières veillaient sur deux grands écrans de T.V. concentrant tous les monitorings des diverses chambres. Un incident venait de se produire, et elles étaient affairées au téléphone. Malko se glissa dans le couloir de droite, passa devant plusieurs chambres à la porte ouverte, arriva à la 7. Elle était fermée. Avec un panneau « *Do not disturb* ».

Malko tourna la poignée et entra.

Le lit de Sandy était en diagonale. Elle était étendue sur le dos, le corps et le visage couverts de compresses, en perfusion. Une petite T.V. portable suspendue au-dessus de son lit. Elle ouvrit les yeux en entendant Malko, fit visiblement un effort pour le reconnaître. Aussitôt une grimace mauvaise déforma sa bouche :

— Foutez le camp, grogna-t-elle.

Malko se rapprocha du lit. Il n'avait pas beaucoup de temps. L'épiderme de Sandy était parti par plaques, laissant le derme à nu, suintant et nu, là où il n'y avait pas de compresses d'ammonium quaternaire. C'était horrible à voir.

— Il faut que je vous parle, dit-il.

— Foutez le camp, répéta Sandy. C'est à cause de vous que je suis là...

— Non, c'est à cause de Bunny, dit Malko. C'est lui qui vous a torturée, pas moi.

— Il m'a demandé pardon, jeta Sandy. Quand je sortirai d'ici, je mènerai la revue du « Casino de Paris ». Il me l'a promis. Alors,

barrez-vous.

Malko sut instantanément que Bunny mentait. Jamais Sandy ne danserait. Il la jetterait comme une vieille serviette.

— Il ment, dit-il.

— Non, fit-elle. Il l'a dit.

Par moment Sandy Jones était totalement stupide. Au moment où Malko allait répondre, la porte s'ouvrit sur une infirmière. Elle eut un haut-le-corps en voyant Malko.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'êtes pas passé par le bureau.

Malko offrit son plus beau sourire.

— J'essaie de remonter le moral de Mlle Jones.

L'infirmière ne se dérida pas.

— De toute façon, les visites sont limitées à quinze minutes, ajouta-t-elle d'un ton rogomme. Dans cinq minutes je reviens vous chercher.

Elle referma la porte.

— Bunny Capistrano, Bunny Capistrano au téléphone...

L'appel retentissait partout : aux piscines, dans les restaurants, au jeu, dans les bureaux. Lancinant et monotone. Lorsqu'il s'agissait de Bunny, l'opératrice insistait jusqu'à ce qu'elle le trouve. Finalement, elle entendit la voix du vieux mafioso.

— On vous demande du *Sunshine Hospital*, dit-elle.

Bunny avait pris l'appel près de la piscine. L'appareil faillit lui tomber des mains en entendant sa correspondante. De nouveau le voile noir passa devant ses yeux. Le sang battait à ses tempes.

— O.K., merci, s'entendit-il bredouiller.

Il raccrocha et fonda aussi vite que sa bedaine le lui permettait jusqu'au garage où Kenny était en train de laver mollement la Cadillac. Bunny arriva sur lui comme un fou :

— Kenny, ce *mother fucker*, il est au *Sunshine*, avec Sandy. Il essaie de la faire parler...

Le petit Hawaïen lâcha son chiffon.

— Boss, vous voulez que...

Bunny trépignait presque. De rage et de peur.

— Vas-y. Tue-le. Je te couvrirai. Tu auras cinquante mille dollars. Il ne faut pas qu'il sorte vivant. Vas-y vite. Dépêche-toi. Prends la voiture.

Kenny courait déjà. Il entra en coup de vent dans sa chambre, farfouilla dans un tiroir. Ses mains tremblaient tellement qu'il dut s'y reprendre à trois fois avant de se faire sa piqure. Impossible

d'affronter une épreuve pareille sans sa dose d'héroïne. Instantanément, il se sentit mieux. Gardant son pantalon ajusté en toile blanche, il changea de chemise et commença à s'équiper. Tout bas, il maudissait Bunny. Si le mafioso avait dit « oui » tout de suite, il aurait eu le temps de s'entraîner. Mais maintenant, il ne pouvait pas refuser. C'était la chance de sa vie.

Il prit le temps de donner un coup de peigne dans ses épais cheveux noirs, sortit en courant et prit le volant. L'héroïne commençait à réchauffer ses veines et le comblait d'une euphorie artificielle. Il remonta Flamengo Road à toute vitesse. Le *Sunshine* n'était qu'à cinq minutes.

Malko observa Sandy Jones. Ses traits massacrés étaient butés, les yeux mauvais.

Jamais, il ne la convaincrait en cinq minutes. Or, c'était vraisemblablement la seule personne capable de lui dire où se trouvait Tony Capistrano. Il eut tout à coup une idée. Qui le dégoûtait. Mais c'était la seule. Et, finalement, ce serait pour le bien de Sandy.

Il se pencha sur elle :

— Sandy, Bunny ment. Il va se débarrasser de vous. Elle secoua la tête :

— Non. Foutez le camp.

Malko regarda autour de lui. Mais ne trouva pas du premier coup d'œil ce qu'il cherchait. Il fonça vers le lavabo, dans un coin. Il y avait une glace scellée au mur.

Impossible de l'enlever.

Malko n'hésita pas. Il attrapa la chaise de métal et en donna un coup violent dans la glace, qui se brisa en plusieurs morceaux. Il ramassa le plus grand et revint près du lit.

Il tendit le miroir brisé devant le visage de Sandy, pour qu'elle se voie.

— Sandy, regardez-vous, dit-il. Bunny ment. Vous ne ferez pas le « Casino de Paris ». Vous aurez des cicatrices rétractiles qui vous tireront la peau.

Quand il vit l'expression de Sandy devant son visage mutilé, il eut honte. Cela ne dura qu'une seconde. De la douleur atroce, elle passa directement à la haine. Une haine qui lui déforma ses pauvres traits encore plus. Des larmes jaillirent de ses yeux. Elle éclata en sanglots.

— Le salaud, le salaud !

Impossible de l'arrêter. C'était atroce. Malko maudissait la CIA, John Gail, David Wise. Et la vie.

— Sandy, ajouta-t-il. Quand vous sortirez de cet hôpital, vous

trouverez cent mille dollars si vous m'aidez. Je veux savoir où est le frère de Bunny.

Elle étouffait de douleur et de haine.

— L'ordure, fit-elle. Je le tuerai. Je le tuerai.

— Où est Tony ?

Sandy sembla enfin entendre la question :

— Au Mexique, souffla-t-elle. En Basse Californie. Près de Cabo San Lucas. Au ranch Palmire, chez Jack-le-pédé.

Malko enregistrait. Enfin. La porte s'ouvrit de nouveau sur l'infirmière. Malko se pencha et embrassa le front de Sandy en chuchotant :

— Je vais là-bas. Quand je reviendrai, vous aurez vos cent mille dollars. Courage.

Sandy ne l'entendit même pas. Elle était en pleine crise d'hystérie.

L'infirmière apostropha Malko.

— Mais vous êtes fou ! Pourquoi avez-vous cassé cette glace ? Vous voulez qu'elle se suicide !

Malko était déjà dehors. Il traversa en trombe le couloir de l'« Intensive Care Unit. »

Mike Rabelais essuya son front couvert de sueur. Pour économiser un taxi, il était venu à pied de son bureau. Un bon mille et demi avec 45° à l'ombre. Il aurait bien pris sa bicyclette, mais il devait repartir avec la Chevrolet offerte par Bunny Capistrano. Il commença à arpenter l'immense parking des *Dunes*. À la recherche de la Chevrolet rose. Il la trouva à l'extrême bout, près de Dunes Road.

Superbe. Elle n'avait même pas de plaque. Il tourna autour. Se demandant s'il n'allait pas la revendre pour acheter une Volkswagen d'occasion. Mais cela vexerait Bunny. Il était obligé de la garder.

Mike ouvrit la portière et s'installa au volant. Il respira avec volupté l'odeur du plastique neuf. Les clefs, étaient bien dans la boîte à gants. Bunny était finalement un chic type. C'était la plus belle voiture qu'il ait jamais eue.

Mike enfonça la clef de contact.

L'onde de choc renversa tout ce qui se tenait debout dans un rayon d'un quart de mille autour du parking des *Dunes*. Une Eldorado qui passait dans Dunes Road se retrouva enroulée autour d'une borne d'incendie. Un groupe de touristes de l'Indiana en train de se photographier mutuellement devant les statues dénudées du *Caesar's*

Palace furent, en une fraction de seconde, aussi nus que les statues. Déshabillés par le souffle. La carcasse du *Grand Hôtel*, juste en face des *Dunes* trembla sous l'explosion. La circulation s'arrêta sur le « Strip ». Le personnel des *Dunes* se précipita vers le lieu de l'explosion. Toute la partie ouest du parking avait été dévastée. À la place de la Chevrolet rose, il n'y avait plus qu'une tache noire sur le ciment. Un liftier se baissa et ramassa ce qui lui sembla être un bout de tissu gris. Il le lâcha avec un juron écoeuré quand il s'aperçut qu'il y avait encore un coude à l'intérieur...

Les sirènes de plusieurs ambulances se rapprochaient. Déjà, une voiture de police interdisait l'entrée du parking. On étendit les blessés à même le ciment brûlant. Une femme se mit à hurler. En montant dans sa décapotable, elle y avait trouvé une jambe arrachée net à la cuisse.

C'étaient les plus gros morceaux. La carcasse de la Chevrolet avait été projetée de l'autre côté de Dunes Road et achevait de brûler dans le parking du *Caesar's Palace*.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda un touriste affolé.

Un des voituriers des *Dunes* haussa les épaules.

— Les « big boys » sont nerveux.

Ce fut toute l'oraison funèbre de Mike Rabelais, transformé en chaleur et en lumière.

Malko aperçut Kenny avant de pousser la porte translucide du *Sunshine Hospital*.

Le petit Hawaïen ne se dissimulait pas, en plein milieu de l'allée cimentée reliant l'hôpital au centre médical. Appuyé à un distributeur automatique de journaux. Malko hésita une seconde, examinant le chauffeur de Bunny Capistrano. Le pantalon blanc très serré ne permettait pas de dissimuler d'arme. Pas même un poignard. Pourtant, il n'était pas là par hasard. Quelqu'un avait dû prévenir le vieux mafioso de sa visite à Sandy Jones.

Il s'assura qu'il pouvait extraire rapidement son pistolet extra-plat coincé dans sa ceinture sous sa chemise et poussa la porte.

La chaleur et le chant des grillons lui sautèrent au visage. Kenny sursauta et s'avança vers lui. Malko se tendit.

Le métis fit quelques pas et s'arrêta face à lui, les jambes écartées, les bras le long du corps, légèrement penché en avant. Son bras droit se balançait imperceptiblement, comme un balancier. Ce qui mit Malko en éveil.

Il chercha le regard de Kenny : fixe, braqué sur sa gorge. Presque hypnotique. Brutalement, il comprit qu'il était en danger de mort sans

comprendre comment.

Tout se déclencha en une fraction de seconde, au moment où Malko saisissait son pistolet extra-plat.

Les deux bras de Kenny se détendirent en moulinets successifs, comme un joueur de boules en folie. Il y eut plusieurs sifflements. Malko eut l'impression qu'une bête lui mordait le cou, près de la carotide. Il y eut un bruit sec derrière lui et la grande glace de la porte du *Sunshine Hospital* se brisa net. Quelque chose ricocha avec un bruit sec sur le mur de pierre.

Instinctivement, Malko appuya sur la détente.

La balle brisa la vitre du distributeur de journaux. Kenny venait de s'aplatir avec la rapidité et la souplesse d'une panthère. Malko levait son pistolet pour tirer de nouveau quand il se produisit une chose incroyable. Le visage rond du petit métis, accroupi devant lui se convulsa soudain comme sous l'emprise d'un chagrin violent.

Il pivota sur lui-même et s'enfuit à toutes jambes ! Malko était si stupéfait qu'il baissa son arme. De toute façon, ce n'était pas dans ses habitudes de tirer dans le dos... Il porta la main à son cou et ramena du sang. Quelque chose lancé par Kenny l'avait coupé comme un rasoir. À un centimètre de sa carotide droite.

Un rayon de soleil se réfracta soudain dans un objet brillant, près de son pied. Il se baissa et le ramassa. C'était une lourde étoile de métal à cinq branches de la taille d'un demi-dollar. Un peu comme une étoile de shérif. La tranche en était effilée avec de minuscules pointes en triangle, comme le ruban d'une scie. Malko soupesa l'étrange objet avec un frisson rétrospectif. Voilà ce qu'était l'arme secrète de Kenny. Le karatéka arrivait à projeter ses « étoiles » avec une force incroyable grâce à un tour de poignet spécial. S'il avait mieux visé, l'hémorragie aurait tué Malko en quelques secondes.

Sortant un mouchoir, il épongea le sang qui coulait de son cou. Et réalisa soudain que l'immense Cadillac bleu nuit était toujours dans le parking. Il apercevait même le dos de Kenny. C'était incroyable !

Il avait remis son pistolet dans sa ceinture. Heureusement. Des infirmières du *Sunshine Hospital* surgirent attirées par le bruit. Il leur adressa un gracieux sourire et se dirigea vers la Cadillac.

Quand même prêt à se défendre...

Kenny sanglotait comme un enfant, la tête appuyée sur le volant.

Malko ouvrit brusquement la portière et il sursauta, mais n'eut aucun geste agressif.

Le métis avait l'air d'un enfant puni. Un tic agitant furieusement son œil droit. Il marmonna :

— Je suis fini, je ne sais plus viser, je suis fini.

Malko n'en aurait pas pleuré des larmes de sang. Son cou le brûlait encore horriblement. Mais il observa l'Hawaïen avec curiosité :

il le sentait maintenant inoffensif.

Ce n'était plus qu'un pitoyable petit drogué aux mains tremblantes.

Il pensa à la rage de Bunny et ses sanglots redoublèrent.

— Bunny va me tuer, gémit-il. Avant je pouvais tuer un homme à dix mètres avec mes étoiles. Je ne suis plus bon à rien.

Malko l'examina :

— Où les cachez-vous ?

Machinalement, Kenny remonta sa manche droite. Malko aperçut une sorte de glissière plate collée au bras maigre par du sparadrap. Trois étoiles s'y trouvaient encore coincées. Il suffisait de balancer le bras assez fort pour les faire descendre dans la paume de la main. Même sous une chemise collante, rien ne se voyait.

— Une fois, murmura Kenny comme pour se remonter le moral, ils étaient trois avec des couteaux. Un a saigné à mort, les autres ont eu les yeux crevés...

Malko regarda les traces de piqûres sur son bras. L'explication de sa survie à lui.

Il s'écarta. Maintenant, il lui restait le plus important : aller chercher Tony en Basse Californie. Mike Rabelais allait l'aider. Peut-être même venir avec lui.

De nouveau, il perçut le chant des grillons.

CHAPITRE XIX

— On n'a pas retrouvé un morceau qui en vaille la peine, soupira l'assistant du shérif Tom Hennigan. Il y en avait de quoi faire sauter les *Dunes*.

— Pauvre Mike, soupira Bunny Capistrano.

Il n'avait pas beaucoup à se forcer pour avoir l'air contrarié. Il n'avait aucune nouvelle du *Sunshine*. Des barrières de police isolaient toute la partie du parking où avait eu lieu l'explosion. On avait rassemblé les débris de la voiture et ceux de Mike Rabelais en deux tas distincts. L'avocat n'aurait pas besoin d'un cercueil plus grand qu'une boîte à chaussures. Bunny inspectait les dégâts, accompagné de policiers et de journalistes. Avec un flair qui lui faisait honneur, le shérif avait conclu à un acte de malveillance commis par un ou plusieurs inconnus.

Un des journalistes du *Vegas Sun* s'avança vers Bunny :

— Mr. Capistrano, il y a très longtemps que nous n'avions pas vu cela à Las Vegas ? Qu'en pensez-vous ?

Bunny hocha douloureusement la tête.

— Boy, c'est une chose horrible ! Le vieux Mike n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Il s'écarta, n'ayant qu'une idée : foncer au *Sunshine*. Il salua de la main et s'éloigna de sa lourde démarche vers l'entrée du casino-hôtel. Les journalistes entourèrent le shérif.

— Shérif Hennigan, avez-vous une piste ?

Le shérif fit chatoyer sa montre dans un rayon de soleil, remonta son ceinturon et laissa tomber.

— C'est pas impossible. Mais je peux rien dire encore.

Tom Hennigan commençait à trouver que son ami Bunny avait la main un peu lourde. Le District Attorney lui avait déjà fait deux ou trois remarques inquiétantes. Il était temps que cette histoire se termine. Bunny se croyait revenu à Chicago en 1925.

Malko regarda avec tristesse l'ambulance qui emportait les restes de Mike Rabelais. En revenant aux *Dunes*, il était tombé sur l'attroupement dans le parking. Les badauds l'avaient renseigné. Mike

Rabelais ne toucherait pas ses cent mille dollars. Les bagages de Malko étaient descendus. Dans une demi-heure, il serait à North Las Vegas Airport où l'attendait l'avion qu'il avait charté. Direction la Basse Californie.

Pauvre Mike ! Il avait éprouvé une certaine sympathie pour le vieil avocat libidineux.

Malko monta dans son taxi. Pourvu que Bunny ne réagisse pas avant son départ. Ce voyage était d'ailleurs une entreprise désespérée. Au Mexique, il n'aurait même pas la protection occulte de la CIA ou du F.B.I. Tony était certainement sous bonne garde, et Bunny allait se lancer à ses trousses avec tous les moyens dont il disposait.

Un quart d'heure plus tôt, il avait fait le point de la situation avec David Wise, au téléphone. Le Directeur de la Division des Plans paraissait de plus en plus désireux de mettre la main sur Tony.

— En revenant, avait-il dit, avant de franchir la frontière, entrez en contact radio sur la fréquence 118,4. Indicatif King Dinar. Faites ce qu'il vous dira.

DINAR, c'était le nom de Code de toute l'affaire. Malko savait que la puissante CIA allait bouger tandis qu'il était au Mexique.

Il faisait immuablement beau. Le taxi passa devant un motel décoré d'un énorme éléphant rose souhaitant la bienvenue à Las Vegas, perle du désert.

— Ouais, je lui ai dit, hurla Sandy ! Ça t'emmerde, hein, gros porc.

Bunny sentit quelque chose basculer dans sa tête. Son cœur cognait dans sa poitrine comme s'il allait s'en échapper. Brusquement, il plongeait sur le lit, arracha la perfusion, saisit Sandy et la jeta par terre. La blessée poussa un cri strident, les compresses s'éparpillèrent à travers la chambre.

— Salope ! vociféra Bunny.

Il lui envoya un coup de pied dans le ventre. De toutes ses forces. Puis un autre, puis encore un dans le visage qui arracha un horrible jappement de douleur à Sandy. Il la poursuivait à travers la pièce, comme un chien qu'on corrige, frappant à l'aveuglette de toute la force de son gros corps... Sandy rampait, laissant derrière elle, une traînée de sang et de sanies.

Finalement, elle resta immobile, tassée en boule contre le lit, la bouche ouverte, la peau couleur de sang. Bunny continua à taper dans le corps inerte, sentant avec une volupté sauvage les viscères éclater sous la pointe de sa chaussure.

On le tira en arrière, on le maîtrisa. Deux infirmières terrorisées,

dont une Noire.

— Vous allez la tuer ! gémit une des filles. Mon Dieu !

Un médecin surgit en trombe, écarta violemment Bunny, s'agenouilla près de Sandy, prit sa tension. Ses traits se crispèrent.

— Préparez la salle un, jeta-t-il.

Bunny Capistrano s'était laissé tomber sur une chaise, le souffle court, les yeux injectés de sang. Le médecin lui dit :

— Elle a 6 de tension. C'est le syndrome d'une hémorragie interne grave. Probablement le foie.

Le vieux mafioso grommela entre ses dents.

— Salope !

Il se leva, fixa le jeune médecin d'un air menaçant.

— Dites qu'elle est tombée du lit.

— Imbécile, laissa tomber Bunny, il n'y a pas de radio là-bas. Pas de téléphone non plus. Mais on arrivera avant lui. Tu as retenu l'avion ?

Kenny eut un signe de tête affirmatif. Il avait bénéficié de la chute de tension de Bunny lorsqu'il avait fallu expliquer l'échec de sa mission. Le vieux mafioso n'avait plus personne de sûr. Il avait dû s'occuper lui-même de sélectionner cinq gardes des *Dunes* qui acceptaient de partir à Cabo San Lucas avec leurs armes pour deux mille dollars chacun. C'étaient des durs, tous repris de justice.

— On y va, dit Bunny.

À la queue leu leu, ils sortirent du petit bureau, traversèrent le lobby et s'entassèrent dans la Cadillac bleue. Kenny conduisait. Il n'était pas de l'expédition.

L'aéro-commander partait de Mac Carran. Bunny ne desserra pas les dents jusqu'à l'aéroport. Rêvant à ce qu'il allait faire à Malko.

Il fronça les sourcils. La voiture de Tom Hennigan était arrêtée juste en face des départs. Le gros shérif était dehors, accompagné de Samuel Rosenberg, le District Attorney. La Cadillac stoppa près d'eux. Aussitôt, les deux hommes s'avancèrent. Bunny eut un sale pressentiment. Tom Hennigan était blême. Il ne l'avait jamais vu comme cela.

Bunny jaillit de la Cadillac. Ce n'était pas le moment de l'emmerder. Tom Hennigan courut derrière lui.

— Bunny !

Le vieux mafioso fit demi-tour sur place.

— Ouais ?

Tom Hennigan se tortillait, horriblement mal à l'aise, les bras ballants. Derrière lui, le District Attorney observait la scène. Immobile

comme un vautour.

— Bunny, fit le shérif. J'ai un truc embêtant. Une formalité. Je suis obligé de vous arrêter.

Bunny crut avoir mal entendu. Tom Hennigan l'arrêter. Lui ! De nouveau le voile noir passa devant ses yeux.

— Tom, fit-il, fous le camp avant que je me mette en colère.

Tom secoua la tête.

— Bunny, je peux pas. Je suis le shérif, ajouta-t-il misérablement. Je dois faire respecter la loi. Vous êtes en état d'arrestation.

L'énormité de la catastrophe rendit son sang-froid au mafioso.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Le District Attorney s'était glissé derrière Tom Hennigan. Il annonça d'une voix trop douce.

— Vous êtes inculpé de meurtre sur la personne de Miss Sandy Jones. Il y a deux témoins.

« Salopard de toubib », pensa Bunny.

— Je demande à être libéré sous caution, dit-il aussitôt.

L'œil du District Attorney étincela :

— La caution est fixée à cinq cents mille dollars, annonça-t-il.

Oubliant de dire que c'est lui qui la fixait. Bunny resta cloué au sol par la surprise. Les cinq gorilles attendaient sagement dans l'interminable Cadillac. Avec un bon avocat et en discutant, il pouvait la faire descendre au dixième de la somme. Mais cela prendrait une ou deux semaines. Des catastrophes auraient le temps de se passer au Mexique.

Il leva un œil noir sur Tom Hennigan et dit d'une voix impersonnelle.

— Le shérif va m'accompagner le temps que je réunisse la caution. Je serai au Civic Center dans une demi-heure.

Il remonta dans la Cadillac, regrettant de ne pas avoir brûlé vive Sandy.

Le Cessna volait à trois mille pieds au-dessus du désert. Malko avait pris place à côté du pilote, un grand bonhomme roux avec une verrue sur le nez. Les six sièges de la cabine étaient vides. Le petit bimoteur filait à plus de 170 milles. Le pilote, Ned, montra une carte étalée sur ses genoux :

— Dans deux heures, on sera au-dessus de la mer de Cortez, annonça-t-il. On s'arrêtera à La Paz pour faire de l'essence. Après, il n'y a plus rien.

Après, il y avait le ranch Palmire avec Jack-le-pédé et Tony Capistrano.

Le District Attorney contemplait d'un œil froid les billets de cent dollars qui s'amoncelaient sur la table en tas bien rangés. Tom Hennigan avait les yeux hors de la tête, en pensant à tout ce que Bunny Capistrano avait laissé dans son coffre. Il pourrait se payer encore quatre ou cinq meurtres.

— Ça va ? demanda Bunny d'une voix qu'il contrôlait difficilement.

— C'est parfait, dit Samuel Rosenberg. Vous signez là et vous êtes libre.

Bunny griffonna une signature et se redressa, une lueur de meurtre dans les yeux. Un jour, il ferait castrer ce D.A. par un des voyous du « Strip ». Il fit demi-tour pour sortir. Samuel Rosenberg le rappela d'une voix glaciale.

— Bunny Capistrano, vous êtes en état d'arrestation. Shérif, passez-lui les menottes.

C'était trop. Bunny en resta muet. Tom Hennigan vira au violet.

— Je vous inculpe de fraude fiscale, dit suavement le District Attorney. Il va falloir que vous expliquiez la provenance de ces cinq cent mille dollars. J'ai l'intention d'utiliser le témoignage du shérif Hennigan qui était avec vous lorsque vous avez été chercher cet argent. N'est-ce pas, shérif ?

Pour la première fois de sa vie, Tom Hennigan réfléchit vite et bien. Il montra ses dents gâtées en un sourire plein de coopération.

— À vos ordres, Sir.

Le District-Attorney daigna enfin sourire. C'était une bien belle journée.

— Bouclez-le dans la prison du comté, dit-il. Je l'interrogerai demain.

Bunny Capistrano ne réagit même pas en sentant le froid des menottes sur ses poignets. Le regard fixe, marmonnant des mots indistincts, il se laissa traîner hors du bureau par son ami Tom Hennigan. Assommé. La Loi et l'Ordre régnaient de nouveau à Vegas.

CHAPITRE XX

— C'est là ! cria le pilote.

Le Cessna virait à gauche au-dessus du bleu indigo de la mer de Cortez, incliné à 35°. Malko aperçut un bâtiment plat blotti au bord de l'eau, avec une petite plage. Aucun signe de vie, sauf un cabin-cruiser ancré devant.

Le ranch *Palmire* semblait abandonné. Pour la dixième fois, le pilote essaya de le contacter par radio. Pas de réponse. Le Cessna décrivait des cercles, tantôt au-dessus de la mer, tantôt des cactus géants. Depuis quatre heures, Malko s'offrait une orgie de désert. Ils avaient atteint l'extrême sud de la Basse Californie, péninsule désolée et brûlée, coincée sur près de mille cinq cents kilomètres entre le Pacifique et la mer de Cortez. À perte de vue, ce n'était qu'un paysage lunaire carbonisé par le soleil, quelques rares villages, des centaines de kilomètres de plages désertes et quelques pistes poussiéreuses.

Partie intégrante du Mexique, la « Baja California » était encore plus pauvre et plus abandonnée.

Une seule oasis de civilisation : La Paz : deux cent mille habitants, un port, un vrai aérodrome, à mille trois cents kilomètres au sud de Los Angeles. La tour de contrôle leur avait communiqué la fréquence radio du *Palmire*, en précisant que leur poste était sûrement en panne comme toujours. Au sud de La Paz, c'était le désert. Deux cents kilomètres de collines escarpées et pelées jusqu'à Cabo San Lucas, qui n'avait de ville que le nom. Deux hôtels, une fabrique de conserves et quelques maisons de pisé. En plein mois de juillet, tout dormait, écrasé de chaleur.

Maintenant, Malko était fasciné par la petite piste de latérite qui s'allongeait directement derrière le ranch, perpendiculairement à la mer. Cernée par les gigantesques cactus. Quatre cents mètres au plus, gagnés au bulldozer sur les cactus.

— On retourne à Cabo San Lucas ? proposa le pilote.

En taxi, cela leur prendrait deux heures par la piste qui suivait la mer. Deux heures dans un taxi mexicain sans climatisation. Déjà dans le Cessna, on crevait de chaleur.

— On se pose, dit Malko.

Autant affronter tout de suite les tueurs qui gardaient Tony Capistrano. Si Sandy avait dit la vérité. Le passage de leur appareil

n'avait éveillé aucune curiosité. Comme si le ranch *Palmire* était abandonné.

Ned refit un virage, sortit ses volets et son train. Au moins c'était engagé. Malko regardait le sol se rapprocher. Le Cessna frôla quelques cactus et rebondit sur la tôle ondulée dans un nuage de poussière rouge. C'était vraiment le bout du monde. Ned freina. Il était temps. Le terrain dominait légèrement la mer. Il fit demi-tour, revint vers le minuscule hangar construit en bordure de la piste. Il n'y avait même pas une manche à air. Pas de poste à essence. Intrigué, il se tourna vers Malko.

— Mais, Bon Dieu, qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ?

Malko jugea qu'il y a un moment où il faut affronter la vérité.

— Essayer d'enlever un membre extrêmement dangereux du syndicat du crime, vraisemblablement gardé par des tueurs, expliqua-t-il. Aussi, vous avez parfaitement le droit de redécoller après m'avoir déposé...

Ned semblait avoir avalé un cactus.

— Vous plaisantez ?

— Non, dit Malko.

Le pilote secoua la tête, le fixant avec une admiration non dissimulée.

— Vous êtes du F.B.I. ?

— Hélas non. Disons que je suis une sorte d'enquêteur privé. Sans protection officielle. Du moins ici. Alors ?

Le pilote stoppa devant le hangar.

— Je ne peux pas vous laisser tomber. De toute façon, s'il y a un pépin, je ne suis au courant de rien. Vous m'avez charté à Vegas, un point c'est tout.

— Parfait, dit Malko. À propos, si nous ramenons cet individu, il y aura dix mille dollars pour vous. En cash.

Visiblement, cela modifia instantanément les motivations du pilote. C'était ce qu'on appelle de l'autofinancement.

Les hélices du Cessna cessèrent de tourner. Malko passa à l'arrière, ouvrit la porte basculante et sauta à terre. Il eut l'impression de recevoir du plomb fondu sur les épaules. Las Vegas, à côté, c'était le pôle nord. Il n'y avait pas un souffle d'air. Instantanément, il fut trempé de sueur.

Un Mexicain dormait dans l'ombre du hangar. L'avion ne l'avait même pas réveillé. Une petite piste courait jusqu'au ranch. Tandis que Malko l'observait, une voiture apparut, une vieille américaine noire qui cahotait rapidement dans leur direction.

Mauvais signe.

Malko, prudemment, plongea la main dans sa samsonite et ramena son pistolet extra-plat. Le pilote ouvrit de grands yeux.

— Eh ! Ça commence déjà !

— Remettez en route, demanda Malko, on ne sait jamais.

Ned repartit aux commandes. L'hélice gauche commença à tourner lentement, s'arrêta, repartit.

La vieille voiture noire arrivait. À travers le pare-brise, Malko distingua plusieurs hommes. Pas souriants. La voiture stoppa à côté du hangar. Les portières s'ouvrirent sur quatre Mexicains en manches de chemise, le visage fermé. Un léger picotement parcourut le dessus des mains de Malko. Tous avaient un colt « 45 » automatique glissé à même la ceinture. Sans ostentation.

Sans se presser, ils se dirigèrent vers le Cessna dont les hélices s'étaient remises à tourner. Malko réalisa qu'ils n'auraient jamais le temps de redécoller si cela tournait mal. Ils étaient trop nombreux. Des professionnels. Le premier arriva à sa hauteur. Il avait les yeux tellement enfoncés qu'on les voyait à peine. Les autres rirent le tour et se placèrent devant l'avion. Comme pour l'empêcher de décoller.

Le Mexicain qui dormait sous le hangar s'était réveillé.

— *Que tal ?* demanda le pistolero en face de Malko. Malko répondit en anglais.

— *Good afternoon.* L'autre ne cilla, pas.

— Vous venez d'où ?

— Las Vegas.

Le Mexicain sembla méditer cette réponse quelques secondes. Puis, il cria à ceux qui étaient devant :

— Ils viennent de Las Vegas !

Aussitôt un autre Mexicain, mince et agile, courut à l'arrière.

— Ce sont eux ! cria-t-il, ce sont eux !

Malko plongea la main dans sa ceinture et empoigna la crosse du pistolet extra-plat.

Les quatre Mexicains l'entourèrent avec l'affectueuse sollicitude d'une araignée se préparant à gober une mouche. Il y eut quelques secondes de tension insupportable, puis le plus mince demanda à voix basse :

— Vous venez chercher le *gringo*.

Malko dut faire un prodigieux effort de volonté pour dissimuler sa surprise, tant c'était inattendu. Il y avait là un malentendu dont il ignorait les racines. Mais il avait intérêt à le prolonger...

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il.

Le petit Mexicain mince se dérida aussitôt.

— Le Señor Bunny nous a prévenu. Avec un câble. Le *gringo* est à la pêche. Il sera content de vous voir. Il s'ennuie beaucoup.

Malko ne tenait quand même pas à s'éterniser dans la gueule du loup.

— Quand revient-il ?

— Une heure, deux heures... mais le Senor Jack est là. Venez.

Difficile de refuser. Malko passa la tête dans la carlingue du Cessna :

— Ned, attendez-moi là.

Moins il y aurait d'occasions de gaffes, mieux cela vaudrait. Le Mexicain lui tenait la portière ouverte. Il monta dans la Ford noire. Du coup, il avait laissé son pistolet dans l'avion. Puisqu'on était entre amis.

Deux Mexicains très jeunes, au visage trop lisse, des slips de bains minuscules soulignant leurs attributs virils, étaient étendus au bord de la piscine dominant la mer, en compagnie d'un homme d'une cinquantaine d'années, aux traits couperosés et fanés, les cheveux poivre et sel, affublé d'un slip en fausse panthère.

Il se leva et ondula jusqu'à Malko.

— Je suis Jack.

Inutile d'ajouter « le pédé ». Malko lui serra quand même la main.

— Vous venez chercher l'ami de Bunny ? Il va être content.

Malko le comprenait un peu. Dans cette fournaise du bout du monde, si on n'aimait ni les jeunes Mexicains ni la pêche au marlin, les distractions étaient limitées. Il continuait à être sur des charbons ardents. Il décida de vérifier immédiatement un point important :

— Je voudrais téléphoner à La Paz, dit-il. Nous avons un...

Jack-le-pédé l'interrompt. Précieux et désolé.

— Impossible, mon cher. Je n'ai jamais pu avoir le téléphone. Quant à ma radio, j'ai commandé des pièces à Mazatlan voici quatre mois. Nous sommes coupés, du monde.

Instantanément, Malko se sentit mieux.

— Je voudrais repartir le plus vite possible, dit-il. Nous avons un long vol.

Jack-le-pédé leva les yeux au ciel.

— Pépé va vous emmener faire un tour de bateau, proposa-t-il. L'ami de Bunny ne sera pas là avant deux bonnes heures. Amusez-vous bien.

Abandonnant l'anglais, il se mit à parler en espagnol à toute vitesse. Pépé approuva. Puis fit un sourire engageant à Malko :

— La *lancha* est en bas.

Malko n'aimait pas beaucoup cette invitation brusquée. Il lui avait semblé que Jackie le regardait d'une drôle de façon. Mais il ne pouvait quand même pas dire qu'il avait le mal de mer. Il suivit Pépé à travers un dédale d'escaliers menant en bas de la villa. Souhaitant que ce ne soit pas un de ces voyages sans retour affectionnés par la Mafia.

Un aileron triangulaire fendit soudainement les vagues devant l'étrave du cabin-cruiser. Un requin.

Deux autres apparurent, puis les trois s'éloignèrent. La mer de Cortez en était infestée. Malko n'était pas exactement à l'aise. En dehors de Pépé qui pilotait, deux autres pistoleros avaient pris place à bord de l'engin. Ils décrivaient des cercles à un mille du rivage. Deux lignes pendaient à l'arrière. Malko se demandait encore le pourquoi de cette promenade en mer.

C'était une façon idéale de se débarrasser de quelqu'un. On ne retrouverait pas grand-chose.

Pépé poussa un rugissement. Une des lignes s'était tendue à l'arrière. Un poisson bleu et or commença à faire des bonds fantastiques hors de l'eau.

— *El dorado* hurla-t-il.

Le plus glouton des poissons de là mer de Cortez. Plus facile à attraper que les espadons ou les requins. Il fallut quand même dix minutes à Pépé pour le remonter. Il pesait une vingtaine de kilos. On le jeta à l'arrière. Soudain, un des pistoleros pointa le doigt vers un point entre eux et la côte : un autre bateau.

— *El gringo*.

Personne ne semblait connaître la véritable identité de Tony.

— Nous pouvons rentrer, annonça Pépé.

Malko observait l'autre cabin-cruiser. De moins en moins tranquille. Tony allait parler à Jack-le-pédé avant lui. Il n'aimait pas cela du tout.

Pour se décontracter, il observa un banc de dauphins faisant joyeusement la course avec leur bateau.

Les hurlements rauques d'une voix androgyne s'élevaient de la piscine. Malko s'arrêta brusquement. Pépé éclata de rire dans son dos.

— Le Senor Jack s'amuse !

Il poussa presque Malko. Ce dernier aperçut Jack chevauché par un des minets mexicains, à même la mosaïque. Ses hurlements n'étaient pas de douleur. L'autre Mexicain étendu sur le dos, se refaisait manuellement une virilité, après avoir visiblement rendu hommage à son hôte. L'explication de la brusque promenade en bateau.

Pépé, ravi, lui glissa à l'oreille :

— L'autre *gringo* est en bas. Il vous attend.

— Pourquoi Bunny n'est pas venu ?

Pour un mort, Tony se portait plutôt bien. Près de six pieds, un corps massif, mais musclé, des traits réguliers à peine empâtés. Il devait plaire aux femmes. Ses gros yeux marron dévisageaient Malko avec attention et méfiance. On le sentait en éveil, prêt à s'inquiéter à la moindre alerte. Il fumait nerveusement un long cigarillo à la fumée âcre.

Malko était fasciné. Enfin, il se trouvait face à face avec ce fantôme que Bunny Capistrano avait protégé de façon aussi sanglante. Celui que John Gail aurait tellement voulu voir mort et que la CIA faisait rechercher avec une telle opiniâtreté !

— Il recevait Jack Dragnet, improvisa Malko. Tony le fixa avec insistance.

— Je ne vous ai jamais vu. Qui êtes-vous ? Malko eut un sourire froid.

— Vous avez peur de moi ?

Le visage de son interlocuteur se durcit.

— Si j'avais peur de vous, vous seriez déjà en train de vous faire bouffer par les requins.

Malko décida de lâcher un peu de lest.

— Je suis venu avec Jack Dragnet, dit-il. J'avais affaire à Ensinada. Bunny m'a demandé si je pouvais descendre jusqu'ici et remonter un ami à lui. Discrètement. J'ai l'habitude de passer la douane mexicaine.

Un glapissement excité les interrompit. Le second minet avait dû remonter à l'assaut. Tony eut un ricanement triste.

— C'est tous les jours comme ça. Je préfère encore aller à la pêche. Mais j'ai le mal de mer. Il n'y a pas d'air conditionné et le plus proche bistrot est à deux heures de route, à Cabo San Lucas !

Malko se leva.

— Alors on y va ?

— Je suis prêt, dit Tony.

Tony Capistrano somnolait, les pieds étendus sur le siège d'en face, abruti de chaleur. Il n'était même pas sorti du Cessna à La Paz quand ils avaient refait le plein. De temps en temps, il se collait au hublot et regardait le paysage rocailleux qui défilait au-dessous de lui. Le bimoteur volait plein nord, avec cent quatre-vingts gallons d'essence.

— Dans une demi-heure, nous atteindrons Mexicali, annonça le pilote.

Ils s'y étaient posés à l'aller. Pour les formalités d'immigration. Un petit terrain désert cuit par le soleil avec un vieil Invader qui pourrissait dans un coin. Malko ignorait encore ce qu'il allait faire mais était certain d'une chose : il ne s'arrêterait pas à Mexicali. Il se retourna pour observer Tony. Quand il dormait, la ressemblance avec son frère était encore plus frappante. Il ignorait même s'il était armé. Tony transportait avec lui une valise et un attaché-case.

— Passez sur la fréquence radio 118,4, ordonna-t-il au pilote.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ned.

— Quelque chose qui va nous aider.

Le pilote tourna ses mollettes et les chiffres apparurent sur une des quatre « fenêtres » de la radio. Malko décrocha le micro et le colla contre sa bouche.

— Ici Dinar. Ici Dinar. J'appelle King Dinar. Une voix répondit presque aussitôt.

— Dinar, je vous reçois cinq sur cinq. Parlez.

— La personne est à bord, annonça Malko. Nous sommes au sud de Mexicali. Arrivée prévue dans trente minutes.

— Dinar, vous serez recontacté dans dix minutes. Continuez votre route.

Ned gratta la verrue de son nez. Abasourdi.

— Qu'est-ce que c'est que cette station ? Pourquoi nous donnent-ils des ordres ?

— Parce que nous allons leur obéir, dit sereinement Malko.

Le pilote secoua la tête.

— Ils ne peuvent pas donner d'ordres aux Mexicains. Il faut qu'on se pose à Mexicali.

— Cela ne m'étonnerait pas qu'ils le puissent, dit Malko.

Il ne pouvait pas lui révéler qu'il s'agissait de l'émetteur d'une base secrète de la CIA située tout près de la frontière. Et que les hommes de la Division des Plans étaient probablement en train de régler leur passage à la frontière. Au niveau le plus haut. Tony somnolait toujours. Le bruit des moteurs couvrait leur conversation. Ned perdit mille pieds. On commençait à apercevoir la tache brillante de la « Salted Sea » de l'autre côté de la frontière. La radio s'anima de nouveau, sur 118,4.

— Dinar. Ici King Dinar. Vous êtes O.K. pour Mexicali. Entrez en contact avec la tour. Puis continuez au cap 285, niveau cinq mille pieds. »

Le pilote ouvrait des yeux comme des soucoupes.

— Je suis obligé de descendre, dit-il. Sinon les Mexicains vont me signaler.

— Entrez en contact avec la tour de Mexicali, intima Malko.

Le pilote passa sur la fréquence 109. La bouche collée contre le micro, il parla longtemps. Puis une voix parlant anglais avec un fort accent annonça :

— N. 8764, vous êtes autorisés à continuer au même cap. Terminé.

Le pilote se tourna vers Malko.

— C'est la première fois que les Mexicains font un truc pareil ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

Apparemment, la Division des Plans de la CIA était en train de se remuer sérieusement.

Tout à coup une lourde main se posa sur l'épaule de Malko. Tony Capistrano s'était réveillé et se penchait derrière lui.

— On ne se pose pas à Mexicali ? demanda-t-il. Malko n'eut pas le temps de faire signe au pilote.

Celui-ci annonça avec un grand sourire :

— Nous sommes des V.I.P. La tour de contrôle de Mexicali nous laisse passer sans contrôle.

— Qu'est-ce que c'est que cette salade ? Instantanément le gangster avait senti quelque chose d'anormal.

— J'aime pas ça, fit-il. Demi-tour, on retourne là-bas.

Comme le pilote ne répondait pas, il bougea brusquement, plongeant vers ses bagages. Malko n'eut que le temps de sortir le pistolet extra-plat et de le braquer sur lui.

— Ne bougez pas, dit-il. Sinon je serai obligé de vous tuer.

Tony se retourna, un gros automatique noir à la main. Le visage convulsé de haine.

Dépassé, le pilote s'accrocha à ses commandes.

— Sale Hic, gronda Tony, on va tous y aller, puisque c'est comme ça.

CHAPITRE XXI

Malko crispa son doigt sur la détente de son pistolet extra-plat. Le visage congestionné de fureur de Tony Capistrano dans sa ligne de mire. S'ils commençaient à se fusiller à bout portant dans l'étroite cabine du Cessna, le CIA ne verrait jamais le gangster.

— Faites demi-tour, cria Tony.

— Obéissez aux instructions radio, ordonna Malko au pilote. Restez sur 118,4.

— Faites ce que je vous dis, hurla Tony, ou je vous flingue !

Malko le sentait prêt à tirer, hors de lui. Mais il ne pouvait pas tirer sans se suicider. Il essaya de le calmer :

— Nous sommes suivis par des radars, dit-il. Même si nous retournons au Mexique, il faudra se poser sur un terrain. On vous attendra.

— Salaud ! gronda Tony. Saloperie de flic.

— Je ne suis pas un flic, protesta Malko.

Tony ne l'écoutait même pas. C'était l'instant crucial où il basculait ou non. Pendant quelques interminables secondes, Malko et lui se mesurèrent du regard, prêts à tirer tous les deux. Puis les traits du gangster se détendirent imperceptiblement, et Malko sut qu'il avait envie de vivre. Chaque seconde qui passait éloignait le Cessna du Mexique. Ils survolaient maintenant la Californie du Sud.

La voix de King Dinar claqua dans le haut-parleur du cockpit.

— Prenez le cap 265. Descendez à deux mille pieds. Le pilote s'affaira sur ses cartes et releva la tête, une grande ride au milieu du front :

— Ils sont fous, vos types, protesta-t-il. Ils veulent me faire passer en pleine zone militaire interdite au survol.

Il prit son micro et appela sur 118,4. Aussitôt la même voix lui confirma le cap et l'altitude.

Malko surveillait toujours Tony. Mais celui-ci semblait se décomposer de seconde en seconde. Il ne s'attendait pas à cet enlèvement. Le bras tenant le pistolet s'abassa brusquement. Il fixa Malko avec une expression de somnambule :

— Où allons-nous ?

— Je n'en sais rien, dit Malko.

Il se leva et, avec des gestes très lents, étendit le bras et prit le

pistolet de Tony. Le gangster se laissa faire, anéanti. Malko glissa l'arme sous son siège dans le cockpit. Quand même plus tranquille.

Tony regardait dans le vide, comme frappé d'une attaque. Déconcerté. Anesthésié. En dessous du Cessna, le désert avait fait place à des montagnes rocailleuses et désertes, ocre sous le soleil couchant.

— Où sommes-nous ? demanda Malko.

Ned était crispé sur ses commandes. Il se souviendrait de ce vol.

— C'est une zone d'entraînement pour les missiles et les vols basse altitude de *Phantoms*, expliqua-t-il. Rigoureusement interdite au survol commercial ou civil.

Il montra à Malko sur la carte un étroit couloir entre deux rectangles rouges.

— Normalement on passe là. J'aurais déjà dû être rappelé à l'ordre par le contrôle militaire. Je ne comprends pas !

Malko, lui, commençait à comprendre parfaitement. La voix de « King Dinar » éclata dans le haut-parleur.

— Descendez à mille pieds.

— Je descends à mille pieds, répéta docilement le pilote.

Il poussa le manche en avant et le Cessna commença à perdre de l'altitude. Maintenant, on distinguait mieux le relief du terrain. Pas engageant. Cela n'avait guère dû changer depuis la Création. Le pilote montra du doigt le massif montagneux sur lequel ils piquaient :

— Superstition Mountain. Le coin le plus sauvage de la Californie. Rien que des scorpions et des serpents.

— Et des militaires.

De nouveau, la voix anonyme fit vibrer la membrane du haut-parleur.

— Descendez à six cents pieds. Vous allez apercevoir un terrain balisé. Préparez-vous à atterrir.

Malko se pencha et aperçut en avant et à gauche de l'appareil une piste rudimentaire tracée au milieu de la rocaille, avec une cabane et une balise. On ne pouvait la voir de loin, car elle était encaissée entre Superstition Mountain et un autre massif au sommet plat et désolé. Plusieurs véhicules étaient arrêtés près de l'extrémité de la piste.

— C'est un terrain militaire ? demanda Malko.

— Sûrement. Il n'est même pas porté sur les cartes de navigation aérienne. Le terrain des *Phantoms* est plus à l'ouest.

— Attachez votre ceinture, dit-il.

Tony Capistrano ne réagissait même plus. Effondré sur son siège. Cela valait mieux. Malko n'était pas autrement étonné. L'armée et la CIA collaboraient souvent étroitement.

La « Company » entretenait plusieurs bases clandestines aux U.S.A., au mépris du Congrès. Dans le Colorado, ils avaient même

entraîné des Thibétains quelques années plus tôt, sous la protection de l'Air Force.

La piste minuscule se rapprochait. Pris dans une turbulence, le Cessna roula légèrement. Le pilote sortit son train. Malko demeura silencieux, un œil sur Tony.

Deux minutes plus tard, les roues touchèrent le sol. Le Cessna roula jusqu'aux trois quarts de la piste et s'arrêta. Malko s'empressa de déverrouiller la porte basculante arrière. Deux camions militaires foncèrent du bout de la piste et s'arrêtèrent près du petit appareil. Il en jaillit une vingtaine de soldats qui l'entourèrent. Un jeune sergent passa la tête dans le Cessna, un énorme 45 automatique à la main.

— Descendez tous, ordonna-t-il.

Malko sauta à terre. Suivi du pilote. Le sergent au colt prit Tony par le bras. Il se laissa faire, se retrouva debout près de l'avion, clignant des yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Deux voitures civiles fonçaient vers eux. Des Buicks noires. Elles s'arrêtèrent près du Cessna. Quatre civils en descendirent. L'un d'eux s'avança :

— Vous êtes le Prince Malko ?

Malko ne l'avait jamais vu. Mais il puait la CIA à un mille.

— Oui.

L'homme de la CIA regardait Tony.

— C'est la personne que vous avez ramené du Mexique ?

— Oui, dit Malko.

Deux des civils encadrèrent aussitôt Tony, et s'éloignèrent avec lui vers une des deux Buicks noires. Le gangster se retourna. Des petits vaisseaux avaient éclaté dans ses yeux et il avait l'air d'un grand lapin effrayé. Le choc de cet enlèvement impromptu paraissait lui avoir ôté toute capacité de résistance.

Malko était impressionné par le déploiement des forces utilisées par la CIA pour s'emparer de lui. Ce n'était pourtant qu'un criminel de droit commun. N'importe quel agent du F.B.I. aurait pu l'arrêter sans histoire dans un aéroport quelconque.

Il y avait autre chose. John Gail était-il au courant de cette opération ?

Le représentant de la CIA au visage lisse et un peu vide lui adressa un sourire chaleureux.

— J'aimerais m'entretenir avec vous. Venez dans ma voiture.

La Buick était équipée d'un téléphone. Dès qu'ils furent seuls, l'homme de la CIA explosa de satisfaction :

— Bravo ! C'est un coup fantastique, dit-il. David Wise va être extrêmement satisfait.

— Qu'allez-vous faire de Tony Capistrano ?

— Nous avons ordre de le ramener en Virginie. À la « Ferme ».

À la « Ferme » ! Malko comprit d'un seul coup la raison de l'action de la CIA. La « Company » entretenait depuis des années une propriété sur la côte est destinée à recevoir les transfuges de l'Est. D'abord pour les interroger et ensuite, pour les protéger d'éventuelles représailles. Certains y restaient des mois. D'autres définitivement : lorsque la CIA s'apercevait qu'elle avait affaire à un faux transfuge. Et il n'y avait pas besoin de permis d'inhumer. La « Ferme » était gardée par des unités spéciales de l'U.S. Army détachées aux ordres de la CIA, qui avaient pour instructions de tirer à vue sans sommation sur tous ceux qui chercheraient à s'enfuir.

Personne n'avait jamais visité la « Ferme ». La plupart des gens ignoraient même son existence.

— Pourquoi voulez-vous le mettre là-bas ? demanda Malko. Il n'arrive pas de l'Est...

— C'est une question à laquelle je ne peux pas répondre.

Il y eut un court silence. Malko perçut des bruits de moteur. Un des camions militaires passa devant la Buick.

Malko regarda les flancs abrupts de Superstition Mountain à travers la glace bleutée. Il y avait quelque chose d'irréel dans cette conversation.

— Vous pouvez redécoller pour Vegas ou Los Angeles. Votre pilote a été « briefé ». Il ne parlera de cet incident à personne.

Malko ouvrit la portière de la Buick et sortit.

L'autre Buick avait disparu. Les camions militaires aussi. Il ne restait que le Cessna. Le pilote attendait, appuyé à une aile.

Tout avait été merveilleusement préparé. Quand elle voulait s'en donner la peine, la CIA travaillait vite et bien. Quelqu'un, au sixième étage de l'immeuble de Langley avait dû se dire que Tony Capistrano représentait une bombe politique exceptionnelle. Malko aperçut une traînée de poussière au flanc de Superstition Mountain. L'autre Buick filait par là. Il rejoignit le pilote :

— Vous pouvez redécoller.

Les deux hommes remontèrent dans le Cessna. Le pilote s'affaira aussitôt à son check-up. La seconde Buick noire prit le chemin de la première.

Sans les radars invisibles qui les surveillaient, ils auraient pu se croire seuls.

Trois minutes plus tard, ils s'arrachaient de Superstition Mountain et grimpaient vers le nord. Il ne restait plus aucune trace de l'étrange intervention, sauf la piste abandonnée entre les rochers ocres, écrasée par la masse de Superstition Mountain.

Malko se retourna quelques minutes plus tard. Quelle étrange fin de mission. Les contours du massif montagneux s'estompaient dans le

crépuscule. Tout à coup, il y eut un éclair brillant. Comme la foudre. Quelque part au flanc de la montagne déserte.

Puis, plus rien. Malko eut beau écarquiller les yeux, il n'aperçut rien d'autre.

Il reporta son regard vers l'avant sans pouvoir se défendre d'une impression de malaise.

La Buick noire roulait lentement sur la route mal empierrée sinuant au flanc de Superstition Mountain. La voiture moderne détonait dans ce paysage sauvage qui aurait pu se trouver en Afghanistan. Il n'y avait pas une habitation en vue. Personne ne vivait là. Tony Capistrano s'était recroquevillé à l'arrière regardant dénier les précipices. Ils parvinrent enfin à une plateforme, taillée dans le roc. Des rails sortaient d'une ouverture béante.

Une ancienne mine abandonnée.

La Buick stoppa à quelques mètres de l'entrée. Les deux hommes assis devant descendirent. L'un d'eux ouvrit la portière de Tony Capistrano.

— Descendez.

Le vieux gangster secoua la tête et s'accrocha à l'accoudoir.

— Non.

Comme un chien qu'on veut abattre, il se recroquevilla dans un coin. Sournoisement, l'homme assis à côté de lui le poussa de toutes ses forces vers l'extérieur. Les deux autres lui saisirent les poignets et le tirèrent hors de la voiture. Sans un mot, sans changer d'expression. Sans cruauté inutile non plus. Tony poussa un hurlement.

L'écho s'en répercuta. Mais là où ils étaient, personne ne pouvait les entendre.

Finalement, ils réussirent à l'extirper de la voiture. Aussitôt il se laissa tomber par terre, s'accrochant aux aspérités du sol. L'un des hommes se pencha sur lui.

— Ne soyez pas ridicule. Nous ne vous voulons pas de mal.

— Vous allez me tuer ! cria Tony.

Il ne pouvait détacher ses yeux de l'ouverture sombre au flanc de la montagne.

De nouveau, ils essayèrent de le mettre debout. Mais ses forces étaient décuplées par la panique. Aussitôt, un des hommes prit à sa ceinture une « bombe » et la braqua sur Tony. C'était un puissant gaz anesthésiant agissant même en plein air. Tony ne put s'empêcher de le respirer.

Il se débattit quelques secondes puis resta immobile, étendu sur le ventre.

Les deux autres prirent Tony Capistrano par les bras et les jambes. Ahanant sous l'effort, ils entreprirent de le transporter à l'intérieur de la mine. Le troisième les rejoignit, une torche électrique à la main.

Personne ne disait mot. Ils marchèrent dix minutes dans une galerie à demi effondrée, faisant fuir des rats et des chauves-souris. Cela sentait le moisi. La mine n'avait pas été exploitée depuis un demi-siècle. Quand la veine d'argent s'était épuisée.

Enfin, ils parvinrent à un cul de sac. Plusieurs galeries effondrées totalement en partaient. Ils devaient se trouver à un quart de mille de l'entrée.

Ils déposèrent le corps inanimé de Tony Capistrano à même le sol inégal et, à la file indienne, repartirent vers la lumière. Ils respiraient lourdement, jurant parfois quand ils glissaient sur une pierre. À la sortie de la galerie, ils s'époussetèrent rapidement avant de remonter dans la Buick.

Trois cents mètres plus loin, l'homme qui conduisait s'arrêta. Il descendit et sortit de sa ceinture un minuscule émetteur-radio. Sans hésiter, il appuya sur un bouton.

Une fraction de seconde plus tard, une explosion sourde ébranla Superstition Mountain. Une colonne de fumée noire et jaune monta verticalement derrière l'arête rocheuse, juste à l'entrée de la mine. L'onde de choc atteignit la voiture et fit vibrer les tôles. À l'arrière, le spécialiste des explosifs aériens « Green Béret », regardait dans le vide. C'est lui qui avait agencé les charges. La galerie avait sauté sur un quart de mille, ensevelissant à jamais le corps de l'homme qu'ils y avaient abandonné. Il ne savait même pas son nom. On lui avait seulement dit qu'il fallait qu'il meure.

Il était content de ne pas l'avoir tué de ses mains. Plus tard, dans sa mémoire, ce serait plus facile de dissocier le corps étendu dans le noir de la galerie et l'explosion.

Il n'était pas un assassin. Mais au Vietnam, il avait appris à tuer froidement l'ennemi quand il le fallait ; c'était la guerre. Cet homme était aussi un ennemi, puisque ses chefs le lui avaient dit.

On ne retrouverait jamais son corps. Superstition Mountain était zone militaire. Seuls les quatre agents de la CIA savaient ce qui s'était passé. Les soldats ignoraient tout.

Il remonta dans la Buick.

Tandis que la Buick cahotait dans la poussière jaune, il se demanda quand même qui pouvait être cet homme pour qu'on ait voulu le faire disparaître aussi totalement de la surface de la terre.

CHAPITRE XXII

— M. John Gail ne fait plus partie de l'administration.

— Où puis-je le joindre ?

— Je l'ignore.

La voix de la secrétaire était polie, distante et ennuyée.

Malko insista :

— Pouvez-vous le contacter ?

— Impossible, dit la secrétaire. M. Gail a emporté toutes ses affaires et nous ne savons pas où le joindre.

Malko dressa l'oreille.

— Le Président l'a démissionné ?

La secrétaire sembla choquée.

— Le Président ne s'est pas séparé de M. Gail. Celui-ci a donné sa démission. C'est tout ce que je peux vous dire. Au revoir, Monsieur.

Elle raccrocha. Malko se demanda où se trouvait maintenant Tony. La CIA pouvait le garder en conserve pour des mois ou des années. Et le ressortir au moment psychologique.

Il contempla le ruban rectiligne du « Strip » à travers les glaces de la fenêtre. Machinalement, il était revenu aux *Dunes*. Le *Vegas Sun* était plein de l'histoire de Bunny Capistrano. « Crime passionnel dans la Mafia. » Mais pas un mot de Tony. Comme si cela n'avait jamais existé.

Le ciel était d'un bleu immaculé. Une chaleur lourde et moite étouffait Las Vegas. Malko revoyait la Buick noire s'éloigner au flanc de Superstition Mountain, le petit terrain caillouteux, l'avion et le pilote, les visages anonymes des agents de la CIA.

Lui, qui était pourtant accoutumé au secret, avait effleuré là un domaine interdit, réservé à une poignée d'hommes. Où l'on était encore plus féroce que dans le Renseignement. Une question lancinante le tracassait.

Est-ce que le Président des États-Unis avait été au courant ?

Il ne le saurait jamais.

L'attaché case semblait le narguer. Il l'ouvrit et contempla les liasses de billets de cent dollars soigneusement rangées. C'était le

dernier des mystères. Malko, habitué à la rapacité sordide des comptables de la CIA n'en revenait pas que personne ne lui ait réclamé cet argent.

Mais il semblait lui aussi, faire partie des choses qui n'avaient jamais existé.

Comme John Gail.

Comme Tony Capistrano.

Malko referma la valise. Ces dollars ne lui appartenaient plus. Mais ni Sandy Jones, ni Mike Rabelais ne pourraient en faire grand-chose.

Cynthia eut un sourire éblouissant. Elle avait séparé ses cheveux blonds par une raie au milieu, ce qui lui donnait un visage de petite fille.

Quelques mèches folles soulignaient ses hautes pommettes. Sa bouche soigneusement faite donnait envie d'y mordre. La petite ride d'amertume, au coin droit de sa bouche rappelait discrètement qu'elle avait déjà vécu. Malko la trouva merveilleusement belle. Cynthia posa son regard sur la gerbe de roses près de son lit.

— Je n'ai jamais eu d'aussi belles roses, dit-elle. Ses deux mains étaient plâtrées, immobilisées par des prothèses, spécialement faites pour elle. Seuls apparaissait le bout des doigts. Les ongles soigneusement vernis. Malko se demanda à qui elle avait demandé ce service. Il prit une chaise et s'assit à côté du lit. Cela lui faisait une curieuse impression de revoir Cynthia sur ce lit d'hôpital.

— Que t'a dit le chirurgien ? demanda-t-il.

Elle eut un sourire courageux.

— Le plus dur est fait...

Lui aussi savait ce que le chirurgien avait dit. Que les doigts de Cynthia resteraient raides à jamais, comme les serres d'un oiseau de proie. Seuls deux doigts de sa main droite retrouveraient leur souplesse après une sévère rééducation. À première vue, on ne se rendrait compte de rien. Mais la jeune femme resterait quand même infirme.

— C'est quand même un miracle, avait dit le chirurgien.

Malko savait qu'il disait la vérité. Et que les vingt mille dollars demandés pour le traitement n'étaient pas volés. Mais cela ne rendrait pas à Cynthia l'agilité de ses doigts.

Il la fixa. Elle soutint son regard. Puis son expression s'adoucit d'un coup. Elle tendit imperceptiblement ses lèvres vers lui.

— Tu m'aimes un peu ?

Il inclina la tête, sans répondre. Elle regardait son propre reflet

dans les prunelles dorées.

Malko quitta sa chaise pour s'asseoir près du lit. Cyntia l'entoura aussitôt de ses bras. Faisant attention de ne pas heurter ses mains. Le drap glissa et il vit qu'elle était nue. Ses lèvres trouvèrent les siennes et elle l'embrassa avec passion. Elle ondulait contre lui, les yeux clos.

Quand il bascula sur le lit, elle souleva aussitôt son bassin, offerte, superbe. Il la prit sans attendre. Presque immédiatement, elle gémit, cria, puis hurla, cramponnée à lui, les jambes nouées dans son dos, la tête renversée en arrière. Puis elle retomba, sans le lâcher.

— C'était si bon, dit-elle d'une voix haletante.

Malko réalisa alors seulement que la porte n'était pas fermée et que l'infirmière pouvait surgir. Il reprit sa place sur sa chaise. Les yeux de Cyntia brillaient de bonheur. Il prit dans les siennes une de ses mains plâtrées et la porta à ses lèvres. Soudain, une ombre de tristesse assombrît les prunelles claires de la jeune femme.

— C'est fini, n'est-ce pas, tu repars en Europe ?

Cyntia était trop intelligente pour chercher à retenir un homme comme Malko. Elle estimait que c'était déjà une chance incroyable de l'avoir retrouvé deux fois dans sa vie.

— Je reviendrai, promit Malko. Tu veux toujours acheter une ferme ?

Elle sourit.

— Si je peux. C'est tout ce qui me reste à faire. Sinon, je retournerai en Extrême-Orient.

— Quand tu sortiras d'ici, dit Malko, laisse ton adresse. Maintenant, je dois partir pour attraper mon avion.

Il se leva. De nouveau, ils s'embrassèrent.

— J'ai encore envie de faire l'amour, murmura Cyntia.

Ce n'était pas un reproche. Tout juste une constatation. Malko se dit qu'ils le referaient sûrement.

Cyntia remarqua soudain l'attaché-case posé sur la chaise et poussa un cri. Malko l'avait oublié. Aussitôt, elle appuya sur la sonnette pour appeler l'infirmière.

Celle-ci entra quelques minutes plus tard.

— Le monsieur qui vient de me rendre visite a oublié ceci, dit Cyntia. Pouvez-vous le rattraper ?

L'infirmière lui sourit.

— Ce n'est pas un oubli. Il m'a prévenue que c'était pour vous. Une surprise.

Elle prit l'attaché-case, le posa sur le lit puis sortit de la chambre.

Cyntia regarda pensivement l'objet. Son cœur battait la chamade.

Avec les deux doigts de sa main droite, elle parvint à actionner les fermetures, souleva le couvercle.

Une rose était posée sur les liasses de billets de cent dollars.

- {1} Ça va mon pote.
- {2} Internal Revenue Service.
- {3} Blennorragie, en argot U.S.
- {4} Cure-dent de l'Arkansas.
- {5} Pour pénétrer durant les heures ouvrables, utilisez ce téléphone.
- {6} Bouge un peu, mon pote, tu bloques le jeu.
- {7} Promenade sans retour.
- {8} Prêteur sur gages.
- {9} Intensive Care Unit.
- {10} Adjoint du shérif.